

1. Bruno Snell et Jean-Pierre Vernant: mises en scène de l'intellectuel

J'ai choisi d'analyser le traitement de l'agir dans l'œuvre de Bruno Snell et dans celle de Jean-Pierre Vernant. C'est en effet un thème privilégié de leurs travaux respectifs. Par ailleurs, le débat à ce sujet des chercheurs français et allemands me semble particulièrement fécond.

Or, il n'est peut-être pas anodin que le thème de l'agir occupe une place centrale dans l'œuvre théorique de ces savants. Cette notion, on peut l'affirmer à la lueur de leurs biographies, a revêtu un enjeu capital dans leurs vies, et ce, de toute évidence, sous un mode bien plus complexe que celui d'une philosophie appliquée. Fort loin d'incarner la figure caricaturale du savant coupé des réalités terrestres, à l'image de Thalès tombant dans le puits pour avoir trop contemplé les beautés célestes, Bruno Snell et Jean-Pierre Vernant ont été de véritables intellectuels, au sens zolien du terme: au-delà de l'étroit cercle des hellénistes, ils ont eu, du fait de leur engagement politique, une influence sociale plus large. Ils ont dû et su, aux moments critiques de l'histoire du ^{xx}^e siècle, faire passer au second plan leur activité d'enseignant et de chercheur pour devenir des hommes d'action.

Avant cependant d'envisager les modalités de l'engagement de Snell et de Vernant, il convient de dissiper les fréquents malentendus et de s'entendre sur la notion centrale de la présente réflexion: celle de l'intellectuel. Si, rétrospectivement, on applique ce terme aux humanistes de la Renaissance (Érasme de Rotterdam) ou aux philosophes des Lumières (Voltaire), la conception française de l'intellectuel s'est en réalité cristallisée avec l'affaire Dreyfus, autour du camp des dreyfusards et en particulier de la figure de Zola¹. Ce terme a été créé dans une intention polémique par les partisans du camp adverse, les antidreyfusards; d'où cette définition dédaigneuse de l'antidreyfusard Brunetière: »L'on a

1 »Le substantif ›intellectuel‹ apparaît tardivement dans la langue française. Les premiers écrits dans lesquels il figure datent vraisemblablement de la fin du ^{xix}^e. La ›Revue de philologie française‹ (1917–1919) relève un emploi substantivé du mot chez Renan«, Didier MASSEAU, L'invention de l'intellectuel dans l'Europe du ^{xviii}^e siècle, Paris 1994, p. 6.

récemment créé ce mot d'intellectuels pour désigner comme une caste nobiliaire les gens qui vivent dans les laboratoires et les bibliothèques². Brunetière critique vivement ici l'intervention d'hommes de lettres hors de leur sphère de compétence, à savoir »les laboratoires et les bibliothèques«.

Or, c'est cela même qui caractérise la notion d'intellectuel. L'ambivalence de ce terme, dont l'étymologie ne renvoie qu'au domaine d'origine – celui de l'esprit, de la recherche –, mais qui implique, depuis l'affaire Dreyfus, une intervention dans la sphère publique, est constitutive. L'intellectuel se meut traditionnellement, et non sans tensions, entre deux pôles, celui de la théorie et celui de la pratique, comme l'expose Ingrid Gilcher-Holtey: »Der Intellektuelle ist [...] kein Theoretiker, sondern steht, wenn er sich engagiert, zwischen Theorie und Praxis. Er mischt sich ein in Aktionen, aber er handelt nicht«³. L'intellectuel qui s'engage le fait au nom d'idéaux et non d'une théorie. Les causes qu'il défend sont souvent bien loin de son domaine de spécialisation. Son engagement n'est pas une action politique à proprement parler car il n'occupe pas de fonction, n'a pas de mandat, pas de pouvoir politique, sinon l'éloquence. La définition que donne Karl Mannheim de l'intellectuel, »sozial freischwebende Intelligenz«⁴, décrit bien ce rôle paradoxal, à la fois en position théorique de surplomb et dans l'engagement social, mais conservant sa liberté à l'égard de la vie politique⁵. Nous verrons donc de quelle manière Bruno Snell et Jean-Pierre Vernant résolvent ce tiraillement intrinsèque au rôle de l'intellectuel, entre théorie et pratique, pensée et action, abstraction et politique.

Les quatre types concurrents d'intellectuels que distingue Ingrid Gilcher-Holtey, et auxquels je me réfère pour comprendre les postures d'intellectuel de Snell et de Vernant, se définissent justement par rapport à cette tension entre autonomie de la pensée et engagement dans l'action politique. Tout d'abord l'»intellectuel général«, comme le décrit Blanchot⁶, très critique envers celui »der sich unter Berufung auf abstrakte, universelle Werte – wie Freiheit, Gleichheit, Gerechtigkeit – einmischt in die Politik«⁷: il s'agit là du type historique de l'intellectuel engagé, souvent à gauche, à l'image de Zola ou de Sartre. La tension entre théorie et pratique se manifeste au plus haut point pour ce premier type d'intel-

2 »À propos du fameux article ›J'accuse‹ de Zola«, précise Didier Masseau, *ibid.*

3 Ingrid GILCHER-HOLTEY, Prolog, dans: EAD. (dir.), *Zwischen den Fronten*, p. 9–21, ici p. 9.

4 Karl MANNHEIM, *Ideologie und Utopie*, Bonn 1929, p. 123.

5 György KONRÁD, *Antipolitik. Mitteleuropäische Meditationen*, Francfort/M. 1985, p. 213, décrit cette position d'affranchissement à l'égard d'un rattachement partisan non d'»apolitique« mais d'»Antipolitik«.

6 Maurice BLANCHOT, *Les intellectuels en question. Ébauche d'une réflexion*, Paris 1996.

7 GILCHER-HOLTEY, Prolog, p. 10.

lectuel. Il »détourne«, – c'est Blanchot qui va jusqu'à l'en accuser –, »l'influence qu'il a acquise, l'autorité qu'il doit à son activité propre pour les faire servir à des choix politiques«⁸. Entre son activité théorique et son intervention dans la sphère publique, il y a un hiatus qui renvoie à une volonté d'user de pouvoir.

À ce modèle s'oppose celui de l'»intellectuel public«, »der öffentliche Intellektuelle« selon l'appellation de Ralf Dahrendorf⁹, »der seinen Beruf darin sieht, an den vorherrschenden Diskursen der Zeit teilzunehmen, ja deren Thematik zu bestimmen und deren Richtung zu prägen«¹⁰. Il se donne pour fonction, comme le fait Raymond Aron, en polémique ouverte contre Sartre¹¹, d'être un »engagierter Beobachter«¹², un »observateur engagé«. L'aspect pratique est donc moins fort pour ce deuxième type. En effet, il s'agit d'un engagement dans la réflexion. Le point de vue de l'intellectuel public sur la société est surplombant puisque ses recherches lui ont donné une profondeur historique et qu'il se tient à l'écart de la vie publique. C'est justement grâce à ce recul qu'il peut au mieux orienter la vie politique.

L'intellectuel foucauldien, »der spezifische Intellektuelle«, l'»intellectuel spécifique«, est, lui, dépouillé de son rôle de »maître de vérité«¹³:

Eux-mêmes, intellectuels, font partie de ce système de pouvoir, l'idée qu'ils sont les agents de la »conscience« et du discours fait elle-même partie de ce pouvoir. Le rôle de l'intellectuel n'est plus de se placer »un peu en avant ou un peu à côté«, pour dire la vérité muette de tous, c'est plutôt de lutter contre les formes de pouvoir là où il en est à la fois l'objet et l'instrument: dans l'ordre du »savoir«, de la »vérité«, de la »conscience«, du »discours«¹⁴.

Pour opérer ce retournement de perspective, Foucault fait ici usage, comme moi-même ci-dessus, d'une métaphore spatiale, non pas horizontale – le surplomb – mais verticale »un peu en avant ou un peu à côté«.

Il met lui-même les guillemets pour dénoncer le poncif et le caractère idéologique de cette position de l'intellectuel: croyant être un contre-pouvoir, l'intellectuel général ou public fait en réalité »partie de ce système de pouvoir«. Si la pratique de l'intellectuel est »spécifique«, c'est que, à la différence de celle de l'intellectuel général, elle se limite à son domaine de compétence; elle n'est

8 BLANCHOT, Les intellectuels en question, p. 57.

9 Ralf DAHRENDORF, Versuchungen der Unfreiheit. Die Intellektuellen in Zeiten der Prüfung, Munich 2006.

10 GILCHER-HOLTEY, Prolog, p. 11.

11 Raymond ARON, L'opium des intellectuels, Paris 1955.

12 DAHRENDORF, Versuchungen, p.86.

13 Michel FOUCAULT, Dits et écrits. 1954–1988, Paris 1994, p. 154.

14 Ibid., p. 308.

pas »totalisatrice«, mais »locale«, »régionale«¹⁵. Comme le fait également Aron, c'est, en donnant une définition du rôle de l'intellectuel, son propre mode d'être un intellectuel que Foucault décrit et défend. Exemple éloquent de la spécificité du rôle qu'il s'attribue: la philosophie pénale et notamment la question de l'emprisonnement, dont fait l'objet un entretien avec Gilles Deleuze. L'auteur de »Surveiller et punir« organisait également, dans un cadre associatif, des réunions de prisonniers dans le but les faire s'exprimer sur l'expérience de l'enfermement¹⁶. Les aspects humain et scientifique sont intimement liés et les rapports entre théorie et pratique repensés¹⁷.

Enfin pour Bourdieu, l'intellectuel doit être »collectif« (»der kollektive Intellektuelle«¹⁸) pour espérer trouver un écho. Dans »Les règles de l'art«, il en appelle à »cette incarnation moderne du pouvoir critique des intellectuels que pourrait être un intellectuel collectif capable de faire entendre un discours de liberté«¹⁹. C'est évidemment une figure idéale que Bourdieu appelle de ses vœux, mais elle correspond à des modes d'action caractéristiques de l'intellectuel: collectifs, manifestations ou pétitions.

Bruno Snell et Jean-Pierre Vernant adoptent également la position de l'intellectuel: de quel(s) type(s) relèvent-ils, et comment pouvons-nous analyser leur engagement?

Si Snell et Vernant nous apparaissent tous deux comme des modèles d'intellectuels, il faut cependant évoquer une divergence entre les traditions nationales: la figure de l'intellectuel est attachée à la France – qu'on pense à Voltaire, à Émile Zola et à Jean-Paul Sartre²⁰ – tandis que la tradition allemande est celle du *Wissenschaftler*, éloignée du politique²¹. C'est ce que thématise

15 Ibid.

16 »Ce serait tout à fait faux de dire [...] que vous passiez à la pratique en appliquant vos théories. Il n'y avait là ni application, ni projet de réforme, ni enquête au sens traditionnel. Il y avait tout autre chose: un système de relais dans un ensemble, dans une multiplicité de morceaux à la fois théoriques et pratiques«, *ibid.*, p. 307.

17 Voir François BOULLANT, Michel Foucault et les prisons, Paris 2003.

18 GILCHER-HOLTEY, Prolog, p. 14.

19 Pierre BOURDIEU, Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire, Paris 1992, p. 462.

20 On a pu cependant faire remonter cette notion au classicisme allemand. Voir Helmut Harald REUTER, Der Intellektuelle und die Politik. Beiträge zur politisch-literarischen Intellektualität von Schiller bis Handke, Francfort/M. 1982.

21 Max Weber notamment distingue nettement la vocation de la *Wissenschaft* de celle de la politique. D'où ses deux textes mis en regard et rendus célèbres en France par la préface de Raymond Aron dans Max WEBER, Le savant et le politique, trad. Julien FREUND, Paris 1959; WEBER, *Wissenschaft als Beruf* [1917], Berlin 1991, et *id.*, *Politik als Beruf* [1919], Berlin 2010.

Heinrich Mann, dans son essai »Geist und Tat«²², publié en 1919. Il y définit le rôle des »großen Männer«²³ ou »Geistesführern«²⁴ français ou allemands eu égard aux caractéristiques de leurs peuples respectifs: »Sie haben es leicht gehabt, die Literaten Frankreichs, die, von Rousseau bis Zola, der bestehenden Macht entgegentraten: sie hatten ein Volk«²⁵. Mann décrit le peuple français animé d'un souci de justice tandis que le peuple allemand serait immobiliste et à courte vue²⁶. Selon lui, en effet, les grands hommes de son pays ne jouent pas le rôle de guides spirituels, ne défendent pas d'idéaux démocratiques²⁷ et se complaisent dans l'apolitisme, refusant d'actualiser, au sens aristotélicien du terme, leur potentiel théorique: »Niemand hat gesehen, dass hier, wo so viel gedacht ward, die Kraft der Nation je gesammelt worden wäre, um Erkenntnis zur Tat zu machen«²⁸.

Pendant, si la portée générale de ce parallèle politico-historique franco-allemand peut nous aider à saisir des différences de tradition entre les deux pays, il est nécessaire de le replacer dans la situation biographique de son auteur. Cette dénonciation de l'apolitisme des grands hommes allemands vise tout particulièrement un homme de lettres qui n'est autre que le célèbre frère cadet de Heinrich Mann, Thomas Mann. Ce texte est une étape de la polémique entre les frères Mann portant sur leur position face à la Première Guerre mondiale, polémique au cours de laquelle Thomas avait publié les célèbres »Betrachtungen eines Unpolitischen«²⁹. Le contexte personnel et familial de ce texte en restreint donc la portée générale.

Par ailleurs, Heinrich Mann endosse ce rôle même dont il déplore l'absence dans son pays, à l'instar d'autres figures qui émergent à cette même époque de la république de Weimar³⁰. Enfin, si l'on élargit la définition de

22 Heinrich MANN, *Geist und Tat* [1919], dans: ID., *Macht und Mensch. Essays*, Frankfurt/M. 1989, p. 11–18.

23 Ibid., p. 15.

24 Ibid., p. 14.

25 Ibid., p. 13.

26 Ibid., p. 11.

27 Ibid., p. 17.

28 Ibid., p. 14.

29 Thomas MANN, *Betrachtungen eines Unpolitischen*. Große kommentierte Frankfurter Ausgabe, vol. XIII, Frankfurt/M. 2009.

30 À l'instar d'Ernst Robert CURTIUS, *Deutscher Geist in Gefahr*, Stuttgart 1932, publié la même année en français: ID., *L'humanisme comme initiative*, dans: *La Revue de Paris* 21 (1932), p. 36–59. Voir aussi Kurt TUCHOLSKY, *Heimat*, dans: ID., *Deutschland, Deutschland über alles* [1929]. Gesamtausgabe, vol. XII, Reinbek bei Hamburg 2004, p. 226–231.

l'intellectuel à ceux qui en ont rejeté la notion par principe et ont fait entendre une voix conservatrice, en France comme en Allemagne³¹, mais qui, de ce fait, ont agi en intellectuels – qu'on pense à Brunetière ou Barrès en France, à Wilamowitz en Allemagne –, la constatation de Heinrich Mann ne se vérifie plus. Consciente de l'élargissement possible de cette notion, j'ai préféré garder une définition plus étroite de l'intellectuel comme contre-pouvoir démocratique car elle correspond, ce me semble, à l'idéal de Snell et de Vernant.

De plus, le nazisme a fortement contribué à perpétuer le fossé entre les deux cultures de l'intellectuel de part et d'autre du Rhin. En France, la Résistance a fondé la perception d'une continuité et d'une permanence des valeurs éthiques défendues par les intellectuels, alors que le nazisme apparaît comme un point de non-retour, à partir duquel toute l'humanité est à rebâtir, analyse Andreas Wittenburg dans une conférence sur Vernant en Allemagne:

Wesentlich scheint mir für unser vorliegendes Thema, welches intellektuelle Bewußtsein sich aus der Bestätigung der stets hochgehaltenen und aktiv verteidigten Werte ergibt. Das ist eben anders als bei uns in Deutschland, wo der Neuanfang im Zeichen der notwendigen Integration des Unmenschlichen und grauenvollen Geschehens in unsere Identität stand. Unser Bewußtsein muß aus diesem Grunde anders sein, wie so vieles sonst zwischen Deutschland und Frankreich³².

Si Vernant, donc, par ses actes de résistance ou son ancrage politique à gauche s'inscrit dans une tradition française et agit à l'image de bon nombre d'hommes de lettres, Snell, en revanche, se démarque consciemment de la tradition d'apolitisme et d'antidémocratisme des écrivains et universitaires allemands³³. À l'instar d'Ingrid Gilcher-Holtey, il me faudra m'interroger à propos de Snell: »Bildet sich in allen Ländern der Typus des ›allgemeinen Intellektuellen‹ nach

31 GILCHER-HOLTEY, Prolog, p. 17–18.

32 Jean-Pierre Vernant als Lehrer oder Fährmann, ms. inédit (1998) d'Andreas Wittenburg, archives personnelles Wittenburg, p. 8–9.

33 Il n'a toutefois de toute évidence pas été le seul enseignant à faire preuve de courage politique au moment du nazisme. Au département de philologie classique de la même université de Hambourg, son jeune collègue Kurt von Fritz, comme précisé ci-après, a refusé de prononcer le serment d'allégeance à Hitler. Voir: Hans Peter OBERMAYER, Kurt von Fritz and Ernst Kapp at the Columbia University. A Reconstruction According to the Files, dans: *Classical World* 101/2 (2008), p. 211–249, ici p. 222. Snell d'ailleurs salue après la guerre ce courage dans une lettre de recommandation adressée à Karl Jaspers. Kurt von Fritz est d'après Snell: »vollkommen unbestechlich in seinem Urteil darüber, ob etwas sauber und anständig ist oder nicht. Das hat er nicht nur bewiesen, als er in Rostock den Eid auf Hitler verweigerte, sondern bei vielen anderen Gelegenheiten, sei es, dass es sich um politische, wissenschaftliche oder rein menschliche Fragen handelte«, Snell an Karl Jaspers, 2/1/1951, DLA Marbach, fonds Jaspers.

dem Vorbild Zolas heraus? Entstehen außerhalb Frankreichs andere Definitionen des Mandats des Intellektuellen sowie konkurrierende Formen des intellektuellen Engagements?»³⁴

Avant d'analyser plus précisément les itinéraires d'intellectuels de Snell et de Vernant, une remarque préliminaire: bien que les témoignages s'accordent à dire que ceux-ci ont eu, notamment au moment crucial qu'a été la Seconde Guerre mondiale, une conduite pour le moins louable, je tenterai, au cours de nos portraits, de ne pas succomber au charme contre lequel met en garde Jean Bollack:

L'intérêt manifesté pour cette forme d'histoire, particulière dans le cadre général de la *Wissenschaftsgeschichte* [...] est très vif à l'heure actuelle, lié au besoin [...] de dresser le bilan des acquisitions durables, mais le danger est grand de voir les disciplines, revenant sur leur passé, se constituer une galerie des ancêtres ou une forme de généalogie intellectuelle qui tourne à un discours apologétique ou de célébration³⁵.

Mon but n'est pas de faire des vies et des carrières de Jean-Pierre Vernant et de Bruno Snell, lequel incarne la »bonne conscience de la philologie classique en Allemagne«³⁶, un récit hagiographique. Je cherche à comprendre dans quelles traditions de la figure de l'intellectuel les deux hellénistes se sont inscrits.

1.1 Bruno Snell

Bruno Snell était soucieux de la bonne entente entre »théorie« et »pratique«. Ses nombreux textes théoriques et prescriptifs qui portent sur cette question ou présentent un modèle ou un anti-modèle d'intellectuel nous le montrent. Ceux-ci peuvent nous permettre de comprendre, en préambule, le rôle d'intellectuel que Bruno Snell a cherché à se donner à lui-même.

Le témoignage le plus ciblé et le plus significatif à ce sujet est son discours d'intronisation au rectorat de l'université de Hambourg, en 1951, »Theorie und Praxis im Denken des Abendlandes«. Il y expose les devoirs qui incombent, selon lui, à un chercheur: »Man erwartet von uns wissenschaftliche Arbeit, d. h. Forschung und Erkenntnisse; [...] aber auch, [...] dass wir dem öffentlichen Interesse

³⁴ GILCHER-HOLTEY, Prolog, p. 16.

³⁵ Jean BOLLACK, Pour une histoire sociale de la critique, dans: ID (dir.), Philologie und Hermeneutik, p. 17–24, ici p. 20.

³⁶ »Das gute Gewissen der klassischen Philologie in Deutschland«. J'emprunte cette formule prononcée lors d'une conversation avec Horst-Dieter Blume, que je remercie chaleureusement.

dienen³⁷. De quelle manière un universitaire peut-il servir l'intérêt général? Par deux biais, répond Bruno Snell: dans son œuvre théorique, en ayant en vue, dans son domaine de recherche, des questions générales et en évitant une spécialisation outrancière; dans son activité pratique, c'est-à-dire sa fonction d'administrateur et de pédagogue à l'université. Dans sa tâche de chercheur aussi bien que d'administrateur, l'universitaire se doit de se préoccuper de politique. Snell affirme en effet la nécessité d'une conscience politique pour le savant.

À Franz Boll³⁸, qui défendait l'idée d'une »île magique³⁹, une »tour d'ivoire⁴⁰ de la science, Snell oppose la conviction suivante: »Persönlich muß ich allerdings gestehen, dass ich mir einen lebendigen Forscher schwer vorstellen kann, der nicht auch lebendigen Anteil an seiner Zeit nimmt, und dazu gehört auch ein waches Interesse für die Politik. Dazu sollten wir auch unsere Studenten erziehen⁴¹. Nous retrouvons, comme ci-dessus dans le texte de Foucault, des métaphores spatiales qui marquent, ici aussi, le caractère à part du chercheur. Mais ces métaphores plus précises de géographie naturelle (»île«) ou humaine (»tour«) vont plus loin puisqu'elles le présentent comme exclu du monde. Le *topos* de l'île, nous le verrons plus loin à travers d'autres exemples, comme lieu du discours et lieu réel, structure son autoportrait d'intellectuel.

Ce texte »Theorie und Praxis im Denken des Abendlandes« est lui-même un acte qui met en pratique sa propre théorie: discours d'intronisation au plus haut poste universitaire d'une métropole, il a eu un retentissement au-delà du cercle helléniste, dans l'université mais aussi dans la ville de Hambourg⁴², et plus largement dans la vie académique en Allemagne. Il constitue également le programme politique de son rectorat, un programme opposé à celui du national-socialisme.

Nous sont présentés ici les grands traits de l'idéal de l'intellectuel selon Snell: il s'agit non d'un intellectuel général, puisqu'il n'a pas pour tâche de participer à la vie politique à proprement parler, mais d'un intellectuel public, doté d'une conscience citoyenne et donc d'une »fonction critique⁴³ à l'égard de la

37 SNELL, *Theorie und Praxis*, p. 5.

38 FRANZ BOLL, *Vita contemplativa. Festrede zum zehnjährigen Stiftungsfeste der Heidelberger Akademie der Wissenschaften*, Heidelberg 1922.

39 SNELL, *Theorie und Praxis*, p. 31, »Zauberinsel«.

40 *Ibid.*, p. 7, »Elfenbeinturm«.

41 *Ibid.*, p. 30.

42 Un extrait de ce discours a en effet été publié dans la presse sous le titre de »Der Forscher und das Leben«, *Hamburger Freie Presse*, 1951.

43 Jeanne-Marie BAUDE, Suzanne CORNAND, *Intellectuel(s) d'après le »Trésor de la langue française (1920–1940)«*, dans: Danielle BONNAUD-LAMOTTE et al. (dir.), *Intellectuel(s) des années trente. Entre le rêve et l'action*, Paris 1989, p. 27–60, ici p. 53.

politique; impliqué dans la vie académique, le chercheur est donc également un intellectuel spécifique.

Cet idéal s'exprime également à travers des portraits élogieux que brosse Snell dans son œuvre savante ou à l'occasion d'articles, d'hommes de son temps ou de grands hommes de l'Antiquité. Les personnages dont Snell fait l'éloge, dans des genres qui s'y prêtent – notamment la notice nécrologique – sont ceux qui ont su, selon lui, faire coïncider théorie et pratique dans leur carrière et dans leur vie.

Dans une notice nécrologique qu'il consacre en 1979 à Hans Erich Nossack⁴⁴, il loue chez ce dernier un esprit critique qui s'est formé dans la recherche et qui trouve son prolongement concret: »In der Wissenschaft fand er die Ehrlichkeit und Sauberkeit einer präzisen und wahren Sprache, nur vermifste er bitter, dass man sie nicht anwandte auf das, was ihm wichtig war: auf das gegenwärtige Leben, auf seine Nöte und Probleme«⁴⁵. Cet esprit critique est un idéal de Snell. De la même manière, il dresse un portrait du célèbre philologue et historien Theodor Mommsen en intellectuel engagé dans la Révolution de 1848:

An den politischen Kämpfen des Jahres 1848 hat Mommsen glühend teilgenommen – er war damals Redakteur der »Schleswig-Holsteinischen Zeitung« und er schrieb eine Reihe leidenschaftlicher Aufsätze für sein Blatt, bis er, enttäuscht von den Misserfolgen des Jahres, sein Journalistendasein aufgab und einem Ruf nach Leipzig folgte, um nun seine ungeheure Arbeitskraft viel ausschließlicher seinen historischen Forschungen zu widmen. Trotzdem hat er auch späterhin an der Politik lebhaften Anteil genommen, lange Zeit sogar als freisinniger Abgeordneter im Reichstag; er ist seinen liberalen Anschauungen bis ins hohe Alter hinein treu geblieben und hielt es immer für seine Pflicht, sich nicht, wie er einmal sagte, auch nur durch Stillschweigen an dem mitschuldig zu machen, was er aus Ueberzeugung mißbilligte. [...] Diese politische Leidenschaft ist auch für Mommsens historische Arbeiten nicht bedeutungslos geblieben. Vor allem das Werk, das seinen Haupttruhm ausmacht, die »Römische Geschichte« trägt die Spuren seiner politischen Gesinnungen⁴⁶.

Snell souligne à nouveau l'intérêt – ici »passionné« – pour la politique. Snell juge sans sévérité aucune le changement de cap de Mommsen, puisque celui-ci ne se traduit pas par une trahison de ses principes. Ce dont Snell fait l'éloge, c'est donc bien la coexistence de la recherche et de la conscience politique, au

⁴⁴ Écrivain hambourgeois (1901–1977).

⁴⁵ Bruno SNELL, Gedenkworte für verstorbene Ordensmitglieder, Das Parlament 28/29, 14–21/7/1979.

⁴⁶ Id., Theodor Mommsen. Zur 25. Wiederkehr seines Todestages, Hannoverscher Kurier, 1928.

cours d'une vie, puisque Mommsen a successivement ou parallèlement exercé les métiers de journaliste, philologue et parlementaire, ou au sein d'une même œuvre – son «Histoire romaine».

L'admiration et les louanges exprimées par Snell dans ces articles doivent, il est vrai, être remises dans leur contexte: celui du genre très pratiqué à l'université de la notice nécrologique, et, dans le second cas, celui d'une publication à l'occasion de l'anniversaire du décès. L'essentiel ici est cependant de relever ce que ces éloges révèlent de l'idéal de l'intellectuel selon Snell. De plus, ces mêmes traits caractéristiques se retrouvent dans les portraits d'hommes de l'Antiquité. En préface à une traduction de Plutarque, il esquisse un portrait de l'auteur: »So hält sich Plutarch an eine für ihn schon ehrwürdige Tradition des griechischen Philosophierens, die sich weniger darum bemüht, neue Erkenntnisse zu gewinnen, als vielmehr den Menschen ein vernünftiges und anständiges Leben zu lehren. [...] Es steckt eine tiefe Gesundheit in ihm, und nirgends klafft bei ihm ein Widerspruch zwischen seinen Lehren und seinem Leben«⁴⁷.

La louange peut certes sembler en partie condescendante – Snell souligne la moindre scientificité de la tradition philosophique de Plutarque –, mais c'est l'aspect éthique et éducatif qui est essentiel. S'il exprime son admiration pour des figures de grands philosophes grecs, ce n'est pas tant pour leurs œuvres intellectuelles que pour leur posture morale, ou plutôt pour la synthèse pratique qu'ils ont su opérer entre »science« et »conscience«.

De même, en postface d'un volume de traductions de Platon, il écrit à propos l'»Apologie«, de Socrate;

Auch heute spricht die Schrift unmittelbar zu jedem, zwingt jeden unmittelbar, sich mit den Fragen auseinanderzusetzen, die hier zum ersten Mal grundsätzlich gestellt sind, mit den Fragen nach Recht und Macht, nach persönlicher Überzeugung und geltendem Brauch, nach dem Weg, auf dem man sich zwischen allem Bedenklichen, das ringsum geschieht, persönlich sauber und einwandfrei bleiben kann⁴⁸.

Il y propose la figure édifiante de Socrate comme idéal de non-compromission. Plus clairement que dans les portraits précédents, Socrate est présenté comme un modèle pour le présent.

Ainsi, ces portraits esquissés de penseurs antiques et modernes nous ont permis de préciser les traits distinctifs pour Snell de l'intellectuel: un homme qui réalise une synthèse sans compromission entre recherche, spécialisation, théorie d'une part, et vie publique, éthique et pratique de l'autre.

⁴⁷ ID., *Einleitung*, dans: PLUTARCH, *Von der Ruhe des Gemütes. Und andere philosophische Schriften*, Zürich 1948, p. VIII–XII, ici p. XII.

⁴⁸ PLATON, *Sokrates im Gespräch*, Francfort/M. 1957, p. 199.

1.1.1 Un intellectuel public

Indépendance politique

À la différence d'un intellectuel général, Bruno Snell se tenait à l'écart des partis politiques. Lorsqu'en 1973 un journaliste l'interrogea sur sa méthode de travail et ses convictions, il répondit en se présentant comme »ein Anhänger der ›unpolitischen Hegelei«⁴⁹: »unpolitisch«, pour ne pas risquer d'être pris dans les rangs des hégéliens de gauche ou de droite.

Pour défendre des causes, il choisissait la voie associative. Un journaliste commente ainsi: »Der weltweiten Auffassung Professor Snells entspricht es, dass er sich von jeglicher Parteipolitik fernhält. [...] Professor Snell gehört dem Grünwalder Kreis an, der im Februar dieses Jahres in München-Grünwald gegründet wurde und eine Gruppe Aktivisten vereinigt, die alles Illiberale, gleichgültig, ob es von rechts oder links ausgeht, bekämpfen«⁵⁰.

La méfiance vis-à-vis de la »politique de parti« s'explique par le contexte de la République fédérale allemande. Cette politique renvoie tout d'abord à l'échec de la république de Weimar, qu'on a attribué à la faiblesse de l'exécutif divisé en une kyrielle de partis inaptes à s'entendre et à gouverner. De plus, en 1956, date de la parution de l'article, »le parti« a d'évidents relents du parti unique du national-socialisme. Cette attitude s'explique également par la présence de la dictature communiste aux portes de la République fédérale. Dans l'extrait suivant de »Dogmatismus und Wissenschaft«, Bruno Snell exprime, du point de vue du savant, son rejet des doctrines nazies et socialistes, qui ont en commun d'être toutes deux fondées sur des théories scientifiques détournées à des fins idéologiques: »Heute erleben wir es, dass Weltanschauungen zum Dogma erhoben werden, die sich auf wissenschaftliche Erkenntnisse berufen. So ist etwa eine bestimmte Rassentheorie oder der Materialismus zur Grundlage einer Staats-Orthodoxie gemacht worden. Damit wird das freie Weiterforschen und eben die Wissenschaft zerstört, auf der diese Theorien sich zu gründen behaupten«⁵¹.

49 Aischylos wies ihm den Weg, dans: Die Welt, 26/5/1973.

50 Bruno Snell zum 60. zum Geburtstag, dans: Bremervörder Zeitung/Stader Tageblatt, 17/6/1956.

51 Bruno SNELL, Dogmatismus und Wissenschaft. Von der Freiheit des Geistes gegenüber jeder Orthodoxie, dans: DUZ – Magazin für Wissenschaft und Gesellschaft 8 (1953), p. 6–8, ici p. 6.

Interventions publiques: presse et conférences

Les interventions de Snell dans la sphère publique sont très nombreuses. Snell a exercé un magistère moral, celui d'un «observateur engagé». De ce fait, il a pu exercer la «fonction critique» de l'intellectuel, dans la presse, au cours de conférences publiques ou hors de l'université, sur des sujets divers, relevant de la vie culturelle ou politique.

Certains sujets sont proches de son domaine de recherche, par exemple le centenaire de l'Institut archéologique allemand, en 1929⁵² ou une mise en scène de l'«Antigone» de Sophocle, au sujet de laquelle il rédigea une critique. Ce second cas est intéressant car il ne s'agit pas d'un pur sujet de philologue classique mais bien d'une question de réception. En effet, Snell définit ainsi la pièce: »Die ›Antigone‹ des Sophokles nach Hölderlins Übertragung für die Bühne bearbeitet von Brecht«. Le sujet de l'article est donc l'adaptation de la pièce de Sophocle aux enjeux contemporains, en l'occurrence ceux de l'immédiate après-guerre. La réécriture est de Bertolt Brecht, à savoir l'une des figures de l'histoire allemande que l'on peut assurément qualifier d'intellectuel. Sa version est politique, ce qui n'est pas rare chez lui, et n'est pas pour déplaire à Bruno Snell:

Bert Brecht ist dabei nicht den Weg gegangen, den andere moderne Dramatiker, wie Gerhard Hauptmann, O'Neill, Giraudoux oder Anouilh versucht haben, um die großen Figuren der griechischen Tragödie dem heutigen Verständnis nahezubringen, nämlich durch psychologische Ausdeutung [...]. Bert Brecht stellt an diese Fabel die Frage: was ist daran von so überzeitlicher Bedeutung, das auch wir als echt, als wirklich, als zwingend nehmen? [...] Er erfindet eine Motivation, die [...] beängstigend aktuell ist: Kreon ist durch die Misswirtschaft seiner Regierung dazu gezwungen, gegen Argos einen Krieg zu beginnen⁵³.

Cette utilisation de la matière antique au service de l'actualité – ici l'allégorie du «Troisième Reich» – est en accointance avec les principes de Snell. En 1951, au cours, d'une réunion du Congrès pour la liberté de la culture, ce fut Snell qui remit au philosophe juif de culture allemande Martin Buber⁵⁴ le prix Goethe hanséatique: »Der Rektor der Universität Hamburg, Prof. Snell, überreichte gestern in einer Feierstunde dem Jerusalemer Religionswissenschaftler

⁵² Id., 100 Jahre Deutsches Archäologisches Institut, Beilage zum Hannoverschen Kurier, 21/4/1929. Snell avait lui-même brièvement occupé un poste dans ce même institut en 1925: BÜHLER, Bruno Snell, p. 111.

⁵³ Bruno SNELL, Die neue Antigone, dans: Die Zeit, 4/3/1948.

⁵⁴ Martin Buber, né à Vienne, fit carrière à l'Université allemande, d'où il fut licencié à l'arrivée au pouvoir de Hitler. Il émigra en Palestine en 1938.

Prof. Martin Buber den Hansischen Goethepreis 1951. Buber hat außerordentliche Verdienste durch seine Bemühungen um ein neues humanitäres Bild des Staates in der Gegenwart«⁵⁵.

Si c'est au nom du congrès et en sa qualité de recteur (qu'il fut de 1951 à 1953) qu'il le fait, cet acte à la fois culturel et politique correspond à ses convictions: il considère en effet l'émigration forcée des intellectuels juifs allemands, avec, parmi eux, la majeure partie du cercle de collègues et amis de Snell⁵⁶, comme une perte culturelle irremplaçable pour l'Allemagne, un »Wertverlust der Wissenschaft«, selon le titre d'un article dont voici quelques lignes:

Das Ansehen der deutschen Wissenschaft ist durch die, die mit dem Nationalsozialismus paktiert haben, so untergraben, dass wir alle noch lange darunter werden leiden müssen. Verluste wie die von Einstein, Cassirer und vielen anderen, sind unausgeglichen geblieben, und dass damals allzuoft Personen, die dem Regime »erwünscht« waren, in die Stellen der Hinausgeworfenen gerückt sind, hat die deutschen Universitäten in schweren Verruf gebracht⁵⁷.

Autre participation notable à une manifestation culturelle en lien avec le judaïsme: il tint le discours d'ouverture d'une exposition sur Massada au musée des Arts et Métiers de Hambourg en 1971⁵⁸.

À l'occasion d'une »Hamburger Dichterwoche«, Snell fit le récit d'une expérience de lecture. Il choisit, contre toute attente, de ne pas évoquer la littérature antique, mais un roman anglais, »Tristram Shandy« de Lawrence Sterne⁵⁹, faisant par là même montre d'une culture étendue, au-delà de ses compétences professionnelles. Ce récit est à nouveau mêlé de souvenirs personnels

55 Bruno Snell et Martin Buber, BSB, fonds Snell, ANA 490 D.I.

56 Voir LOHSE, Bruno Snell, p. 58: »Snell verlor den Kreis seiner jüdischen Freunde«. Lohse évoque Ernst Cassirer, Erwin Panofsky, Edgar Wind et le peintre Kurt Löwengard. Ce cercle d'amis recoupe en partie le groupe des collaborateurs de la bibliothèque Warburg, dont Snell déplore l'émigration à Londres: »Die Bibliothek [war] der Mittelpunkt des geistigen Hamburg. Dass diese Bibliothek ihre sämtlichen Mitarbeiter 1933 verließen, ist ein unwiederbringlicher Verlust«, Zur Geschichte der Universität Hamburg, BSB, fonds Snell, ANA 490 A.III.5.12.

57 Bruno SNELL, Wertverlust der Wissenschaft, dans: Hamburger Freie Presse, 4-5/2/1950, SUB Hambourg, fonds Snell.

58 Begrüßungsworte zur Eröffnung der Masadah-Ausstellung im Museum für Kunst und Gewerbe, Hambourg, 13/1/1971, BSB, fonds Snell, ANA 490 A.VI.10. Le caractère symbolique de cette exposition est fort, vingt-six ans après la fin du nazisme, puisque son sujet est un événement fondateur de la résistance juive. Voir Mireille HADAS-LEBEL, Massada. Histoire et symbole, Paris 1995.

59 Erlebnis mit einem Buch, Vortrag gehalten am 11. Juni 1947 auf der Hamburger Dichterwoche, als Leser von einem Bucherlebnis berichten sollten. Harald Jörgensen gewidmet, SUB, Hanbourg, fonds Snell.

et politiques. Plongé dans ce livre en 1914 en Écosse, où il était étudiant, il n'aurait pas entendu la nouvelle du déclenchement de la guerre: »Aber zu meinem Schrecken – denn ich hatte nur immer Tristram Shandy gelesen und mich um die Ereignisse der Welt nicht gekümmert –, hörte ich dort – es war ein Sonnabend Nachmittag –, dass Russland an Deutschland den Krieg erklärt hatte«⁶⁰. Cette lecture aurait donc été la cause de son emprisonnement au Royaume-Uni sur l'île de Man pendant la Première Guerre mondiale: »Am Montag fuhr ich nach Edinburg, aber es gab keine Möglichkeit mehr, nach Deutschland zurückzukehren. Durch die Jahre Gefangenschaft blieb mir Tristram ein tröstlicher Begleiter«⁶¹, et donc de sa survie, puisqu'elle lui a évité de participer aux combats: »Als ich schließlich heimkehrte, waren fast all meine Schulfreunde gefallen, so dass ich auf den Gedanken kommen konnte, Tristram Shandy hätte mir das Leben gerettet, da ich über ihm den Kriegsausbruch verpaßt hatte«⁶².

Ce récit pathétique de son lien privilégié avec le livre de Lawrence Sterne, qu'il désigne même par son prénom »Tristram«, s'il a un arrière-plan biographique est véridique, est surtout pour Snell l'occasion de la constitution d'un mythe fondateur du personnage d'intellectuel. Le mythe se constitue de manière dialectique, autour du lieu topographique et symbolique de l'île: c'est parce que Bruno Snell jeune homme est déjà un être de langage, de littérature, de théorie, bref, un pur intellectuel, au sens d'»homme d'esprit«, qu'il manque le déclenchement de la Première Guerre mondiale et est emprisonné sur une île, lieu du retrait théorique du savant et réel de Snell, empêché par là d'agir, au sens militaire du terme. Mais c'est de ce lieu retiré et élevé qu'il prend le recul nécessaire à son futur engagement professionnel – la philologie grecque⁶³ – et que s'affirme sa »hauteur de vue«, son ouverture d'esprit au-delà des frontières nationales, comme le souligne l'auteur de cet article, également fasciné par le mythe d'intellectuel de Snell, à grand renfort de métaphores filées. Il cite tout d'abord le

Mathematiker Dr. Löwenfeld, Bruder des damaligen Direktors des Hamburger Stadttheaters, auch auf dieser Insel interniert: »Einer der wenigen jungen

60 Ibid., [p. 2].

61 Ibid., [p. 3].

62 Ibid.

63 C'est la lecture d'Eschyle sur cette même île de Man qui aurait décidé Snell à se consacrer à la philologie classique: »Während der Internierung auf der Isle of Man fiel ihm eine Ausgabe der Tragödien des Aischylos in die Hände, deren Gedankentiefe ihn so ergriff, dass er, 1917 vorzeitig entlassen, in Leiden das Studium der Philologie aufnahm«, Gerhard LOHSE, *Klassische Philologie und Zeitgeschehen. Zur Geschichte eines Seminars der Hamburger Universität in der Zeit des Nationalsozialismus*, dans: KRAUSE (dir.), *Hochschulalltag im »Dritten Reich«*, p. 775–826, ici p. 793.

Leute des Lagers, die einen Schatten werfen und einen Zug ins Monumentale haben, ist Bruno Snell«. Der große Horizont aber und die Weite des Blicks von der hochgelegenen Insel Man [...] haben Geist und Seele Bruno Snells stark beeinflusst⁶⁴.

Au-delà des sujets culturels, un certain nombre d'interventions de Bruno Snell relèvent du domaine politique. Dans le cadre du Congrès pour la liberté de la culture, il signa une lettre ouverte pour la libération des intellectuels emprisonnés en RDA⁶⁵. Il fit un discours lors d'une conférence organisée à l'occasion du soulèvement de 1956 en Hongrie⁶⁶. Il en fit un autre, le 28 avril 1968, lors d'un congrès d'Amnesty International, contre l'oppression et l'arrestation des artistes et chercheurs grecs pendant la dictature des colonels en Grèce⁶⁷; il s'engagea notamment pour un chercheur qui s'était vu retirer l'autorisation d'enseigner⁶⁸. Il envoya une lettre au journal »Die Zeit« pour familiariser l'opinion publique allemande à cette cause⁶⁹.

Il s'impliqua également pour l'interdiction des duels, très en vogue dans les corporations étudiantes de type *Verbindung*⁷⁰. Il envoya avec quatorze autres professeurs une lettre au Bundestag pour plaider en faveur de la création d'une loi interdisant le duel étudiant (*Mensur*), pratique qui avait cours jusqu'alors dans les corporations étudiantes. Ceci fit couler quelques sueurs froides dans le foyer Snell, comme le rapporte l'un de ses élèves: »Am Tag nach der Veröffentlichung

64 Rector magnificus, Hamburger Abendblatt, 1951, BSB, fonds Snell, ANA 490 D.I.3. L'archive ne contenait ni la date exacte ni l'auteur de l'article.

65 »Zu einem Zeitpunkt, da von allen Seiten Anstrengungen unternommen werden, die weltpolitischen Spannungen zu beseitigen, erinnern wir uns daran, dass in den Zuchthäusern der DDR noch eine Reihe von Intellektuellen und Studenten gefangen gehalten werden, die sich im Jahre 1956 politisch exponiert hatten«, Kongress für die Freiheit der Kultur an den Vorsitzenden des Staatsrates der DDR, Walter Ulbricht, Offener Brief, 1963, DLA Marbach, fonds Sternberger.

66 Rede bei einer Zusammenkunft anlässlich des ungarischen Aufstands, 1956, BSB, fonds Snell, ANA 490 A.VI.6.

67 LOHSE, Bruno Snell, p. 70.

68 Eintreten für griech. Wissenschaftler wd. der Militärdiktatur Caratzas Staw C (Entzug der Lehrerlaubnis), BSB, fonds Snell, ANA 490.

69 Snell écrit dans une lettre à son collègue amstellodamois Stefan Radt: »Der Brief scheint dazu beigetragen zu haben, die Situation von Herrn Caratzas bekanntzumachen«, Bruno Snell an Stefan Radt, 19/9/1967, BSB, fonds Snell, ANA 490 B.II.

70 Associations d'étudiants partageant le même toit. Nées au moment de la révolution de 1848, elles sont donc politisées et militarisées. Au départ d'essence contestatrice, elles deviennent, à partir de l'unification allemande, conservatrices. Voir Hans-Georg BALDER, *Geschichte der Deutschen Burschenschaft*, Hilden 2006; Peter KRAUSE, »O alte Burschenherrlichkeit«. Die Studenten und ihr Brauchtum, Graz 1979.

erhielt Frau Snell einen anonymen Telefonanruf: »Sie werden heute Abend nicht damit rechnen, dass Ihr Mann wohlbehalten nach Hause kommt«⁷¹. Dans un exposé qu'il présenta dans une *Verbindung*, il justifia magistralement cet engagement, qui peut nous sembler anecdotique, en montrant les tenants et les aboutissants sur le plan politique. Le début de l'exposé nous permet de comprendre comment Snell a été sensibilisé à cette cause: des membres de sa famille proche ont été des personnalités actives de ces associations. C'est aussi la raison pour laquelle il exprime sa volonté que les critiques sévères formulées dans cet exposé, tenu en privé, ne soient pas communiquées hors de ce cadre:

Ich werde heute schärfer und deutlicher gegen die Mensur sprechen als ich es tun würde, wenn etwa Vertreter der Presse anwesend wären. Nur mit Scheu spreche ich öffentlich gegen Corps und andere Korporationen, weil ich den Anschein vermeiden möchte, ich verriete Mitglieder meiner eigenen Familie. [...] Mein Vater trug zwei Bänder, eines Tübinger und eines Göttinger Corps, ich selbst war in Göttingen als Student Gast der Hercynen und der Sachsen und habe mir mehrere Mensuren angesehen⁷².

On est ici à la limite du rôle public de l'intellectuel, puisque Snell s'exprime à huis clos. Cependant il use de l'influence acquise par ses actions publiques pour faire changer la situation dans ce cadre privé.

L'argumentation de Snell repose sur le rôle des élites comme facteur de cohésion sociale: le peuple, selon lui, n'accepte ses élites que s'il peut s'identifier à elles et si elles incarnent un rêve d'ascension sociale: »Jeder, der zu dieser Elite gehören will, muß sich aber darüber klar sein, dass seine Zugehörigkeit zur Elite auch vom Volk anerkannt wird, d. h. dass das Leben dieser Elite dem Volk plausibel ist, dass die Elite von der *communis opinio* getragen und sogar gefördert wird«⁷³. Les mœurs de ces élites formées dans des corporations étudiantes, notamment le duel, sont au contraire pour Snell un facteur de dissension sociale. Le sentiment d'identification, qui fonctionne par exemple en Angleterre⁷⁴, ne peut avoir lieu en Allemagne: »Glauben Sie wirklich, dass der deutsche Arbeiter eine Neigung dazu hat, auf der Mensur zu stehen?«⁷⁵

71 BÜHLER, Bruno Snell, p. 114.

72 Kritik am Corpsstudententum, Das Erscheinungsbild des Corpsstudenten – gestern und heute, WSC/KSCV-Arbeitstagung in Berlin – Unterlagen zu Snells Einsatz gegen die Mensur, 1962, BSB, fonds Snell, ANA 490 C.III.20, p. 1. Le Weinheimer Senioren-Convent (WSC) et le Kösener Senioren-Convents-Verband (KSCV) sont des organisations cadres des corporations étudiantes locales de type *Verbindung*.

73 Ibid., p. 6.

74 »Zumal die Universitäten Oxford und Cambridge haben einen Typus von Menschen erzogen, von dem das Volk im ganzen glaubte, dass er in Ordnung ist«, ibid.

75 Ibid.

Facteur de désunion, les *Verbindungen* ont de plus eu un rôle important dans l'accession de Hitler au pouvoir:

Ich möchte jeden einzelnen von Ihnen bitten, sich die Zeitschriften Ihrer Verbindungen aus jenen Jahren [vor 1933] einmal in Ruhe durchzulesen und sich davon zu überzeugen, wie die Korporationen in ihrem konservativen Nationalismus und ihrer Feindschaft gegen den Staat und gegen die niederen Klassen sehr viel zersetzender gewirkt haben als alle Kritiken von Offizieren und Corpsstudenten. Damit haben sie verhängnisvoll dem Nationalsozialismus und der deutschen Katastrophe in die Hände gearbeitet. [...] Wir alle müssen die historischen Zusammenhänge erkennen, die zum Nationalsozialismus geführt haben⁷⁶.

Aux quelques critiques de Hitler qui émergent de ces institutions, Snell oppose le poids du nationalisme et de la détestation de la république de Weimar, consensuels dans ce milieu, qui ont contribué à la chute de cette dernière et à l'avènement du nazisme.

1.1.2 Un intellectuel spécifique

Bruno Snell apparaît donc dans la sphère publique comme un homme urbain à la culture large, qui a, donc, la crédibilité pour s'exprimer sur des sujets variés touchant aux domaines de la culture et de la politique. Mais il est aussi et surtout reconnu dans cette sphère comme spécialiste d'un domaine qui, certes, provoque un intérêt en déclin au cours du siècle, mais garde un certain prestige social. Dans un monde de moins en moins familier avec les langues et cultures antiques, la nécessité d'un spécialiste sur ce terrain s'impose, et Snell est l'un des seuls à pouvoir remplir cette fonction en Allemagne. C'est en faisant ses preuves dans un monde de spécialistes, le milieu de la philologie classique allemande, que Snell a acquis la légitimité nécessaire à son rôle de porte-voix.

Défense de la culture antique comme héritage commun aux Européens

Il se servit de cette légitimité pour défendre la discipline grâce à laquelle il l'avait acquise. Au sein de la philologie classique, la différence de traitement du grec et du latin est frappante. Pour défendre, dans le cadre d'un débat sur la réforme de l'éducation secondaire de l'après-guerre, l'apprentissage du latin en première langue étrangère au lycée humaniste, comme il le fait dans l'article du journal »Die

⁷⁶ Ibid.

Zeit« intitulé »Latein, Latein!«⁷⁷, Snell emploie des arguments très traditionnels⁷⁸, plus linguistiques que culturels; il souligne les bienfaits pédagogiques d'une langue dont l'apprentissage confère à l'enfant une pensée structurée⁷⁹: »Das Latein stärkt und weitet in unvergleichlich höherem Maße als das Englische das logische Denken und schafft damit die Voraussetzung zu größeren Leistungen in späteren Schuljahren«. À l'occasion de conférences radiophoniques, il se fait défenseur du thème latin, en tant que jeu sérieux, formateur de l'esprit et de la volonté humaine: »Selbstverständlich ist es Spielerei. [...] Eben deswegen hat es uns ja Spaß gemacht. [...] Es gehört zum Wesen des freien und überlegenen Menschen, dass er so mit Möglichkeiten spielen kann, und es scheint mir, dass es unserem Gymnasium nur gut tun könnte, wenn es diesen Spielcharakter des Lateinlernens etwas mehr hervorkehrte«⁸⁰.

À travers cet argument formaliste, il tait cependant l'apport culturel du latin, à l'opposé de son argumentaire portant sur la civilisation grecque. Cette disparité, qui est de toute évidence un héritage de la »grécomanie« allemande dans l'œuvre de Snell, reflète la différence de statut des littératures grecque et latine⁸¹ que l'on retrouve dans son œuvre.

Quand Snell défend l'enseignement de la langue grecque, c'est en tant qu'elle est, comme il la présente dans son œuvre savante, »genèse de la pensée européenne«⁸². Mû par cette conviction du caractère originaire du grec pour la civilisation européenne, il fit en 1948 dans un lycée une expérience étonnante de cours de philosophie fondé sur la langue grecque. Il en fait ici un rapport à l'administration de l'université: »Vom 15. Februar bis 13. März 1948 war ich in dem Landerziehungsheim Birklehof in Hinterzarten bei Freiburg i. B. Ich habe dort 7 Stunden wöchentlich unterrichtet. Der Hauptzweck dieses Unterrichts war auszuprobieren, wie sich auf der Oberstufe des Gymnasiums eine Einführung in die Philosophie geben lässt, indem man die Ansatzpunkte des Philosophierens in der griechischen Sprache zeigt«⁸³.

77 Bruno SNELL, Latein, Latein!, dans: Die Zeit, 5/9/1946.

78 Voir Françoise WAQUET, Le latin ou l'empire d'un signe. XVI^e-XX^e siècle, Paris 1998.

79 Les défenseurs des mathématiques ont recours au même argument, comme le souligne Bruno SNELL, Neun Tage Latein. Plaudereien, Göttingen 1955, p 8. À l'inutilité pratique du latin et des mathématiques, il oppose le développement d'un mode de pensée logique. Le même argumentaire a également cours en France. Voir M. LEFEUVRE, Du discernement des esprits par le latin en sixième, dans: Revue universitaire 2 (1931), p. 232-235.

80 SNELL, Neun Tage Latein, p. 6.

81 La Grèce est pour Snell l'origine de la civilisation européenne; le mérite de Rome est de nous avoir transmis les apports de la civilisation grecque, *ibid.*, p. 26.

82 C'est la traduction du sous-titre de »La découverte de l'esprit«.

83 Bericht, 10/4/1948, StA Hambourg, fonds 361-6IV: 3091.

Cette expérience pédagogique renvoie à plusieurs convictions de Snell. Tout d'abord, celle qu'il partage avec des hellénistes et philosophes de son temps, à savoir que le grec est une langue intrinsèquement philosophique⁸⁴; puis celle, en matière de philosophie du langage, de l'existence d'une étroite liaison entre philologie et philosophie; enfin sa certitude du caractère naturel et originaire de la philosophie grecque antique, ce qui sied donc particulièrement à une initiation à la philosophie⁸⁵.

Vulgarisation

C'est donc parce que la Grèce est pour Snell l'origine de la civilisation européenne qu'il est indispensable d'enseigner le grec dans les écoles. C'est pour cette même raison qu'il faut rendre la Grèce accessible au plus large public possible, à l'intérieur et à l'extérieur de l'université.

Snell s'est attelé à cette tâche avec énergie. Il a traduit et préfacé des textes grecs dans des éditions tous publics, surtout des textes portant sur la sagesse antique⁸⁶. Le volume »Die alten Griechen und wir«⁸⁷, lui aussi assez court, traite de l'Antiquité grecque. Il se donne pour but de démontrer, comme son titre le laisse présager, le lien de filiation entre les Grecs et nous, à savoir la civilisation européenne ou occidentale, et de préciser la nature de ce lien, en faisant appel à des exemples de culture générale très variés – la justesse et la correction de la langue⁸⁸, le baroque et le gothique⁸⁹, Schiller et Schlegel⁹⁰, la Constitution des États-Unis d'Amérique⁹¹ –, presque sans citer de textes grecs.

84 Ainsi Heidegger, que l'histoire du mot grec οὐσία (qu'on peut traduire par »être« ou »essence«) conduit à l'analyse suivante: »L'histoire du mot fondamental de la philosophie antique n'est qu'un document privilégié qui nous prouve que la langue grecque est philosophique, autrement dit qu'elle n'a pas été investie par la terminologie philosophique mais philosophait elle-même«, Martin HEIDEGGER, *De l'essence de la liberté humaine. Introduction à la philosophie* [1930], Paris 1987, p. 57.

85 Bruno SNELL, *Der Aufbau der Sprache*, Hambourg 1952, p. 174.

86 En plus de PLUTARCH, *Von der Ruhe des Gemütes*, PLATON, *Sokrates im Gespräch, et Leben und Meinungen der Sieben Weisen*, mentionnons une édition d'Homère revue, corrigée et augmentée d'une postface: Bruno SNELL, *Nachwort*, dans: HOMER, *Odyssee*, trad. Eduard SCHWARTZ, Berlin, Darmstadt 1956, p. 350–354.

87 SNELL, *Die alten Griechen und wir*.

88 *Ibid.*, p. 7–19.

89 *Ibid.*, p. 19–20.

90 *Ibid.*, p. 21–26.

91 *Ibid.*, p. 26–32.

Il donna par ailleurs des conférences de vulgarisation, à l'image de celle-ci, intitulée »Recht und Rechtauffassung von der griechischen Antike bis zur Gegenwart« dans le cadre de l'association Amnesty International, qui fit appel à Snell en sa double qualité d'intellectuel et de spécialiste. En introduction, Snell explicite la continuité entre Antiquité et Modernité formulée dans le titre: »Unsere Vorstellung von dem, was Recht und Freiheit sind, und damit von dem, was ein Staat ist oder sein sollte, sind im klassischen Griechenland entwickelt, und gerade weil wir dankbar sind für das große Geschenk, das uns dieses Land übermacht hat, sind wir traurig und bestürzt, dass dort heute Willkür und Unfreiheit herrschen«⁹².

Éducation supérieure

Par ailleurs, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, Bruno Snell est, pour sa non-compromission avec le nazisme, l'un des seuls interlocuteurs acceptables du monde académique allemand face aux Alliés; dans ce contexte et en accord avec ses convictions, il développe un rôle de défenseur de la recherche et de l'université.

La spécificité de cette cause que défend Snell est cohérente avec son souci de l'intérêt général: l'université qu'il défend endosse une mission de formation et est, par là même, d'utilité publique. Ce principe est mis en avant dans le »Blaues Gutachten« ou »Gutachten zur Hochschulreform«, qu'il cosigna en 1948 avec dix enseignants:

Wir glauben, dass Hochschulbetrieb nur soweit gerechtfertigt ist, als er Dienst am Menschen bleibt. Dieser Dienst ist nicht auf den Studenten beschränkt, der unterrichtet und gebildet werden soll, sondern er gilt mittelbar oder unmittelbar dem ganzen Volk. Menschliches Leben ist gemeinsames Leben von verantwortlichen Personen in der Welt. Nur als Teil dieses Lebens ist die Hochschule gerechtfertigt⁹³.

De même, dans un passage de »Theorie und Praxis«: »Wenn die Universität nicht nur Fachwissen austeilern will, muß sie auch Erziehungsaufgaben übernehmen, wie das z. B. in den angelsächsischen Ländern sehr viel selbstverständlicher ist als bei uns«⁹⁴.

⁹² Recht und Rechtauffassung von der griechischen Antike bis zur Gegenwart, Vortrag vor Amnesty International, Hambourg, 1968, BSB, fonds Snell, ANA 490 A.III.4.10.

⁹³ Bruno SNELL et al., Gutachten zur Hochschulreform, Hambourg 1948, p. 11.

⁹⁴ SNELL, Theorie und Praxis, p. 28.

L'engagement de Snell pour la vie académique a également un aspect social: les conditions de vie étudiante le préoccupaient. Il s'intéressait à l'architecture de l'université et des logements étudiants. Il profitait de ses nombreux déplacements à l'étranger pour visiter des universités et des foyers d'étudiants. Dans une note administrative de l'université de Hambourg datant de 1958, où il évoque une réunion prochaine de l'Association internationale des universités au Canada, il exprime son souhait de visiter des universités canadiennes et de la côte occidentale des États-Unis:

Vom 2.-9. September werde ich in Montreal an einer Sitzung des Verwaltungsausschusses der internationalen Vereinigung der Universitäten teilnehmen. Die Mitglieder dieses Ausschusses sind vorher zur Teilnahme an dem Kongress der Universitäten des britischen Commonwealth in Quebec und nachher zu einer Besichtigung kanadischer Universitäten und der an der Westküste der Vereinigten Staaten gelegenen Universitäten eingeladen⁹⁵.

Il profita d'un séjour à Paris en 1953 pour visiter la Cité universitaire: »On September the 25th, I went by plane to Paris. I have visited the Cité universitaire with its international houses for students«⁹⁶.

Ces préoccupations se concrétisèrent à Hambourg, où Snell chercha des financements pour de nouveaux logements étudiants. Dans le journal »Hamburger Echo«, Snell plaide pour la création d'un quartier universitaire⁹⁷. Par un procédé bien connu de *captatio benevolentiae*, Snell en appelle à la bienveillance du Land de Hambourg pour la construction de foyers étudiants.

Intellectuel spécifique, Snell a mené un combat politique pour l'université de Hambourg: il a lutté avec ses armes d'intellectuel pendant le nazisme pour créer coûte que coûte un îlot préservé à la science et la libre-pensée au séminaire de philologie classique de Hambourg, et, après la guerre, pour la reconstruction de l'université de Hambourg.

C'est dans ce cadre qu'Eric Robertson Dodds, professeur de grec à Oxford et, en 1946, président de l'Association of Teachers, fit sa connaissance. Il décrit avec admiration l'action de Snell: »And now he was labouring for the fulfilment of that hope as bit by bit he and his helpers reconstructed their scarecrow university which had lost almost all its buildings and almost all its books«⁹⁸.

95 Note de Snell du 12/2/1958 à l'administration de l'université de Hambourg, 1958, StA Hambourg, fonds 361-6IV: 3091.

96 The Rockefeller Foundation Report on my visits to centers of linguistics study and my observations upon university administration in Europe and the United States, *ibid*.

97 Bruno SNELL, Universitätsviertel im Entstehen, dans: Hamburger Echo, 24/11/1951, SUB Hambourg, fonds Snell.

98 Eric Robertson DODDS, *Missing Persons. An Autobiography*, Oxford 1977, p. 167.

1. Bruno Snell et Jean-Pierre Vernant

C'est donc en collaboration avec la délégation anglaise⁹⁹ que Snell participe, dans le cadre d'une »University Commission«¹⁰⁰, à la reconstruction de l'Université. Nous l'apprenons par ce témoignage de Dodds, mais aussi du manuscrit d'une conférence, »German Universities Today«, que Snell tint à Oxford en 1947. Il y établit un compte rendu sur la situation de l'Université dans l'immédiate après-guerre¹⁰¹. Ce rapport pointe les difficultés de sa reconstruction après le nazisme. La première est le faible niveau des étudiants qui s'inscrivent à l'université après avoir effectué leur scolarité pendant le nazisme, ainsi que le manque complet de fiabilité de leurs bulletins de notes:

The standards of the German schools have constantly gone down, so that the pupils learnt less and less. The teaching of *Weltanschauung* and Nazi ideology had been increased to the disadvantage of all serious learning, and the achievements in sports could compensate deficiencies in Greek or maths, so that the school examinations on which the German universities have to rely were of more and more doubtful value¹⁰².

La seconde est autrement plus profonde, à savoir le bagage idéologique des étudiants:

The most anxious question, we all asked ourselves, was in what kind of a spirit the students would come back to the university. They all had been brought up in the Nazi teaching. They did not know anything of the foreign countries. In the year 1933 the students in their majority had been – there is no doubt about that – ardent and active followers of Hitler. So there seemed to be a great danger that the students again would infect the university with militarist and Nazi ideas¹⁰³.

Snell se montre malgré tout optimiste. Il croit tout autant à la capacité des étudiants à admettre leurs lacunes et donc à rattraper leur retard dans l'apprentissage qu'à la dénazification de l'Université qui, selon lui, s'opérait déjà en temps de guerre:

But I think, the first two years the universities have been opened again show that these difficulties can be overcome. One good thing is that the students entering the universities know that they don't know too much, and that helps them to stick to their work and to fill up their gaps. [...] I personally must confess that I did not share the fear in the same degree as most of me colle-

⁹⁹ Hambourg se trouvait dans la partie de l'Allemagne administrée par les Anglais.

¹⁰⁰ LOHSE, *Klassische Philologie und Zeitgeschichte*, p. 776.

¹⁰¹ *German Universities Today*, BSB, fonds Snell, ANA 490 A.III.5.2.

¹⁰² *Ibid.*, [p. 6].

¹⁰³ *Ibid.*, [p. 6–7].

gues did. [...] The Nazi influence upon the students was decreasing from year to year. How far that went, an incident from the year 1944 may show. [A student] made a remark, that the students, of course, had always been adversaries of the Nazi regime. She didn't know [...] that we had had the greatest troubles some 12 years ago with the Nazi majority of the students¹⁰⁴.

Pour sincère qu'il soit, ce rapport a un but stratégique: la survie des universités allemandes.

Snell condamne également les régimes nazis et communistes, au nom de son indépendance politique, mais aussi pour défendre la liberté de la science, la «liberté de l'esprit»¹⁰⁵. Cette cause associe la défense de l'Antiquité à celle de l'Université:

Freilich läßt sich nicht beweisen, dass die Wissenschaft und Freiheit des Geistes, auf der sie beruht, ein Segen für die Menschheit ist [...]. Empirisch können wir nur sagen, dass unsere europäische Kultur auf dieser Freiheit beruht, und dass die, die diese Kultur geschaffen haben, in dieser Freiheit die eigentliche Bestimmung und Würde des Menschen gesehen haben, und dass wir, wenn wir diese unsere Kultur bewahren wollen, diese Freiheit verteidigen müssen. In diesem einen Punkt ist die Wissenschaft dogmatisch: gegen die Feinde der Freiheit hat sie intolerant zu sein¹⁰⁶.

Après la Seconde Guerre mondiale, il combattit toute forme de résurgence du nazisme. Il organisa à Hambourg en 1953, en qualité de recteur, un congrès international sur un thème explicitement en rupture avec l'«université politique» du recteur de la période nazie Adolf Rein¹⁰⁷, «Wissenschaft und Freiheit»¹⁰⁸. Dans son discours d'ouverture, il rappelle un souvenir de naïveté au moment de la montée du nazisme:

Ich möchte nur einen Wunsch mit auf den Weg geben, der an ein sehr persönliches Erlebnis anknüpft. Als vor 20 Jahren der neue Rektor sein Amt an unserer Universität übernommen hatte, versuchte ich in einem sehr offenen Gespräch ihm darzulegen, dass sich gerade an unserer Universität die Maßnahmen nicht durchführen ließen, die überall drohten, und ihm in sachlichen Argumenten zu zeigen, dass damit das Fundament der Wissenschaft zerstört würde. Ich bekam zur Antwort: »Glauben Sie denn, dass sich unter den Pro-

104 Ibid., [p. 8].

105 SNELL, Dogmatismus und Wissenschaft. Le sous-titre de l'article exprime cette idée: «Von der Freiheit des Geistes gegenüber jeder Orthodoxie».

106 German Universities Today, BSB, fonds Snell, ANA 490 A.III.5.2, [p. 8].

107 Barbara VOGEL, Anpassung und Widerstand. Das Verhältnis Hamburger Hochschullehrer zum Staat. 1919 bis 1945, dans: KRAUSE (dir.), Hochschulalltag im »Dritten Reich«, p. 4-83, ici p. 42.

108 BÜHLER, Bruno Snell, p. 114.

1. Bruno Snell et Jean-Pierre Vernant

fessoren ein wirklicher Widerstand regen wird, wenn wir das tun, was wir für wichtig halten?« Mir scheint es der Sinn dieses Kongresses zu sein, dass wir uns bemühen, solche beschämende Situationen unmöglich zu machen. *Pathei mathos* [le savoir par l'épreuve, par la souffrance]. Wir sind durch die Erfahrung klüger geworden, hoffentlich sind wir es¹⁰⁹.

Recteur de l'université de Hambourg de l'après-guerre, il est revenu de cette naïveté et se donne les moyens pour y éviter la résurgence du nazisme'. L'organisation d'une telle conférence sur un sujet foulé au pied par les nazis est l'une de ces entreprises.

Il condamne par ailleurs l'absence de liberté en RDA. Membre de l'Académie des sciences de Berlin, qui se trouvait en Allemagne de l'Est à la suite de la partition, en 1949, il en fut lui-même victime, en tant que citoyen de la République fédérale. Il s'en plaint dans un article du »Welt« de 1966. Le journal dans lequel Snell publie sur ce sujet n'est pas anodin: »Die Welt« a son siège dans la patrie de Snell, Hambourg, ville de tradition libérale et bourgeoise, et est un quotidien de tendance conservatrice. Il y polémique avec le chercheur allemand Jürgen Petersen:

In seinem Artikel »Havemanns Dilemma« sagt Jürgen Petersen in der »Welt« vom 23. April: »Ohne Logik ist freilich der Protest einiger westlicher Mitglieder der Akademie. Da man leidliche Intelligenz bei ihnen voraussetzen darf, sollten sie gewußt haben, was sie taten, als sie sich in die Akademie wählen ließen. Sie sollten wissen, dass man nicht unterscheiden kann zwischen Politik auf der einen Seite und Wissenschaft auf der anderen Seite«. Wem das Recht und wem ein gemeinsames Deutschland am Herzen liegt, sollte sich sorgfältig informieren und abwarten, wie die in der Bundesrepublik wohnenden Mitglieder der Berliner Akademie reagieren, nachdem sie die Tatsachen und die sich ergebenden Konsequenzen sorgfältig geprüft haben¹¹⁰.

Dans le débat qui oppose Jürgen Petersen aux membres de l'Académie des sciences de Berlin résidant en République fédérale, Bruno Snell défend son propre camp. Il reproche aux académiciens de la RDA de s'appropriier indûment l'Académie et son histoire, d'en faire une institution de la République démocratique et par là de rompre avec un passé scientifique qui appartient aux Allemands de l'Est comme à ceux de l'Ouest. Elle a en effet été fondée selon les plans de Leibniz, comme Snell le met en évidence dans l'article »Nach den Plänen von Leibniz gegründet«.

¹⁰⁹ Begrüßungsrede beim Kongress für die Freiheit der Kultur, Hambourg, 1953, BSB, fonds Snell, ANA 490 A.VI.6, [p. 1]. Paru en français, avec quelques modifications par rapport au texte allemand: Bruno SNELL, Science et liberté. Rapports et débats du congrès de Hambourg (supplément de la revue Preuves 37 [1954]), p. 62.

¹¹⁰ Id., Nach den Plänen von Leibniz gegründet, dans: Die Welt, 29/4/1966.

1.1.3 Un intellectuel européen et international

Le quatrième type d'intellectuel de la typologie d'Ingrid Gilcher-Holtey est l'intellectuel collectif selon Bourdieu. Pourtant, à ce quatrième type, je préfère, pour qualifier l'action de Snell, celui d'«intellectuel européen et international». Certes, Snell a mené certaines entreprises caractéristiques de l'intellectuel collectif. Il a créé, en 1956, en compagnie d'autres universitaires, le Cercle de Grünwald¹¹¹ et était membre de 1953 à 1966 du Congrès pour la liberté de la culture¹¹².

Cependant, s'il ne rejeta en aucun cas le mode d'action collectif, il me semble qu'il privilégia l'action individuelle au sein d'un réseau national et international. À l'instar de Denis de Rougemont¹¹³, de Luis Del Corral¹¹⁴, d'Altiero Spinelli¹¹⁵ ou d'André Malraux¹¹⁶, il était animé par la conviction d'une Europe culturelle¹¹⁷. Il chercha à être un *Homo europaeus* conscient de lui-même, selon la définition qu'en donne Valéry dans «Variété I»¹¹⁸. À l'adjectif «européen», nous pouvons ajouter celui d'«international» car Snell, s'il s'est principalement engagé pour la reconstruction de l'Europe de l'après-guerre, n'était pas euro-péocentriste, en premier lieu parce qu'il était convaincu que non seulement les Européens, mais les Occidentaux dans leur ensemble partageaient l'héritage antique. Défenseur de cet héritage, il était par ailleurs lucide sur le fait qu'il avait donné naissance à un modèle de civilisation bien spécifique qui en côtoyait d'autres: dans son discours d'intronisation au rectorat, il évoque la philosophie chinoise et indienne¹¹⁹. Il entreprit des voyages, tissa des liens et

111 Bruno Snell zum 60. Geburtstag, dans: Bremervörder Zeitung/Stader Tageblatt, 17/6/1956.

112 La correspondance avec Nicolas Nabokov, secrétaire général du Congrès pour la liberté de la culture, l'atteste: Snell an Nabokov, BSB, fonds Snell, ANA 490 C.III.3.

113 Intellectuel suisse (1906–1985), qui a participé activement à la construction européenne.

114 Juriste et politologue espagnol (1911–1998).

115 Homme politique italien (1907–1986).

116 Hommage à la Grèce. Discours prononcé à Athènes par M. André Malraux, ministre d'État du gouvernement de la République française, le 28 mai 1959, https://www.assemblee-nationale.fr/histoire/andre-malraux/discours_politique_culture/hommage_grece.asp (24/10/2023).

117 Gadamer met en scène Bruno Snell en héritier européen de Goethe: Hans-Georg GADAMER, *Gesammelte Werke*, vol. X: Hermeneutik im Rückblick, Tübingen 1995, p. 437–438.

118 Paul VALÉRY, Note. Extrait d'une conférence donnée à l'université de Zurich le 15 novembre 1922, dans: ID. *Œuvres*, Paris 1934, p. 33–49, ici p. 49.

119 SNELL, *Theorie und Praxis*.

participa à des organisations internationales également en dehors de l'Europe, je le montrerai ci-après.

Le caractère international – voire internationaliste – est également constitutif de la figure de l'intellectuel. En effet, «une conséquence de l'affaire Dreyfus, mais aussi de la crise engendrée par la guerre de 1914, est la remise en question par les intellectuels de la notion de patrie et même de race»¹²⁰. Cette figure a deux faces: pour ses détracteurs, l'intellectuel international est un apatride, comme le définit Jean Guéhenno en utilisant, il est amusant de le noter, dans une période de farouche hostilité franco-allemande, un mot allemand dans sa prose française: «Un intellectuel est une sorte d'*Heimatloser*, et c'est n'avoir plus de patrie que d'avoir sa patrie au ciel des idées»¹²¹. Pour Valéry, être un «intellectuel européen»¹²² ne signifie pas perdre des valeurs ou des repères mais s'enrichir: «c'est dépasser les frontières»¹²³. C'est dans cette lignée d'intellectuels, dont la voix se faisait particulièrement sourde en Allemagne avant la Seconde Guerre mondiale, que nous pouvons situer Bruno Snell. Européen convaincu, il s'opposa sa vie durant au nationalisme et chercha à créer et à consolider un réseau de chercheurs internationaux.

L'aspect européen et international du personnage de Snell semble avoir également trouvé crédibilité aux yeux de l'opinion; c'est peut-être celui qui a le plus marqué les esprits. Pour preuve, le grand nombre d'articles qui soulignent cette spécificité, notamment ce titre éloquent: «Ein Europäer und Weltbürger»¹²⁴. Il avait une dimension de savant international: «Die studentische Jugend sieht in ihm ein Vorbild, und für die große Internationale des Geistes ist Bruno Snell ein hervorragender Vertreter der modernen deutschen Wissenschaft, ein Kosmopolit des Geistes, der modernen, universell gebildeten europäischen Lehre»¹²⁵. À Hambourg, on rappelle son appartenance à cette ville, qui cultive son image de cité commerçante et ouverte sur le monde: «Der große Horizont aber und die Weite des Blicks von der hochgelegenen Insel Man [...] haben Geist und Seele Bruno Snells stark beeinflusst. Sein Horizont, der weit über die Ländergrenzen reicht, macht ihn zu einem Weltbürger des Geistes.

¹²⁰ BAUDE, CORNAND, *Intellectuel(s)*, p. 55.

¹²¹ Cité *ibid.*

¹²² Paul VALÉRY, *Variété III*, Paris 1936, cité *ibid.*

¹²³ *Ibid.*

¹²⁴ Peter FISCHER, *Feier für Bruno Snell. Ein Europäer und Weltbürger*, dans: *Die Welt*, 2/2/1987.

¹²⁵ Bruno Snell zum 60. Geburtstag, in: *Bremervörder Zeitung/Stader Tageblatt*, 17/6/1956.

Offenbar ist er der rechte Mann am rechten Platz, an der von den frischen Briesen der Erde umwehten hansischen Universität«¹²⁶.

La notice nécrologique de Gadamer montre par son titre le paradoxe de cette fonction d'intellectuel international: »Ein Gelehrter, der ein Weltmann war«¹²⁷. Le qualificatif »Weltmann« doit être ici entendu dans sa polysémie, que déploie d'ailleurs Gadamer, faisant l'éloge, en son collègue et ami, de »seine[r] persönliche[n] Erscheinung, die eine unvergleichliche Präsenz ausstrahlte – ein Gelehrter, der ein Weltmann war, ein Philologe, der an wirklich moderner Dichtung und bildender Kunst echten Anteil nahm, ein Professor der nie ins Fachsimpeln geriet oder gar in akademische Berufsgespräche, sondern ein hinreißender Gesellschafter war«¹²⁸.

Si Bruno Snell était »de charmante compagnie«, c'est qu'il maîtrisait les codes sociaux du »mondain« et possédait les qualités sociales de l'»homme du monde«: bien loin de correspondre au cliché de l'érudit et de l'universitaire enfermé dans son monde, il maîtrisait l'art de la conversation légère et variée¹²⁹. Spécialiste de la Grèce antique, il était aussi un homme de son monde, de son temps: pour preuve, son vif intérêt pour la poésie et l'art modernes. Mais Bruno Snell était également un »personnage à dimension mondiale«: Gadamer souligne »seine Aktivitäten und sein steigendes internationale Ansehen nach dem Kriege«. La proposition relative du titre de l'article nécrologique, »der ein Weltmann war«, révèle bien la bipolarité de l'intellectuel international, avec ce paradoxe: c'est parce que Bruno Snell était un érudit qu'il put être un homme du monde.

Années de formation

Bruno Snell a développé très tôt ce goût pour l'étranger. À une époque d'intenses tensions internationales et de repli national, dans le milieu académique comme ailleurs, Bruno Snell partit faire ses études au Royaume-Uni, à

¹²⁶ Rector magnificus, Hamburger Abendblatt, 1951, BSB, fonds Snell, ANA 490 D.I.3. L'archive ne contient ni la date exacte ni l'auteur de l'article. GADAMER, *Gesammelte Werke*, p. 437, utilise cette même image romantique de l'homme dans la ville battue par les vents: »Umweht von der frischen Luft einer großen alten Bürger- und Hafenstadt«.

¹²⁷ Ein Gelehrter, der ein Weltmann war. Zum Tode von Bruno Snell, DLA Marbach, fonds Gadamer.

¹²⁸ Ibid.

¹²⁹ »Unvergeßlich ist es für jeden, der ihn erlebt hat, wenn er [...] beim Weine das Wort nahm und Geschichten erzählte, knapp, nüchtern, witzig und eine ganze Tischgesellschaft begeisternd«, *ibid.*

Édimbourg. Il semble qu'il voulût éviter l'embrigadement dans la *Verbindung* de son père, comme il est rapporté dans certains textes à caractère biographique: »As a youth he had chosen to study at Edinburgh – to avoid, he said, to join his father's duelling Korps at Heidelberg, or wherever«¹³⁰. Libéré pendant une courte période de sa captivité sur l'île de Man en 1915, il étudia à Oxford. Les disciplines qui avaient fait l'objet de son choix initial étaient le droit et la science politique: drôle de départ pour un futur helléniste, commentent Winfried Bühler¹³¹ et Gerhard Lohse¹³². Peut-être se destinait-il à une carrière politique; toujours est-il que cet intérêt initial augure de son engagement politique.

Après trois années sur l'île de Man en tant que prisonnier politique, il se tourna, cependant, dans un premier temps à Leyde, aux Pays-Bas, vers la philosophie, puis vers la philologie classique à Berlin, Munich et Göttingen. En 1924–1925, il fut lecteur d'allemand à Pise, dans l'été 1925, assistant à l'Institut archéologique allemand de Rome¹³³. En 1926, ayant obtenu un poste de *Privatdozent* à l'université de Hambourg, il entreprit un voyage en Grèce¹³⁴.

Contre le nationalisme et le nazisme

Fort de son expérience internationale, Snell était hostile à toute forme de nationalisme et au nazisme en particulier. Herwig Maehler évoque le souvenir du récit de la montée du nazisme par Snell à l'Europa-Kolleg:

Es wurde ein ganz persönlicher Erlebnisbericht darüber, wie er, Snell, im Frühjahr 1933 mit einigen Gleichgesinnten den Widerstand plante und nach Möglichkeiten suchte, die Nazis aus der Universität herauszuhalten, und über seine Enttäuschung, als sich zu Beginn des Sommersemesters 1933 herausstellte, dass es dafür schon zu spät war, und dass von den wenigen, die zugesagt hatten, aufrecht zu bleiben, manch einer dann umfiel¹³⁵.

¹³⁰ DODDS, *Missing Persons*, p. 167.

¹³¹ »Ein ungewöhnlicher Studienanfang für einen zukünftigen Gräzisten«, BÜHLER, Bruno Snell, p. 110.

¹³² »Bruno Snell [...] hatte auf unorthodoxen Wegen zur klassischen Philologie gefunden«, LOHSE, *Klassische Philologie und Zeitgeschehen*, p. 793.

¹³³ BÜHLER, Bruno Snell, p. 111; LOHSE, Bruno Snell, p. 51.

¹³⁴ Prof. Dr. Bernd-Jürgen Wendt an Präsident der Universität Hamburg Herrn Dr. Fischer-Appelt, 22/9/1977, StA Hambourg, fonds 361–6IV: 3091.

¹³⁵ Herwig MAEHLER, *Ansprache*, dans: Winfried BÜHLER et al., *Zum Gedenken an Bruno Snell*, p. 27–37, ici p. 36.

La dissidence de Snell ne s'est, elle, jamais démentie. Nombreux sont ceux qui louèrent après la guerre l'«intégrité» conservée de Snell: »Diese Integrität bewahrte er auch und gerade während der Zeit der nationalsozialistischen Herrschaft«¹³⁶. Des nécrologues de Snell usent même du terme d'«incorruptibilité»¹³⁷.

Dissidence n'est néanmoins de toute évidence pas résistance. Bruno Snell, quoiqu'il fût intellectuellement profondément en désaccord avec Hitler, est resté pendant la guerre en Allemagne et à son poste dans une université nazifiée. Il aurait eu en effet la possibilité d'agir à l'instar de nombreux collègues¹³⁸ et notamment de Kurt von Fritz, qui refusa de prêter serment et émigra après son licenciement¹³⁹. Il en a même eu l'opportunité lorsque, en 1937, il fut nommé au poste de professeur à l'université de Sydney¹⁴⁰. Ce choix – il en parlait librement lors des réunions de l'Europa-Kolleg – le préoccupa après coup: »Obschon er getan hatte, was er konnte, sagte er wörtlich: Mir wäre heute wohler, wenn ich damals, wie alle die anderen, ausgewandert wäre«¹⁴¹. Exprimant son regret de ne pas avoir quitté l'Allemagne, il ne prend pas place, dans la polémique qui éclata en Allemagne au lendemain de la guerre, aux côtés des «émigrants intérieurs»¹⁴².

Il fit cependant preuve à plusieurs reprises de courage contre le régime nazi, surtout dans l'aide qu'il apporta à ses amis et collègues juifs ou ennemis du régime. En 1933, il organisa chez lui des réunions auxquelles il convia les opposants à Hitler, parmi lesquels se trouvaient des professeurs d'origine «non aryenne», pour évoquer la situation politique et les menaces qui planaient sur l'université en général, mais surtout sur ces derniers, et trouver une solution collective¹⁴³.

136 Todesanzeige der Universität Hamburg von Peter Fischer-Appelt und Widu-Wolfgang Ehlers, BSB, fonds Snell, ANA 490 C.I.10.

137 »Persönliche Unbestechlichkeit«, *ibid.*

138 »Across Germany almost 43 percent of all humanities scholars emigrated«, OBERMAYER, Kurt von Fritz and Ernst Kapp, p. 221

139 »He refused the obligatory oath of absolute allegiance to the ›Führer‹«, *ibid.* p. 222.

140 Hartmut ERBSE, Bruno Snell, dans: *Gnomon* 59 (1987), p. 770–775, ici p. 770.

141 MAEHLER, *Ansprache*, p. 37.

142 Pour cette notion controversée de «innere Emigration», voir notamment Reinhold GRIMM, Jost HERMAND (dir.), *Exil und innere Emigration*, Francfort/M. 1972, et Ralf SCHNELL, *Literarische innere Emigration. 1933–1945*, Stuttgart 1976.

143 »Vorgestern Abend haben sich bei uns 16 Leute aus der Fakultät, darunter fast alle Juden unter den Ordinarien und Privatdozenten, zusammengefunden, um noch einmal die Situation zu bereden«, lettre à ses parents du 29/4/1933, citée dans Gerhard LOHSE, *Geistesgeschichte und Politik. Bruno Snell als Mittler zwischen Wissenschaft und*

Il écrivit, avec Ernst Kapp, en 1935, au ministre de l'Éducation¹⁴⁴ en faveur de Kurt von Fritz afin qu'il revienne sur la décision de licenciement pour non allégeance à Hitler. Bien que Snell fit preuve de respect envers le régime, le fait qu'il signât cette lettre avec un détracteur notoire du national-socialisme à l'université de Hambourg¹⁴⁵ pour défendre le poste d'un autre opposant révélait au pouvoir hitlérien sinon son opposition frontale, du moins sa sympathie pour les dissidents.

Après la Nuit de cristal, en novembre 1938, il cacha chez lui pendant deux semaines son ami peintre Kurt Löwengard, qui put ensuite émigrer, nous rapporte Lohse¹⁴⁶. Par ailleurs, pour aider Kurt Latte¹⁴⁷, à qui il était interdit d'envoyer du courrier à l'étranger, il adressa régulièrement pour ce dernier, en son nom propre, du courrier qu'il écrivait ou signait, notamment à l'Académie royale des sciences et des lettres du Danemark. De plus, alors que les lois raciales avaient interdit aux Juifs l'accès aux bibliothèques, Bruno Snell lui fournit des livres; Kurt Latte put ainsi continuer ses travaux et publier quelques articles aux États-Unis et aux Pays-Bas¹⁴⁸. Par ailleurs, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, il hébergea chez lui Paul Maas, un collègue juif, qu'il engagea extrêmement vivement et aida à partir d'Allemagne pour l'Angleterre, alors que les bateaux ne quittaient déjà plus le port de

Gesellschaft, dans: *Antike und Abendland* 43 (1997), p. 1–20, ici p. 14. Edgar Wind évoque cette invitation de manière très élogieuse: »Ich erinnere mich, [...] dass dieser junge Professor im Moment der Gefahr in seiner Wohnung alle die, die er ungefähr für gleichgesinnt hielt, einlud und sie in einer Versammlung zum Widerstand aufrief«, *ibid.*

¹⁴⁴ Bruno Snell an Max Pohlenz, 1935, SUB Göttingen, fonds Pohlenz, Cod. Ms. M. Pohlenz 104.

¹⁴⁵ »Kapp, der nach der Mitteilung Snells politisch weiter links stand als dieser selbst, war für seine scharfzüngigen Bemerkungen über das Nazi-Regime bekannt«, LOHSE, *Klassische Philologie und Zeitgeschehen*, p. 781.

¹⁴⁶ *Id.*, Bruno Snell, p. 58.

¹⁴⁷ Celui-ci avait un grand-père juif, Carl Joachim CLASSEN, Kurt Latte, Professor der klassischen Philologie 1931–1935; 1945–1957, dans: *Id.*, *Die klassische Altertumswissenschaft an der Georg-August-Universität Göttingen. Eine Ringvorlesung zu ihrer Geschichte*, Göttingen 1989, p. 197–233, ici p. 201.

¹⁴⁸ »Nur der Mut und die Kühnheit Bruno Snells, der sich nicht um das Kontaktverbot kümmerte und Latte Bücher besorgte, erlaubte ihm in Hamburg, seine Vorbereitungen der Hesychausgabe und anderer Vorhaben fortzusetzen, wenn auch unter kaum vorstellbaren Schwierigkeiten. [...] Die Korrespondenz [avec l'Académie royale du Danemark] führte Latte nicht selbst, er durfte es nicht, sondern Bruno Snell, der die Briefe schrieb oder wenigstens unterschrieb – ein für alle Beteiligten höchst gefährliches Verfahren – im Dienst der Wissenschaft«, *ibid.*, p. 218–219.

Hambourg¹⁴⁹. Une anecdote circule également selon laquelle Snell aurait pendant la guerre caché des amis juifs, mais je n'ai trouvé à ce sujet aucun témoignage précis des principaux intéressés¹⁵⁰.

Ce choix de rester en Allemagne étant fait, deux armes lui restaient pour conserver son poste tout en agissant, dans une certaine mesure, selon ses principes. Deux armes indirectes: l'apolitisme d'une part, grâce auquel il put défendre l'intégrité de la *Wissenschaft* et son internationalité; de l'autre, la ruse.

Snell a de plus agi pendant la période nazie dans le sens d'une préservation des liens avec l'étranger et d'une sortie de l'autarcie malgré les barrières administratives¹⁵¹. Dans une rubrique nécrologique, Widu-Wolfgang Ehlers souligne son souci de conserver des contacts à l'étranger: »Erfolgreich hielt er während dieser Zeit [la période nazie] die menschliche und wissenschaftliche Verbindung mit Gelehrten und Institutionen des Auslands aufrecht«¹⁵².

Il fut directeur de la Deutsch-Griechische Gesellschaft¹⁵³, ce qui lui permettait de maintenir le contact avec la population grecque de Hambourg et d'organiser des manifestations culturelles communes. Cette action en faveur

149 »Paul Maas, als »Nichtarier« Mitte April 1934 im Alter von 53 Jahren von seinem Königsberger Lehrstuhl vertrieben, war im Dezember 1938 durch J. Enoch Powells Hilfe die Möglichkeit eröffnet, nach Großbritannien zu emigrieren. Doch wollte er die Chance nicht sogleich nutzen. Allem Anschein nach verließ er erst am 25. August 1939 Königsberg: »Er kam zunächst nach Hamburg, wo er bei uns [Snells] wohnte, und wollte mit dem Schiff nach England fahren. Er kam vom Hafen zu uns zurück mit der Nachricht, Schiffe nach England fahren nicht mehr, da Krieg ausbrechen drohte. Er wollte dann nach Königsberg zurückfahren. Da habe ich ihm dringend zugeredet, mit der Bahn nach einem holländischen Hafen zu fahren und dann weiter nach Oxford, und er sollte sich schleunigst den nächsten Zug aussuchen. Er tat das etwas unfreiwillig, aber immerhin«. Dieser knappe Bericht von Bruno Snell (in einem Brief vom 18.2.1984) läßt nur erahnen, welch tiefen Einschnitt in Paul Maas' Leben diese wenige Stunden in Hamburg Ende August 1939 markieren. Eine Rückkehr nach Königsberg hätte, damals noch nicht vorhersehbar, zumindest die Deportation nach Theresienstadt zur Folge gehabt. Der Zug aber, den Maas am Abend jenes Tages in Hamburg bestieg, brachte ihn nach Hoek van Holland; von dort aus gelangte er nach Oxford, wo er — seit den fünfziger Jahren mit seiner Gattin — bis zu seinem Tod lebte«, Eckart MENSCHING, Über einen verfolgten deutschen Altphilologen: Paul Maas, 1880–1964, Berlin 1987, p. 9.

150 »Under the Nazis his house had become a hiding-place for hunted Jews – a grave risk for any »Aryan«, but even the most Nazi of his students loved him too much to betray him«, DODDS, Missing Persons, p. 167.

151 LOHSE, Bruno Snell, p. 62.

152 Widu-Wolfgang Ehlers, Nachruf Snell, StA Hambourg, fonds 361–6IV: 3091.

153 Il en prit la direction le 2 mars 1938: LOHSE, Bruno Snell, p. 60.

des relations germano-grecques lui valut après la guerre le prix de Haut Commandant de l'ordre du Phénix¹⁵⁴.

Il voyagea beaucoup: plusieurs fois en Hollande¹⁵⁵ et en Italie¹⁵⁶ pour y tenir des conférences et afin de consulter des papyrus pour son édition de Pindare¹⁵⁷. Dans un rapport qu'il rédige au sujet d'un de ses déplacements en Italie pendant la guerre, il réaffirme sa conviction de la nécessité du caractère international de la recherche: »Sehr wertvoll war es mir, mit den italienischen Fachkollegen [les professeurs Vogliano et De Marco à Milan, les professeurs Pasquali à Florence et Perotta à Rome] zusammen zu kommen. [...] Es zeigte sich darin, wie locker die persönlichen Beziehungen schon geworden sind und wie dringend das Bedürfnis des wechselseitigen Austausches empfunden wird«¹⁵⁸.

Pendant la guerre, Bruno Snell œuvra pour la défense de la *Wissenschaft*¹⁵⁹ contre l'idéologie nazie. Dans le cadre de la Deutsch-Griechische Gesellschaft de Hambourg, les manifestations culturelles qu'il organisait étaient perçues par ses membres comme un »appel de >l'esprit< européen contre l'absence de culture du nazisme«¹⁶⁰. Il organisa en 1943 pour le 25^e anniversaire de cette institution une série de conférences qui avait pour but, »>das sich wandelnde Nachleben der Antike an den bedeutungsvollsten Etappen der abendländischen Entwicklung aufzeigen< [...], in bewußtem Gegensatz zur Auffassung der Nationalsozialisten«¹⁶¹. En 1943, il chercha à faire représenter l'»Antigone« de Sophocle, pièce qui met en scène, s'il en est, l'opposition au pouvoir politique et

154 Konsul J. M. Pesmazoglu an (Rektor) Prof. Dr. O. Brunner, StA Hambourg, fonds 361–6IV: 3091.

155 Zweck der Reise: Auf Einladung der holländischen Altphilologen einen Vortrag zu halten. Thema »Die Sprache Homers als Ausdruck seiner Weltanschauung«, Anzeige einer geplanten Vortrags- bzw. Studienreise in das Ausland, 1938, *ibid.*

156 Ziel: Mailand, Florenz und Rom. [...] Zweck der Reise: Wissenschaftliche Arbeiten für den Abschluss der Pindar-Ausgabe von Prof. Dr. Snell, Anzeige einer geplanten Vortrags- bzw. Studienreise in das Ausland, 1940; Zeitpunkt 1. April–1. Mai 1941. Ziel: Italien (Venedig, Ravenna, Modena), Anzeige einer geplanten Vortrags- bzw. Studienreise in das Ausland, 1941, Vortragsreihe in Italien, 8/2–22/2/1942, *ibid.*

157 PINDARE Carmina cum fragmentis, Leipzig 1959–1964.

158 Bericht über eine Studienreise nach Italien vom 25. August bis 25. Oktober 1940, StA Hambourg, fonds 361–6IV: 3091.

159 J'ai choisi de ne pas traduire le mot *Wissenschaft* par »science«, car le mot allemand renvoie à tous les domaines de la recherche académique, tandis que le mot français porte en lui la différence avec les »lettres«.

160 »Das Aufrufen des europäischen >Geistes< gegen die nationalsozialistische Unkultur«, LOHSE, Bruno Snell, p. 60.

161 *Ibid.*, p. 60–61. La citation interne est certainement de Snell; malheureusement, dans ce texte, Lohse ne cite pas ses sources.

dont Snell saluera après la guerre l'interprétation résistante de Brecht¹⁶². Le projet n'aboutit pas immédiatement car les théâtres allemands fermèrent leurs portes officiellement en août 1944, mais la représentation eut lieu après la guerre, le 15 février 1946¹⁶³. Il chercha à rendre accessible à un large public les conférences qui se tenaient dans le cadre de cette société en fondant en 1944 la revue »Antike und Abendland«, au titre évocateur, j'y reviendrai plus loin¹⁶⁴.

Il préserva dans une certaine mesure un »îlot« de libre-pensée, pour reprendre une métaphore qui lui était chère, au séminaire de philologie classique de Hambourg pendant la période nazie:

In der Zeit des aufkommenden Nationalsozialismus und des Verfalls der Demokratie wurde das Hamburger Seminar für klassische Philologie von drei gesinnten Wissenschaftlern geprägt, die dem erstarkenden Nationalsozialismus mit entschiedener Ablehnung gegenüberstanden. Kapp und von Fritz mußten später emigrieren. Aus dieser Einstellung heraus entwickelte sich ein Zusammengehörigkeitsgefühl, das bis zum Ende der dreißiger Jahre und wohl auch darüber hinaus [...] für das Seminar für klassische Philologie charakteristisch blieb und auch die Studenten und die Seminar-Sekretärin mit einbezog¹⁶⁵.

C'est ce dont est fait le récit aux étudiants de l'Europa-Kolleg: »Was Snell dann allerdings gelungen ist, war immerhin, das Seminar vor den Nazis zu schützen, so dass wenigstens dort die Freiheit der Rede und der Forschung gegeben war«¹⁶⁶.

Si, dans ce cas précis, la métaphore de l'île n'est pas de Snell, elle vient spontanément à l'esprit à la lecture de ces textes sur le séminaire de philologie classique de Hambourg: ces deux citations mettent en effet l'accent sur la solidarité (»Zusammengehörigkeitsgefühl«) qui, du fait de cette situation d'urgence, y régnait parmi ses membres, quelle que fût leur position dans la hiérarchie – la secrétaire et les étudiants étaient également impliqués –, sur le refus de l'idéologie dominante (»mit entschiedener Ablehnung«) ainsi que sur son caractère protecteur (»schützen«) face au nazisme. Snell, cependant, a dit après la guerre à haute voix, dans son discours d'intronisation au rectorat, son refus du caractère insulaire de la science. La présence en creux de cette méta-

162 SNELL, Die neue Antigone.

163 LOHSE, Bruno Snell, p. 61–62.

164 Au sujet des projets menés pendant la guerre par Snell pour préparer l'»après-nazisme«, voir Hans GÄRTNER, »Allen Gewalten zum Trotz sich erhalten«. Unpublizierte Briefe Kurt Lattes aus den Jahren 1943–1946, dans: Göttinger Forum für Altertumswissenschaft 5 (2002), p. 185–219.

165 LOHSE, Klassische Philologie und Zeitgeschehen, p. 780.

166 MAEHLER, Ansprache, p. 36–37.

phore nous conduit à souligner le caractère de compromis («immerhin», «wenigstens») que représentait pour Snell la restriction de la liberté à la seule sphère du séminaire.

L'anecdote suivante témoigne bien de la liberté de parole de Snell à l'intérieur du séminaire. À la question de l'étudiant Walter Jens, qui était venu le consulter en 1943: »Meinen Sie, Herr Professor, dass es noch einen Sinn hat, Griechisch zu studieren?«¹⁶⁷, Snell répondit: »Natürlich hat es Sinn, aber nur unter der Voraussetzung, dass wir den Krieg verlieren!«¹⁶⁸ Face à l'étonnement de l'étudiant, il ajouta: »Aber Sie haben doch ›Guten Tag‹ gesagt!«, et non »Heil Hitler«¹⁶⁹.

Une autre ressource de Snell nous renvoie à nouveau au moyen d'action de l'intellectuel qu'est la rhétorique: la ruse¹⁷⁰. Sans succomber à un discours raciste, il flatta l'administration nazie dans un sens nationaliste à des fins contraires: conserver des liens avec les universitaires européens. Les déplacements hors des frontières nationales étaient pendant cette période d'une extrême difficulté, à la fois pour des raisons idéologiques et parce que l'administration du régime était labyrinthique. En témoigne l'épaisse correspondance datant de cette époque entre Snell et les multiples services académiques ou étatiques¹⁷¹. C'est en flattant la fierté nationale que Snell put contourner la machine administrative nazie.

Ainsi, lorsqu'en 1935 il écrit aux services municipaux pour obtenir des subventions en vue d'un séjour de recherche aux Pays-Bas et en Angleterre, il le justifie en mettant en valeur le gain de ce séjour du point de vue des intérêts économiques allemands:

Wie ich nach früheren ähnlichen Arbeiten¹⁷² in London und Straßburg weiß, verspricht der wissenschaftliche Gewinn dieser Untersuchung bedeutend zu werden. Aber nicht nur aus wissenschaftlichen Gründen kann ich diese Reise

¹⁶⁷ Peter FISCHER-APPELT, *Ansprache des Präsidenten der Universität Hamburg* Dr. Dr. h. c. Peter Fischer Appelt, dans: BÜHLER et al., *Zum Gedenken an Bruno Snell*, p. 13–20, ici p. 15.

¹⁶⁸ Ibid.

¹⁶⁹ Ibid. Voir Erbse, qui évoque le début de ses études et la réputation de la ville de Hambourg: »Ich hatte gehört, dass man in dieser Stadt noch ›Guten Tag‹ und ›Auf Wiedersehen‹ sagte«, Hartmut ERBSE, *Ansprachen zum 80. Geburtstag Bruno Snells*, dans: *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 22 (1976), p. 1–7, ici p. 1.

¹⁷⁰ MAEHLER, *Ansprache*, p. 36.

¹⁷¹ Au Staatsarchiv de Hambourg.

¹⁷² La lecture de papyrus: »einige im Britischen Museum liegende umfangreiche Papyri untersuchen«, Bruno Snell an das Hamburgische Staatsamt, 1935, STA Hambourg, fonds 361–6IV: 3091.

rechtfertigen, sondern auch aus wirtschaftlichen: Da die Resultate dieser Arbeit in einem deutschen Buch niederlegt werden, das auch im Ausland gekauft wird, kommen schließlich erheblich viel mehr Devisen zu dieser Arbeit nach Deutschland zurück, als ich jetzt zu meiner Reise brauche¹⁷³.

Il clôt une lettre du 14 janvier 1937, dans laquelle il sollicite auprès du ministère de la recherche l'autorisation de se rendre à Utrecht, aux Pays-Bas, pour y tenir une conférence, dans les formes du régime, par »Heil Hitler!«, ce qu'il prétendit après la guerre ne jamais avoir dit¹⁷⁴. À cette lettre est joint un avis positif du recteur, Adolf Rein:

Er hat mir auf das Bestimmteste erklärt, dass er immer für seine Pflicht gehalten habe und noch jetzt halte, als Deutscher und als Beamter im Ausland nichts auf Deutschland kommen zu lassen. Zwar könne er nicht als politischer Propagandist auftreten, sondern sehe er seine Aufgabe darin, durch seine wissenschaftlichen Vorträge und seine wissenschaftlichen Aussprachen dazu beizutragen, dass die bei Holländern und Engländern vorwaltenden Anschauungen, dass es im neuen Deutschland keine Wissenschaft gäbe, durch Leistung und durch das Auftreten als wissenschaftliche Persönlichkeit zu zerstreuen. Er stehe unter dem Eindruck, dass ihm eine Werbung für das Reich in diesem Sinne bisher gelungen ist¹⁷⁵.

Il est intéressant de voir comment l'argumentation de Snell, qui a de toute évidence convaincu le recteur, est reprise par ce dernier. Snell a fait œuvre de persuasion en colorant son discours de nationalisme, sensible tout d'abord par l'utilisation à trois reprises du nom »Deutschland« ou de l'adjectif »deutsch«. Il qualifie pour l'occasion son activité de chercheur de »propagandistische Wirksamkeit«, »eine Werbung für das Reich«. Son champ de bataille est la science, »Wissenschaft«. Au-delà de la rhétorique nationaliste, le fond du discours révèle les préoccupations de Snell pendant la guerre: la continuation de la vie à l'université et le refus de l'autarcie scientifique.

Dans une lettre du 22 janvier 1937 où il plaide pour une autorisation de sortie du territoire en vue de la même conférence, il recourt à la même rhétorique:

Sowohl meine wie Herrn Kappes frühere Diskussionen mit den holländischen Philologen bewegten sich zum guten Teil um die Frage, ob die holländische Altertumswissenschaft sich stärker nach Frankreich oder nach Deutschland

173 Ibid.

174 »I never said ›Heil Hitler!‹«, Scott More, Scholar Brings Past Into Present, dans: Los Angeles Times, 28/10/1973, BSB, fonds Snell, ANA 490 D.I.10 Varia. Mon objection, il est vrai, ne se vérifie pas si on lit les paroles de Snell au sens littéral: on a en effet la preuve que Snell a écrit »Heil Hitler!«, et non qu'il l'ait dit.

175 Gutachten von Adolf Rein, 1937, StA Hamburg, fonds 361–6IV: 3091.

orientieren sollte, und wir hatten die Freude zu sehen, dass die holländischen Studenten (stärker übrigens als die Dozenten) mehr und mehr Verständnis für die deutsche Art gewannen. Die jetzige Einladung nehme ich als einen erfreulichen Beweis, dass unser Einfluß in diese Richtung anhält. Eine Absage würde also direkt das deutsche Interesse schädigen¹⁷⁶.

Si, dans le premier extrait, Rein mettait en évidence le rôle de Snell en tant que défenseur de la science allemande à l'étranger, Snell insiste ici sur l'aspect offensif: dans la bataille pour la suprématie en philologie, c'est l'Allemagne qui l'a emporté aux Pays-Bas sur l'ennemi français. Mais la guerre n'est pas finie, d'où la nécessité de rester au poste de combat. Cet argument est adapté au discours du temps, martial et revanchiste; il est d'autant plus vraisemblable qu'il renvoie à une tradition nationaliste de la philologie classique¹⁷⁷.

Il sut user également de cette même arme dans ses textes scientifiques, en déjouant la censure pour exprimer de manière détournée et à l'aide d'allusions savantes son opposition à Hitler. L'article qu'il publie en 1935 dans la revue »Hermes«, »Das I-Ah des goldenen Esels«¹⁷⁸ s'adresse aux hellénistes et latinistes, puisqu'il traite d'un sujet concernant à première vue exclusivement l'Antiquité gréco-romaine: une plaisanterie relative au braiment de l'âne, à travers des exemples du pseudo-Lucien¹⁷⁹ et d'Apulée¹⁸⁰. La plaisanterie repose sur une étiologie fantasque du braiment: voulant s'adresser à un autre personnage, Lukios, métamorphosé en âne cherche à dire ὦ Ζεῦ σφέλιε, »ô terrible Zeus« ou dans un autre passage ὦ Καῖσαρ, »ô César« mais il ne peut produire que le seul son »o«, équivalent grec, nous dit Snell, du »hi-han« (en allemand »I-Ah«). Cette plaisanterie atteint son climax dans la réécriture latine: l'âne, qui veut dire »non feci« ne peut émettre que »non, non«, traduction du οὐ, proche du son »o« du braiment grec.

176 An den Herrn Reichs- und Preussischen Minister für Wiss., Erziehung und Volksbildung. Durch den Herrn Rektor der Hansischen Universität. Über die Kultur- und Schulbehörde, Hochschulwesen, 1937, *ibid*.

177 Par ex. Ernst MAAS, Vom Wesen der Deutschen und Griechen. Ein Vortrag, dans: Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, Geschichte und deutsche Literatur 19 (1916), p. 613–653. Maas oppose sur un ton haineux drapé de scientificité »die geschmackvoll und gewandt zurechtgemachte, inhaltlich entleerte Rede« (p. 623) des Français à l'»Eindringen in das Wesen der Dinge und der Menschen« (p. 624) des Grecs et des Allemands.

178 Bruno SNELL, Das I-Ah des goldenen Esels, dans: *id.*, Gesammelte Schriften, p. 200–201.

179 Asinus, dans: Luciani Opera, t. II, éd. Matthew MACLEOD, Oxford 1976, p. 276–309, en 16, 29 et 38, 16.

180 Apulée, L'Âne d'or, III, 29, 3; VII, 3, 2–4; VIII, 29, 5.

Mais l'analyse érudite ne trouve son sens – crypté – que dans la dernière phrase de cet article, en forme de chute: »Es stellt sich also heraus, dass das einzige wirkliche Wort, das ein griechischer Esel sprechen konnte, das Wort für ›nein‹ war, während kurioserweise die deutschen Esel gerade umgekehrt immer ›ja‹ sagen«. Snell fait là allusion au référendum du 19 août 1934, au cours duquel les Allemands avaient, à 89,9 %, dit oui au nazisme¹⁸¹. Cette référence reste implicite lors de la publication de l'article en 1935 dans la revue »Hermes«; il l'explicitera en revanche après-guerre en intégrant l'article à ses »Gesammelte Schriften«:

Um die Situation zu illustrieren, derentwegen ich den letzten Satz (und den ganzen Aufsatz) schrieb, füge ich eine Photographie bei, die ich der Liebenswürdigkeit von Herrn Dr. Werner Jochmann verdanke, dem Leiter der Forschungsstelle für die Geschichte des Nationalsozialismus in Hamburg. Sie gibt ein Plakat wieder, das zur Volksabstimmung am 19. August 1934 aufforderte (man sollte dem Gesetz vom 2. August 1934 zustimmen)¹⁸².

L'article de Snell dénonce par la personnification de l'âne la bêtise et le conformisme de ses compatriotes. Ce conformisme a une histoire en Allemagne selon l'analyse de Robert Renehan¹⁸³: le oui pour le nazisme au référendum fait écho à la dévotion bigote dénoncée par Nietzsche dans »Also sprach Zarathustra« de deux personnages, rencontrés par Zarathustra, divinisant soudainement un âne qui leur semble dire »oui« alors qu'il dit »non«. La critique de la croyance religieuse, thème par ailleurs central chez Nietzsche, repose ici également, selon Renehan, sur une allusion érudite au pseudo-Lucien et à Apulée:

Amen! Und Lob und Ehre und Weisheit und Dank und Preis und Stärke sei unserm Gott, von Ewigkeit zu Ewigkeit!
Der Esel schrie aber dazu I-A.
Er trägt unsre Last, er nahm Knechtgestalt an, er ist geduldsam vom Herzen
und redet niemals Nein, und wer seinen Gott liebt, der züchtigt ihn.
Der Esel schrie aber dazu I-A.

¹⁸¹ Il s'agit plus précisément d'un référendum sur une loi du 2 août 1934 »das mit dem Tode Hindenburgs in Kraft treten sollte und das Amt des Reichspräsidenten mit dem des ›Führers‹ und Reichskanzlers vereinigte«. Voir Im Profil. Bruno Snell. »Il faut dire la vérité ou s'immoler«, Kongress für die Freiheit der Kultur. Informationen. Köln, 1962, BSB, fonds Snell., [p. 7], ANA 490 D.I.10 Varia.

¹⁸² SNELL, Das I-Ah des goldenen Esels, p. 201. Il s'agit d'une note de bas de page se rapportant à la dernière phrase de l'article, phrase que je cite ci-dessus.

¹⁸³ Robert RENEHAN, Bruno Snell and Friedrich Nietzsche on the Speech of Asses, dans: Classical Philology 84/1 (1989), p. 49–50.

1. Bruno Snell et Jean-Pierre Vernant

Er redet nicht, es sei denn, dass er zur Welt, die er schuf, *immer Ja sagt*: also preist er seine Welt. Seine Schlauheit ist es, die nicht redet: so bekommt er selten unrecht.

Der Esel schrie aber dazu I-A.

Welche verborgene Wahrheit ist es, dass er lange Ohren trägt, und *allein Ja und nimmer Nein sagt!* Hat er nicht die Welt erschaffen nach seinem Bilde, nämlich so dumm als möglich?

Der Esel schrie aber dazu I-A¹⁸⁴.

Les deux personnages adoreurs de l'âne sont effectivement «bêtes» «à l'image» supposée de leur divinité. Ils interprètent son I-A comme un «oui». Nietzsche va de manière répétée à l'encontre de cette interprétation en donnant la réaction de l'âne: «Der Esel schrie aber dazu I-A». Il n'explicite cependant pas la qualité adversative de la conjonction *aber*. En suivant Renehan, on peut la comprendre par l'allusion érudite au pseudo-Lucien et à Apulée pour qui le braiement de l'âne signifie «non».

Snell reprendrait donc en réalité en 1935 de manière également implicite le raisonnement philologique ainsi que la critique politique nietzschéens. En effet, la photographie que Snell joint à l'article dans le recueil de 1966 est accompagnée du texte suivant: «Der Führer hat dieses prophetische Wort Bismarcks wahrgemacht. Ihm gilt unsere Treue und unsere Gefolgschaft. Ein ganzes Volk sagt am 19. August: JA»¹⁸⁵. Ce texte de propagande met donc l'accent de manière positive sur une continuité entre Bismarck et Hitler en protecteurs du peuple allemand. Or Nietzsche avait déjà mis en évidence par l'allusion érudite la mésinterprétation du braiement de l'âne (I-A, c'est-à-dire «non») en un *Ja*, afin de tourner en dérision un asservissement, une «Gefolgschaft»¹⁸⁶ aussi prompte qu'insensée à une divinité improvisée. Snell inscrit donc sa critique politique voilée dans la lignée de la critique métaphysique du philologue et philosophe iconoclaste Nietzsche¹⁸⁷. Si donc effectivement Snell s'adresse à un public restreint de spécialistes, les lecteurs de la revue «Hermes», c'est pour exprimer son opposition au régime en

¹⁸⁴ Friedrich Wilhelm NIETZSCHE, Also sprach Zarathustra, dans: ID., Sämtliche Werke. Kritische Studienausgabe, vol. IV, éd. Giorgio COLLI,azzino MONTANARI, Munich et al. 1980, p. 389 (souligné dans l'orig.).

¹⁸⁵ Cité par RENEHAN, Bruno Snell and Friedrich Nietzsche, p. 49.

¹⁸⁶ Ibid.

¹⁸⁷ Cela est courageux selon Renehan, quand on sait que Nietzsche était promu par le régime «When one recall that the Nazis (with very questionable justification) had adopted Nietzsche as an especially approved philosopher, then Snell's language becomes even more pointed and even more courageous», *ibid.*, p. 50.

déjouant la censure¹⁸⁸. Il le fait par un jeu très fin d'érudition et d'intertextualité. Il utilise ce faisant les seules armes encore à sa disposition: l'érudition, l'humour et la ruse¹⁸⁹.

Pour décrire l'attitude d'opposition de Snell au nazisme, que je qualifie de dissidence, Lohse choisit le terme de »Nichteinverständensein«¹⁹⁰. Snell s'exprimait par l'humour, comme dans son article sur »L'âne d'or«, et par la construction, à son poste de professeur et de directeur de la Deutsch-Griechische Gesellschaft, au cœur de la guerre, d'une vie culturelle post-nazie. Il respectait certes les exigences du régime hitlérien, comme par exemple le serment d'allégeance évoqué plus haut, mais n'avait pas sa carte du parti¹⁹¹ et insistait même sur son apolitisme¹⁹², ce qui aurait pu être source d'ennuis. C'est certainement par ce non-acte, le refus de la compromission, que son opposition au nazisme fut le plus visible.

C'est évidemment après la guerre que l'opposition de Snell au nazisme, liée à son refus de l'autarcie académique, fut saluée et reconnue, en premier lieu par les comités de dénazification alliés, en l'occurrence britanniques à Hambourg. Ce statut, sinon de résistant, du moins d'opposant démocratique, conféra à Snell une légitimité morale. Il devint ainsi la »bonne conscience de la philologie classique allemande«¹⁹³, sur fond de mauvaise conscience de nombreux représentants de la discipline. C'est parce qu'il ne s'était pas compromis avec le nazisme qu'il put participer aux côtés des Britanniques¹⁹⁴ à la reconstruction de la vie académique en Allemagne et jouer le rôle de garde-fou contre les relents épisodiques de nationalisme.

C'est ce qu'il fit par exemple dans l'article »Wertverlust der Wissenschaft«. Il y répond à un article du 25 janvier 1950, dont l'auteur déplore que le

188 Le caractère spécialisé du sujet de l'article et son but politique sont en apparence en contradiction. Voir Im Profil. Bruno Snell. »Il faut dire la vérité ou s'immoler«, Kongress für die Freiheit der Kultur. Informationen. Köln, 1962, BSB, fonds Snell., [p. 7], ANA 490 D.I.10 Varia.

189 »So blieb zunächst nur der politische Witz, der auch vor 1933 – damals vor allem als jüdischer Witz – gepflegt worden war«, LOHSE, *Klassische Philologie und Zeitgeschehen*, p. 795.

190 Ibid., p. 776, et *id.*, Bruno Snell, p. 59.

191 »I was never a member of the party« [...]. Because Snell was ill with diabetes, »the Army didn't want [him] and [he] didn't want them«», Scott More, *Scholar Brings Past Into Present*, dans: *Los Angeles Times*, 28/10/1973, BSB, fonds Snell, ANA 490 D.I.10 Varia.

192 »Ich habe keine politischen Bedenken«, *Anzeige einer geplanten Vortrags- bzw. Studienreise in das Ausland*, 1938, StA Hambourg, fonds 361-6IV: 3091.

193 Horst-Dieter Blume. Voir [chap. 1, note 36](#).

194 LOHSE, Bruno Snell, p. 64.

patriotisme soit devenu sujet tabou en Allemagne. La riposte de Snell est en forme de rappel à l'ordre:

Das Ansehen der deutschen Wissenschaft ist durch die, die mit dem Nationalsozialismus paktiert haben, so untergraben, dass wir alle noch lange darunter werden leiden müssen. [...] Wenn der Autor fragt, ob man heute überhaupt noch sagen dürfe, dass man nur seinem Vaterlande dienen wolle, so meint er hoffentlich zum Guten dienen und nicht zum Bösen – oder glaubt er immer noch, der Nationalsozialismus sei ein Segnen für Deutschland gewesen?¹⁹⁵

Si Snell a la légitimité d'exprimer sur un ton de reproche ce soupçon de connivence de l'auteur de l'article avec le nazisme, c'est qu'il est notoire que lui-même a conservé son intégrité pendant la guerre.

L'eupéanisme de Bruno Snell

C'est en partie du fait de son eupéanisme qu'il fut opposé au nazisme. Il était en effet convaincu de l'existence d'une «pensée européenne» ou «occidentale», qu'il faisait remonter aux Grecs: européenne – car la culture grecque s'était dans un premier temps diffusée sur le territoire européen, par l'Empire romain – tout autant qu'occidentale – elle s'était étendue au Nouveau Monde¹⁹⁶. Snell pensait que cette culture européenne occidentale était définie par des fondements anthropologiques communs – une rationalité commune, une manière commune de concevoir l'action et la volonté humaine.

Pour que la bête brune ne revienne pas, il s'investit dès la fin de guerre dans la construction européenne. Il le fit en tant qu'intellectuel spécifique: tant dans son œuvre que dans ses réalisations pratiques.

Il écrivit des articles sur la question européenne et sur le lien entre l'Europe ou l'Occident et la Grèce antique¹⁹⁷. Son ouvrage le plus célèbre, «La découverte de l'esprit», qui porte comme sous-titre «La genèse de la pensée

¹⁹⁵ Bruno SNELL, Wertverlust der Wissenschaft, dans: Hamburger Freie Presse, 4-5/2/1950, SUB Hambourg, fonds Snell.

¹⁹⁶ Voir ID., Die alten Griechen und wir, p. 28–31, où Snell consacre un chapitre à démontrer l'origine grecque des notions dont fait usage Jefferson à son insu dans la Constitution des États-Unis d'Amérique.

¹⁹⁷ Par exemple ID., Was ist Europa?, dans: Dēmētrios S. KŌNSTANTOPULOS, Bruno SNELL (dir.), Probleme der Einigung Europas, Düsseldorf 1960, p. 23–30, ou Bruno SNELL, The Contribution of the Classical Humanities to a Better Understanding of Modern Thinking, Especially in the Field of Science/Le dialogue des sciences et des humanités, dans: L'enseignement supérieur d'aujourd'hui, Paris 1960, p. 61–68.

européenne chez les Grecs» repose également sur cette conviction: »Unser europäisches Denken hebt an bei den Griechen« en est la première phrase.

L'existence même d'un mode de pensée commun aux Européens ou aux Occidentaux est le postulat fondamental de Snell, sur lequel pourtant il ne s'interroge nullement. La première phrase de »Unser europäisches Denken hebt an bei den Griechen«, révèle bien cet impensé du raisonnement de Snell. En effet, il postule l'existence d'une pensée européenne, sans la définir et sans préciser à qui se rapporte l'adjectif possessif »notre«. Le groupe nominal »Unser europäisches Denken« est sujet, au sens grammatical et étymologique: *subjectum* en latin, c'est-à-dire ce qui est sous-jacent à la réflexion. Si cette conviction est impensée, c'est également qu'elle se place dans une tradition de penseurs de la Grèce et de l'»humanité européenne«, au premier rang desquels Husserl¹⁹⁸. Lui aussi postulait l'existence d'un »nous«, à l'exclusion d'un »eux«. Après-guerre, il est assez esseulé en Allemagne, mais pas en Europe: le Britannique Richard Broxton Onians, professeur de *classics*, publie en 1951 »The Origins of European thought about the Body, the Mind, the Soul, the World, Time and Fate«¹⁹⁹, conjuguant à l'instar de Snell *Wortphilologie*, histoire des idées et croyance en une »pensée européenne«²⁰⁰. Si cette conviction est posée avec tant de force par Onians ou par Snell, c'est qu'elle s'affirme contre les tenants du nationalisme culturel.

L'argumentation de »Die Entdeckung des Geistes« et d'une majeure partie de l'œuvre de Snell repose sur ce fondement impensé. Il cherche à montrer que des traits anthropologiques spécifiquement européens, selon lui, sont un héritage grec: la catégorie de la »personnalité« connaît par exemple son »éveil« chez »les premiers lyriques grecs«²⁰¹. La »découverte de l'esprit« suit la trajectoire de la »pensée européenne«, présente en germe chez Homère, et découverte après lui, dans la poésie lyrique et surtout dans la tragédie. »Die europäische Wissenschaft entspringt bei den Griechen«²⁰², écrit-il seize ans après »Die Entdeckung des Geistes«.

198 »Humanité européenne« en crise dans l'entre-deux-guerres, comme l'indique Husserl dès le titre de sa conférence: Edmund HUSSERL, *La crise de l'humanité européenne et la philosophie* [1935], Paris 1977. Au-delà, cette conviction renvoie à »l'idéal cosmopolite de la *Gelehrtenrepublik* du XVIII^e siècle«, Giuseppe CAMBIANO, *Le retour des Anciens*, Paris 1994, p. 30.

199 Richard Broxton ONIANS, *The Origins of European Thought: about the Body, the Mind, the Soul, the World, Time and Fate*, Cambridge 1951.

200 »Basic to modern European thought are Greek philosophy and science«. »We are concerned, in each of several spheres, to discover the original thought behind a great number of passages whose fundamental unity of conception can be vindicated«, *ibid.*, p. 1 et 9.

201 Bruno SNELL, *Das Erwachen der Persönlichkeit in der frühgriechischen Lyrik*, dans: *Id.*, *Die Entdeckung*, p. 56–81.

202 *Id.*, *Die alten Griechen und wir*, p. 41.

S'il ne remet pas en question l'idée même d'une pensée européenne, s'interroge-t-il, du moins, sur le lien entre cette pensée et l'Antiquité grecque? Denis de Rougemont répond par l'affirmative sur ce point, qui cite Snell dans une anthologie de textes sur l'Europe. Il présente ainsi la pensée de Snell: »Einer der bedeutendsten Hellenisten der Gegenwart, der Hamburger Professor Bruno Snell, wirft einmal die Frage auf, ob der griechischen Quelle in unserer Zeit noch lebenspendende Kraft innewohne«²⁰³. Rougemont cite ensuite »Die Entdeckung der Menschlichkeit und unsere Stellung zu den Griechen«, où Snell formule la question suivante: »Um die Mitte der 20er Jahre, als man nach dem ersten verlorenen Weltkrieg sich wieder darauf besann, was es in Europa zu erhalten gälte, tauchten bei uns Zweifel auf, ob die alten Formen des Humanismus nicht überlebt wären. [...] So stehen wir vor der Frage: was bedeuten uns die Griechen?«²⁰⁴ Mais, pour le défenseur du lycée humaniste qu'est Snell, quelle est la portée de cette question? Plutôt qu'une interrogation propre, il semble qu'il y décrive la crise intellectuelle des années vingt, qui s'est manifestée également par une crise aiguë de l'humanisme et par une recherche nouvelle de légitimation de la part des défenseurs des humanités. Et en effet, à la différence de Werner Jaeger notamment, il ne cherche dans aucun texte à portée scientifique le lien entre la Grèce antique et la modernité européenne.

L'exploration de ce lien est en revanche explicite dans des ouvrages qui s'adressent à un lectorat de non spécialistes, dont le meilleur exemple est »Die alten Griechen und wir«. Il cherche notamment à y montrer que »la conception européenne de la science« a son origine dans la Grèce ancienne. Cette conception repose selon lui sur l'opposition entre l'homme connaissant – sujet – et le monde connu – objet«²⁰⁵. Or, par cette affirmation de l'existence de ce lien entre l'Occident et la Grèce antique, peut-être projette-t-il sur la Grèce antique des conceptions modernes, notamment celle de l'opposition entre sujet et objet, que certains penseurs contemporains de Snell considéraient justement comme non grecque²⁰⁶. Le lieu n'est pas ici d'entrer dans ce débat sur le caractère grec ou non de cette opposition, seulement de souligner par cet exemple que Snell, lorsqu'il cherche à montrer que »nos concepts modernes« ont pour origine la Grèce antique,

²⁰³ Denis DE ROUGEMONT, *Europa. Vom Mythos zur Wirklichkeit*, Munich 1961, p. 331–332.

²⁰⁴ Bruno SNELL, *Die Entdeckung der Menschlichkeit und unsere Stellung zu den Griechen*, dans: *ID.*, *Die Entdeckung*, p. 231–243, ici p. 238–239.

²⁰⁵ *ID.*, *Die alten Griechen und wir*, p. 35.

²⁰⁶ Pour Heidegger, c'est une dichotomie propre à Descartes, et, de là, fondatrice de la modernité. Voir Martin HEIDEGGER, *Gesamtausgabe*, vol. XXIV: *Die Grundprobleme der Phänomenologie*, Francfort/M. 1975; Michael STEINMANN, *Heidegger und die Griechen*, Francfort/M. 2007.

ne s'interroge pas au préalable sur la pertinence de ces conceptions pour le monde grec, et que son argumentation, par-là même, se mord la queue.

La question »Was bedeuten uns die Griechen?« est donc bien plutôt une question rhétorique, qui fait référence à une crise de l'humanisme. Snell cherche ainsi à formuler le scepticisme de son lectorat de non spécialistes cultivés quant à l'intérêt que présentent le grec et le monde grec pour la modernité²⁰⁷, mais non ses propres interrogations. Lui-même n'a en effet de doute ni sur la signification des Grecs pour les Occidentaux, ni sur leur importance en tant que peuple à l'origine de l'Europe. La Grèce antique est pour lui un mythe²⁰⁸ fondateur de l'Europe affirmé mais impensé. Cette filiation prend donc une dimension idéologique, même si l'on peut être d'avis qu'il s'agit d'une idéologie constructive.

S'il est donc loisible de démontrer que la conviction de Snell d'un lien de filiation entre la Grèce et la civilisation européenne repose sur des présupposés qu'il ne remet jamais en question et qui, par là même, ne font jamais l'objet d'une démonstration dans son œuvre, en revanche il est indéniable que cette conviction apoussé Snell à s'engager pour l'Europe et la construction européenne.

Par des publications tout d'abord. La première édition de »Die Entdeckung des Geistes«, qui est un recueil d'articles publiés antérieurement²⁰⁹, est, en 1946, un acte éditorial puissant. En effet, la pensée politique sur laquelle repose l'ouvrage est opposée aux principes du nazisme: ce qui réunit les Occidentaux, la culture grecque, est plus ancien et donc plus essentiel que les différences nationales qui les séparent. Ce livre porte de manière implicite un message pacifique. En 1944, alors que la guerre n'était pas encore finie, il fonda la revue »Antike und Abendland«, pour que les conférences prononcées à la Deutsch-Griechische Gesellschaft de Hambourg soient retranscrites et, ainsi, le travail d'autres chercheurs sur le lien entre Antiquité et Occident²¹⁰, plus accessible²¹¹. La création de ce périodique relève également d'une stratégie de réintégration

²⁰⁷ Et quant à l'enseignement inculqué aux enfants de ces mêmes lecteurs. La défense de la filiation entre Grèce et Occident rejoint le combat de Snell pour l'apprentissage des langues anciennes au lycée: SNELL, Latein, Latein!

²⁰⁸ Au sens barthien du terme. Voir Roland BARTHES, *Mythologies*, Paris 1957.

²⁰⁹ Notamment pendant la guerre, par ex. SNELL, Latein, Latein!

²¹⁰ Kurt von FRITZ, *Totalitarismus und Demokratie im alten Griechenland und Rom*, dans: *Antike und Abendland* 3 (1948), p. 47–74; Evelyn BARING, *Imperialismus in Antike und Neuzeit*, dans: *Antike und Abendland* 6 (1957), p. 61–104; Johann Albrecht von RANTZAU, *Politische Wirkungen antiker Vorstellungen bei Montesquieu*, dans: *Antike und Abendland* 5 (1956), p. 107–120. Ces articles présentent le lien entre Antiquité et Occident de différentes manières: l'Antiquité est utilisée comme contrepoint, comme point de comparaison politique ou source de réflexion.

²¹¹ Voir LOHSE, Bruno Snell, p. 62.

de l'Allemagne à la communauté mondiale des savants, ses philologues classiques en particulier. Il s'agissait de montrer aux lecteurs étrangers que la vie intellectuelle en Allemagne n'avait pas été entièrement brisée par les nazis. Si l'on en croit le compte rendu de John L. Myres, publié dans »The Classical Review« et intitulé »German Hellenism«, cette stratégie a été couronnée de succès: »When work of this quality and temper can be produced so efficiently, all is not lost in Germany«²¹².

Il agit également plus spécifiquement pour la construction européenne, qu'il appelait de ses vœux. Il se réjouit, dit-il dans son discours d'intronisation au rectorat, que l'université de Hambourg y eût participé: »Es ist daher eine Freude für uns, dass aus unserer Universität zwei Gutachten zum Schumanplan hervorgegangen sind«²¹³. Il participa en 1953 à un »europäisches Forum« en Autriche²¹⁴ et fut membre à plusieurs reprises du comité régional de l'Europa-Union Deutschland²¹⁵.

C'est mû par la conviction d'un lien culturel indéfectible entre les pays européens qu'il fonda en 1953 l'Europa-Kolleg à Hambourg, en s'inspirant du modèle de l'établissement du même nom à Bruges²¹⁶, qu'il avait visité deux ans plus tôt. Il était animé par la certitude qu'il était nécessaire, pour que le nazisme ne revienne pas, de donner à la nouvelle génération une conscience politique démocratique – démocratie qui était aussi, du reste, un retour à l'héritage grec²¹⁷: »Es war beabsichtigt, einer Anzahl besonders interessierter Studenten während ihres Fachstudiums an der Universität Hamburg die Möglichkeit zu geben, im Zusammenleben und in gemeinsamen Studien mit Studenten anderer Länder sich auch politisch umfassend zu bilden«²¹⁸. Les études dans un cadre international – un règlement de discrimination dite »positive« fixait la proportion d'étudiants étrangers à un tiers minimum de

²¹² John L. MYRES, German Hellenism, dans: The Classical Review 63/1 (1949), p. 32–33, ici p. 33.

²¹³ SNELL, Theorie und Praxis, p. 30.

²¹⁴ Snell an Universität Hamburg, 6/8/1953, StA Hamburg, fonds 361–6IV: 3091.

²¹⁵ Alfred de Chapeaurouge (Europa-Union Deutschland) an Snell, 15/10/1956, BSB, fonds Snell, ANA 490 B.II.

²¹⁶ The Rockefeller Foundation Report on my visits to centers of linguistics study and my observations upon university administration in Europe and the United States, StA Hamburg, fonds 361–6IV: 3091.

²¹⁷ Gerhard LOHSE, Bruno Snell (1896–1986). Denken und Handeln im Brennpunkt Europa, dans: Sabina KUHLMANN, Hans-Georg SAUSSE (dir.), 50 Jahre Europa-Kolleg Hamburg. 1953–2003, Hamburg 2003, p. 30–35, ici p. 35.

²¹⁸ Bruno SNELL, Das Europa-Kolleg Hamburg, dans: The Integration of Europe and Greece, Thessaloniki 1965, p. 101–105, ici p. 101.

l'effectif global²¹⁹ – était un point essentiel de la formation. L'objectif était les échanges culturels et le tissage de liens amicaux entre étudiants, afin de couper court au racisme.

Cette mission éducative que se donne Bruno Snell est une réponse à l'engouement des étudiants pour Hitler en 1933: »Nach diesem Versagen der deutschen Bildungsschicht schien es dringlich, künftig die akademische Jugend schon während des Studiums auf ihre Aufgaben als Staatsbürger in verantwortlicher Stellung vorzubereiten«²²⁰. La mission du collège est donc profonde: éveiller une conscience politique démocratique chez les étudiants.

Posant comme principe de son institution l'internationalité, Snell, qui s'est formé à l'étranger et au contact des étrangers, se prend lui-même en quelque sorte comme modèle du produit d'une éducation démocratique réussie.

Contacts

L'ardeur dont Snell fit preuve au cours de sa carrière pour nouer et entretenir un dense réseau international n'a rien de commun avec le carriérisme. Bien au contraire, elle correspond à l'idéal académique et scientifique de Snell, qui trouve à l'occasion un écho dans sa recherche. Il en est ainsi par exemple de la question du dialogue dans un article de 1976 sur la naissance du dialogue en Grèce ancienne: »Der Dialog stachelt immer wieder zum neuen Denken an, verhindert aber zu gleicher Zeit ein autoritatives Selbstbewußtsein, das keinen anderen zu Worte kommen läßt. In ihm ist sauberes, anständiges und liberales Denken möglich«²²¹. Si cette conclusion, dans l'économie de l'article, se réfère à un parallèle entre l'absence de dialogue chez Homère²²² et la pratique socratique de la maïeutique, elle peut également, par son ton gnomique, s'appliquer à l'éthique de la recherche de Snell.

Cette énergie avec laquelle Snell chercha pendant la période nazie à préserver ses contacts à l'étranger, s'explique par l'objectif que j'évoque plus haut de réintégration de l'Allemagne après la Seconde Guerre mondiale dans un réseau de chercheurs internationaux fut. Il pointa du doigt cette priorité dans

²¹⁹ »Mindestens ein Drittel der Kollegiaten sollte aus dem Ausland kommen«, LOHSE, Bruno Snell (1896–1986), p. 35.

²²⁰ SNELL, Das Europa-Kolleg Hamburg, p. 104.

²²¹ ID., Der Beginn des literarischen Dialogs, dans: Antike und Abendland 22/2 (1976), p. 137–139, ici p. 139.

²²² Ibid., p. 137. Snell cherche à montrer que l'assemblée des dieux au chant I de l'»Odyssée« constitue une stratégie d'évitement du dialogue. La décision de laisser Ulysse rentrer à Ithaque est prise en l'absence du dieu qui s'y oppose, Poséidon.

une conférence qu'il tint à Oxford dans l'immédiate après-guerre: »But since the German universities have been isolated for such a long time, it is necessary to get, to contact again with the outer world, to learn, what research has been going on during the last years, what ideas have been developed«²²³.

Les témoignages s'accordent à dire que Bruno Snell s'est investi pour mettre en application cet objectif, celui, par exemple, de l'archéologue anglais Thomas Bertram Lonsdale Webster²²⁴: »Was kann ein Ausländer über den Menschen Bruno Snell schreiben? Wir alle wissen, dass weder Deutschland noch die klassische Altertumswissenschaft überhaupt einen besseren Botschafter als ihn besitzt«²²⁵.

La notion de *Botschafter*, »ambassadeur« correspond bien au rôle que Snell a cherché à assumer. Webster met en évidence les deux piliers de cette mission. D'une part, l'Allemagne: après la guerre, Snell est, comme je l'évoque au début de ce chapitre, l'un des rares professeurs allemands acceptables à l'étranger, de plus, il est capable, grâce à ses compétences linguistiques et culturelles, de communiquer avec les savants étrangers et de leur donner espoir dans le renouveau de l'Université allemande. D'autre part, la science de l'Antiquité: Snell ne cessa jamais de promouvoir sa discipline en présentant l'Antiquité comme patrimoine commun des Européens, en Allemagne comme à l'étranger.

Ambassadeur de l'Université allemande, il s'impliqua dans l'Association internationale des universités en tant que membre du comité exécutif, dès sa création, en 1950²²⁶. Il représenta sa discipline au niveau national, s'impliquant par là même dans la vie littéraire allemande, par son activité à la Deutsche Akademie für Sprache und Dichtung, dont il fut un temps le président²²⁷. Fondateur et premier président de la Mommsen-Gesellschaft, qui réunissait tous les philo-

223 German Universities Today, BSB, fonds Snell, ANA 490 A.III.5.2, [p. 4].

224 Thomas Bertram Lonsdale Webster a travaillé dans l'équipe du Thesaurus linguae graecae.

225 Thomas Bertram Lonsdale WEBSTER, Bruno Snell zum 70. Geburtstag, am 18. Juni 1966, dans: Forschungen und Fortschritte 40/6 (1966), p. 189–190, ici p. 189.

226 FISCHER-APPELT, Ansprache, p. 15; »Herr Professor Snell wird die Universität Hamburg bei der Internationalen Universitäts-Konferenz in Nizza 3–9.12.1950 vertreten«, Universität Hamburg, 20/11/1950, StA Hamburg, fonds 361–6IV: 3091.

227 Gadamer, dans la notice nécrologique à l'occasion du décès de Bruno Snell pour la même académie, souligne sa longévité au sein de cette institution: »Unter den Gelehrten, die der Darmstädter Akademie für Sprache und Dichtung angehörten, war Bruno Snell, der als Einundneunzigjähriger am 31. Oktober starb, wohl der älteste – nicht nur den Jahren nach, sondern auch gemessen an der Dauer seiner Zugehörigkeit zur Akademie. Er hat in den kritischen Jahren des Wiederaufbaus der Akademie, die nach dem Ende des tausendjährigen Reiches zu leisten war, sogar einmal als ihr Präsident gedient und wesentlich zur Versachlichung und Konsolidierung unserer Arbeit

logues classiques allemands, il participa en 1950²²⁸ à une réunion à Paris de la Fédération internationale des associations d'études classiques, créée deux ans plus tôt afin de rétablir les liens rompus par la guerre dans la recherche sur l'Antiquité. Cette invitation a une importance symbolique: elle marque la réintégration chère à Bruno Snell des philologues allemands dans la communauté internationale des antiquisants²²⁹. Il prit aussi la direction de la fondation Hardt pour l'Antiquité classique, fondée par le baron du même nom à Vandœuvres, près de Genève.

Visant l'internationalisation de la recherche sur l'Antiquité, il se soucia, là aussi, tout particulièrement de la jeune génération, selon les mêmes principes éducatifs que ceux qui avaient présidé à la fondation de l'Europa-Kolleg. Il fit donc jouer ses contacts pour aider de jeunes chercheurs, allemands ou étrangers. Il obtint par exemple pour son assistant Hartmut Erbse un poste provisoire à l'Institut Warburg, à Londres²³⁰.

C'est également pour des motifs politiques qu'il chercha à organiser des séjours à l'étranger pour de jeunes savants allemands. C'est ainsi qu'il écrivit en 1973 à Hannah Arendt:

Ein früherer Schüler von mir, Dr. Suhr, der jetzt am Philosophischen Seminar ist, äußerte neulich den Wunsch, für einige Zeit nach Amerika gehen zu können. Er hat sich während seiner Studienzeit hauptsächlich mit Platon und Aristoteles beschäftigt, ist dann aber – wie das hier so vielen jungen Leuten geht – tief in die Beschäftigung mit Marx geraten. Da bei uns – wie Sie ja

beigetragen«, Ein Gelehrter, der ein Weltmann war. Zum Tode von Bruno Snell, DLA Marbach, fonds Gadamer. Dans ces mêmes archives se trouve consignée la correspondance de Snell avec les membres de l'Académie: Hermann Kasack, Max Kommerell, Gottfried Benn, Ernst Wilhelm Eschmann, Rudolf Alexander Schröder, Dolf Sternberger et Hans Blumenberg.

228 Snell s'engageait pour: »die Förderung der internationalen Kontakte nach dem Kriege u. a. im Rahmen der Fédération internationale des études classiques, auf deren Kongreß im Sommer 1949 in Paris er – für einen Deutschen damals sehr ungewöhnlich – Präsident für eine Sitzung war«, Prof. Dr. Bernd-Jürgen Wendt an Präsident der Universität Hamburg Herrn Dr. Fischer-Appelt, 22/9/1977, StA Hambourg, fonds 361–6IV: 3091.

229 »Die Fédération des associations d'études classiques veranstaltet v. 28.8–3.9.1950 in Paris ihren ersten Kongress, zu dem Prof. Dr. Bruno Snell als Vorsitzender der Mommsen-Gesellschaft delegiert ist. Kurz vorher soll über die Aufnahme der Mommsen-Gesellschaft in die Fédération internationale entschieden werden, so dass zu hoffen ist, dass deutsche Vertreter zum ersten Mal wieder als gleichberechtigte Mitglieder dort auftreten können« (expéditeur et destinataire inconnus), 14/6/1950, ibid.

230 »In Oxford und London habe ich mich um den Austausch junger Forscher auf unserm Gebiet bemüht. Dr. Hartmut Erbse wird voraussichtlich längere Zeit in England für das Warburg-Institut arbeiten können«, Bericht, 10/4/1948, ibid.

1. Bruno Snell et Jean-Pierre Vernant

wissen – eine gewisse Gefahr besteht, dass Dogmen heiliggesprochen werden, würde ich mich sehr freuen, wenn Suhr für einige Zeit ein etwas anderes Klima kennenlernen würde²³¹.

Deux préoccupations d'ordre politique le poussent à recommander pour Martin Suhr ce voyage formateur: le nazisme, qui a révélé une Allemagne capable de »sanctifier des dogmes« et le communisme, dont la crainte était très grande en Allemagne fédérale du fait de la partition du pays, et qui exerçait une certaine influence sur les jeunes intellectuels de l'Allemagne de l'Ouest.

Il fit également venir de jeunes savants étrangers en Allemagne, surtout dans le cadre de son unité de recherche lexicographique. Il écrit ainsi en 1948: »Für das Archiv für griechische Lexikographie [...] habe ich sowohl in England als auch in der Schweiz Mitarbeiter gewonnen, die vor allem an dem in Vorbereitung befindlichen Homer-Lexikon mitwirken werden«²³².

En 1952, il fait à nouveau le récit d'une opération de recrutement de talents étrangers pour le lexique, à la suite d'un congrès à la fondation Hardt, près de Genève: »Der Erfolg ist, dass ein besonders befähigter Franzose²³³ inzwischen eingetroffen ist«²³⁴. Par ailleurs, il accueillit à Hambourg des docteurs étrangers, des boursiers de la fondation Humboldt et participa à la direction d'une thèse américaine²³⁵.

Prix et hommages

Pour son œuvre d'helléniste et pour son implication dans la coopération universitaire, Bruno Snell reçut un très grand nombre de prix et fut membre de prestigieuses académies et associations nationales ou internationales. Le consul grec Jean M. Pasmazoglou lui conféra notamment le prix du Haut Commandeur de l'ordre du Phénix pour son travail au sein de la Deutsch-Griechische Gesell-

231 Bruno Snell an Hannah Arendt, 1973, BSB, fonds Snell, ANA 490 B.2.

232 Bericht, 10/4/1948, StA Hambourg, fonds 361–6IV: 3091.

233 Il s'agit de Jean Irigoien. Je remercie Klaus Alpers de m'avoir transmis cette information.

234 Bericht über meine Reise nach Genf und Florenz vom 31. August bis 14. Oktober 1952, StA Hambourg, fonds 361–6IV: 3091.

235 »Betreuung von ausländischen Wissenschaftlern (Humboldt-Stipendien, Doktoranden; er hat vor kurzem als Doktorvater bei einer amerikanischen Promotion mitgewirkt)«, Prof. Dr. Bernd-Jürgen Wendt an Präsident der Universität Hamburg Herrn Dr. Fischer-Appelt, 22/9/1977, *ibid*.

schaft de Hambourg²³⁶. Il reçut la médaille autrichienne pour la science et les arts²³⁷. Il était membre des académies de Berlin, de Munich, de Vienne, de Copenhague, d'Athènes et de Londres²³⁸ et membre d'honneur de la Societas studia Graeca colentium Londinensis et de la Wissenschaftliche Gesellschaft d'Athènes²³⁹.

Les universités d'Aarhus (Danemark), Leeds, Southampton, Oxford, Aix-en-Provence et Paris (Sorbonne)²⁴⁰ lui octroyèrent le titre de docteur honoris causa²⁴¹. Un journaliste rapporte les paroles du professeur de Leeds, l'helléniste John Armstrong Davison, qui remit ce titre à Snell: »I present to you a great scholar who is a living proof of the principle that scholarship, to be true to itself, must be international«²⁴².

Institutions

La »force de fonder des institutions«²⁴³ est l'une des qualités de Snell qui est souvent soulignée: la Mommsen-Gesellschaft²⁴⁴ ou l'Europa-Kolleg. L'Archiv

236 »In Anerkennung seiner Verdienste zur Förderung der deutsch-griechischen kulturellen Beziehungen wurde Herrn Professor Dr. B. S. die Auszeichnung des ›Hohen Kommandeurs des Phönix-Ordens‹ verliehen«, Konsul J. M. Pesmazoglu an (Rektor) Prof. Dr. O. Brunner, *ibid*.

237 »Er war Träger des österreichischen Ehrenzeichens für Wissenschaft und Kunst«, LOHSE, Bruno Snell, p. 72.

238 Lebensläufe, BSB, fonds Snell, ANA 490 C.I.9.

239 *Ibid*.

240 Un article du »Figaro« du 16/2/1976 évoque la remise de ce prix: »Bruno Snell, présenté par Jacques Bompaire, directeur de l'institut de grec«. Il s'agissait cependant d'une cérémonie collective, au cours de laquelle la Sorbonne rendit hommage à plusieurs savants étrangers. Le »Figaro« titra sur les personnalités les plus connues en France: Edward Heath et Yehudi Menuhin, docteurs honoris causa, 16/2/1976, Lebensläufe, BSB, fonds Snell, ANA 490 C.I.9.

241 *Ibid*.

242 Eight distinguished people are honored by Leeds University, The Yorkshire Post and Leeds Mercury, 1955, BSB, fonds Snell, ANA 490 D.I.

243 »Seine Kraft, Institutionen ins Leben zu rufen«, Widu-Wolfgang EHLERS, Eröffnung durch den Sprecher des Fachbereichs Geschichtswissenschaft dans: BÜHLER et al., Zum Gedenken an Bruno Snell, p. 9–12, *ici* p. 9.

244 Walter BURKERT, Griechische Mythologie und die Geistesgeschichte der Moderne, dans: Olivier REVERDIN, Bernard GRANGE (dir.), Les études classiques aux XIX^e et XX^e siècles, Genève 1980, p. 159–207, *ici* p. 168. Tous les deux ans, la Mommsen-Gesellschaft attribue le prix Bruno-Snell.

für griechische Lexikographie, plus tard *Thesaurus Linguae Graecae*, est l'une de ses entreprises les plus marquantes. Il fonda cette unité de recherche et chercha des fonds pour la financer au début de l'année 1945, quelques mois avant la fin de la Seconde Guerre mondiale²⁴⁵. Son collègue anglais Davison souligne l'énergie de Snell dans la mise en place de ce projet en cette période apocalyptique: »Es spricht Bände für den Mut und das Organisationstalent von Professor Bruno Snell, dass er dieses ungeheure Projekt fast ohne fremde Hilfe anpackte, indem er 1944, mitten in den Ruinen von Hamburg, das Archiv für griechische Lexikographie begründete«²⁴⁶. S'il trouva cette énergie, c'est vraisemblablement, soulignent Lohse et Winfried Bühler, dans la crainte d'une fermeture de l'université, qui semblait très probable après la défaite – laquelle, elle, paraissait inévitable –, afin que soit préservé au moins un centre de recherche sur l'Antiquité à Hambourg²⁴⁷.

Autre institution notable, à la fondation de laquelle Snell a participé et dont il a été le premier président, celle de la Joachim-Jungius-Gesellschaft der Wissenschaften, dont Dorothea Frede décrit les débuts difficiles²⁴⁸, dans l'immédiate après-guerre. Frede explique les objectifs poursuivis par Snell dans cette entreprise: la volonté de renouveau de la *Wissenschaft* après douze années de nazisme²⁴⁹ et celle de démocratisation du savoir. Cette société devait réunir les organisations savantes de la ville et les lier plus étroitement à l'université²⁵⁰. Si elle comptait parmi ses membres des enseignants et professeurs hambourgeois, elle était cependant ouverte à un public plus large.

À l'occasion de la remise du titre de docteur honoris causa de l'université de Leeds, le professeur anglais J. A. Davison, cité ci-avant, met en évidence l'énergie déployée par Snell dans ce projet et son caractère international:

Since 1945 he has restored the Institute of Classical Philology at Hamburg to vigorous life, and has created there a great centre for the study of Greek lexicography where »harmless drudges« of many nationalities under his inspiring leadership are grappling successfully with a task which in palmier days

245 BECK, NORDHEIDER, art. »Lexikon des frühgriechischen Epos«, <https://www.slm.uni-hamburg.de/forschung/arbeitsstellen-zentren/berichtsarchiv/lfgre.html> (18/10/2023).

246 Eight distinguished people are honored by Leeds University, *The Yorkshire Post and Leeds Mercury*, 1955, BSB, fonds Snell, ANA 490 D.I.

247 LOHSE, Bruno Snell, p. 63.

248 Ces difficultés tiennent selon Dorothea Frede aux différences de vues politiques des fondateurs, mais également au manque de fonds. Elle montre dans son article comment Bruno Snell surmonta les unes et l'autre: FREDE, Bruno Snell, p. 4.

249 Ibid.

250 Ibid.

the united academies of Europe and the United States shrank from understanding²⁵¹.

Davison montre ici le lien que Snell lui-même établissait entre l'héritage occidental commun – la langue grecque, notamment homérique – et le caractère international de l'unité de recherche lexicographique. Non seulement Snell ne voulait pas se contenter des talents allemands pour son équipe de savants, mais la recherche sur ce sujet commun à l'Occident devait se faire dans un contexte international.

En conclusion de ce passage sur le personnage d'intellectuel de Snell, relevons ce paradoxe: si la qualité qui lui était attachée, tant dans la construction de son personnage d'intellectuel que dans le regard des autres, était principalement son internationalité, Snell, à la différence de la caricature faite par les détracteurs de l'intellectualisme, était tout sauf »apatride« ou »heimatlos«²⁵². Il voyagea beaucoup, mais toujours pour revenir à Hambourg. De même, il entra en contact avec de nombreuses traditions lettrées, mais toujours pour revenir à la tradition allemande, en philologie – édition de textes et métrique – comme en histoire des idées – l'hégélianisme. Il fut à la fois »ein hervorragender Vertreter der modernen deutschen Wissenschaft« et »ein Kosmopolit des Geistes, der modernen, universell gebildeten europäischen Lehre«²⁵³.

1.2 Jean-Pierre Vernant

De très nombreux témoignages et hommages, bien plus nombreux que ceux que je possède sur Bruno Snell, brossent le portrait de Jean-Pierre Vernant en intellectuel engagé. Cette dissimilitude a plusieurs causes. Tout d'abord Jean-Pierre Vernant a été un personnage plus médiatique que Bruno Snell, connu du grand public principalement à l'échelle de Hambourg. Mais au-delà de la question de la visibilité, Jean-Pierre Vernant a été, bien plus encore que Snell un »chercheur dans la cité«²⁵⁴. Son engagement est antérieur à sa carrière de chercheur en grec ancien. Il n'a embrassé celle-ci qu'à 34 ans²⁵⁵, après avoir été tour

²⁵¹ Eight distinguished people are honored by Leeds University, The Yorkshire Post and Leeds Mercury, 1955, BSB, fonds Snell, ANA 490 D.I.

²⁵² Jean Guéhenno, cité par BAUDE, CORNAND, Intellectuel(s), p. 55.

²⁵³ BSB, fonds Snell, ANA 490 D.I.

²⁵⁴ NIELSBERG, Jean-Pierre Vernant.

²⁵⁵ »Mais je ne suis plus un jeunot, je suis un revenant, à cause de la guerre et de la Résistance«, Jean-Pierre VERNANT, Entretien inédit (II): Ce que je pensais, ce que je faisais, dans: Anabases 8 (2008), p. 13–24, ici p. 21.

à tour, ou simultanément, professeur de philosophie au lycée, résistant, brièvement colonel à la Libération, puis journaliste en 1947–1948 à «Action»²⁵⁶ et au «Journal de psychologie»²⁵⁷.

L'engagement pour Vernant n'est donc pas seulement une charge qui découle de sa réflexion de chercheur, mais qui la précède. Bien plus que ses études de philosophie, c'est le «sens du concret»²⁵⁸ acquis dès les Jeunesses communistes à partir de 1932, qu'il met en avant dans sa formation. Je traiterai, en tâchant de les distinguer, des différentes phases de l'engagement de Vernant. Cela me semble nécessaire pour comprendre l'évolution de sa définition de l'agir, en regard de sa réflexion sur les Grecs anciens.

Pour Vernant, comme pour Snell, la recherche est associée à des idéaux éthiques et pratiques. Il existe un lien indéfectible, dit-il, entre «ce que je pensais» et «ce que je faisais»²⁵⁹.

1.2.1 Un homme d'action: Résistance et culture de l'intellectuel

De nombreux intellectuels français, hommes de lettres ou de sciences, ont été résistants²⁶⁰. En temps de guerre, nombre d'entre eux, communistes pour une bonne part, continuèrent à défendre leurs idéaux par l'arme qui était la leur. Le «magistère de la parole» était campé silencieusement, par l'écriture de tracts et d'articles, dans des revues clandestines, à l'image de «La Pensée libre», en 1941²⁶¹. Le rôle de résistant de Jean-Pierre Vernant pourrait, en apparence, être mis en parallèle avec celui d'autres intellectuels résistants et être intégré ainsi à l'histoire de la Résistance intellectuelle. Peut-être ce rapprochement est-il pertinent pour la période de l'après-guerre et la construction d'une mémoire de la Résistance. Après la Seconde Guerre mondiale, la mémoire de la Résistance fait en effet partie de la culture des intellectuels. Avoir été résistant, quelles qu'aient été les modalités de cette activité, donne une assise à l'autorité de l'intellectuel.

²⁵⁶ ID., *De la Résistance à la Grèce ancienne*, Paris 2014, p. 44.

²⁵⁷ Alain SCHNAPP, *L'écriture de Vernant*, dans: OLENDER, VITRANI (dir.), *Jean-Pierre Vernant*, p. 185–190, ici p. 185–186.

²⁵⁸ Jean-Pierre VERNANT, *Réflexions sur le stalinisme français*, dans: ID., *Passé et présent*, p. 95–102, ici p. 99.

²⁵⁹ ID., *Entretien inédit (II)*, p. 24.

²⁶⁰ Voir Jacques DEBÛ-BRIDEL, *La résistance intellectuelle*, Paris 1970; Gisèle SAPIRO, *La guerre des écrivains. 1940–1953*, Paris 1999.

²⁶¹ *Ibid.*, p. 472.

Mais cette lecture a posteriori qui intègre Vernant à la grande histoire de la résistance intellectuelle française fait fi des modalités de son activité de résistant. En effet, à la différence de la très grande majorité des intellectuels résistants, Vernant n'a pas choisi l'arme traditionnelle qu'est la «parole»²⁶², mais bien la lutte armée.

Vernant résistant

Mais commençons, de manière factuelle, pour s'en convaincre, par détailler l'action de résistant de Vernant, que les différentes étapes ci-dessous rendent plus concrètes. Je cite le site Internet bien documenté du musée de l'Ordre de la Libération, dont Vernant a été décoré en 1946, et ce, alors qu'il était communiste dans la France de l'immédiate après-guerre, dirigée par de Gaulle²⁶³:

Appelé au service militaire en octobre 1937, Jean-Pierre Vernant est sergent-chef dans l'infanterie et reste naturellement mobilisé à la déclaration de guerre en septembre 1939. Après un passage à l'École des officiers de réserve, il est promu aspirant. Il est ensuite démobilisé, et nommé professeur au lycée de Toulouse. Membre du Parti communiste, antifasciste et patriote, il entre en résistance dès le mois de juillet 1940 en éditant à Narbonne avec son frère des tracts qu'il colle la nuit sur les murs de la ville²⁶⁴.

En février 1942, Jean-Pierre Vernant entre dans le mouvement «Libération» et organise à Toulouse les groupes paramilitaires du mouvement:

En novembre il est nommé chef départemental de l'Armée secrète (AS) pour la Haute-Garonne; il organise les transports d'armes et transporte lui-même le premier stock de 5 tonnes d'armes et de matériel destiné à l'Armée secrète. Il dirige à Toulouse même des cours sur le maniement des armes, l'emploi des explosifs, etc.

Au début de 1944, il commande plusieurs groupes qui opèrent des destructions diverses, l'exécution d'agents de la Gestapo et de la Milice et la destruction de fiches de recensement pour le STO [Service du travail obligatoire].

À la même époque, à l'arrivée du colonel Ravel dans la région de Toulouse, «Berthier», alias Jean-Pierre Vernant, est nommé chef départemental des

²⁶² Dans «L'espoir» (1937), Malraux définit l'intellectuel comme un «homme de paroles», «un homme dont la fonction est de penser», cité par BAUDE, CORNAND, Intellectuel(s), p. 43-44.

²⁶³ Voir Laurent DOUZOU, Jean-Pierre Vernant résistant, dans: Olivier POT (dir.), Origines du langage, Paris 2007, p. 13-17.

²⁶⁴ Musée de l'Ordre de la Libération, www.ordredelaliberation.fr/fr/compagnons/jean-pierre-vernant (20/9/2023).

1. Bruno Snell et Jean-Pierre Vernant

Corps-francs de la libération (CFL) pour Toulouse et la Haute-Garonne. Il constitue également un état-major unique FFI [Forces françaises de l'intérieur] groupant CFL et Francs-tireurs et partisans (FTP). Il est alors chef départemental des FFI de Haute-Garonne.

Le jour du débarquement en Normandie il prend le maquis et organise la liaison radio avec tous les maquis du Sud²⁶⁵.

Cette indication chronologique n'est pas de nature causale. Jusqu'à cette date, Vernant menait une double vie. S'il dut passer à ce moment dans la clandestinité, c'est qu'il a été dénoncé, comme il en a fort heureusement été informé²⁶⁶.

Voici le récit, tiré de la même source, de la fin de guerre de Jean-Pierre Vernant:

Rappelé par Ravel, il met au point le plan d'insurrection de Toulouse dont il fait passer la Gendarmerie tout entière au maquis. Le 19 août 1944, il entre dans Toulouse à la tête de ses hommes.

Après l'accident de circulation dont est victime Serge Ravel en septembre 1944, le colonel Berthier assure à sa place, comme chef régional FFI, le commandement des troupes de la région R4 (Lot, Lot-et-Garonne, Tarn, Tarn-et-Garonne, Gers, Hautes-Pyrénées, Ariège et Haute-Garonne). Il termine de nettoyer la région, envoie des renforts dans l'Ariège et lance une colonne à la poursuite des Allemands vers Carcassonne, Narbonne et Béziers. À la suite de ces opérations 12 000 hommes sont faits prisonniers par les FFI²⁶⁷.

Le rôle militaire de Vernant, qui refusait pourtant d'être vu comme un «patron de la Résistance»²⁶⁸, a bien été crucial, le rappelle Laurent Douzou, faits et chiffres à l'appui: «Il faut tout de même dire ici que Vernant fut un haut dirigeant de la Résistance. Appelé sous les drapeaux comme sergent, jugé «inapte au commandement»²⁶⁹ grâce au dossier de militant qui l'avait suivi aux armées, il était à la Libération, sept ans plus tard, colonel, en bonne et due forme, et commandait à des milliers d'hommes des Forces françaises de l'intérieur»²⁷⁰.

265 Ibid.

266 VERNANT, Entretien inédit (II), p. 23.

267 Musée de l'Ordre de la Libération, <http://www.ordredelaliberation.fr/fr/com-pagnons/jean-pierre-vernant> (20/9/2023).

268 DOUZOU, Jean-Pierre Vernant résistant, p. 14.

269 Vernant ne pouvait pas intégrer le corps des officiers du fait de son passé de communiste, passé récent puisqu'il avait quitté le parti en 1937, Du jour au lendemain, dans: Fabrique de sens, <http://www.fabriquedesens.net/Du-jour-au-lendemain-Jean-Pierre> (18/10/2023).

270 DOUZOU, Jean-Pierre Vernant résistant, p. 14.

La «résistance active»: cas limite de l'action intellectuelle

Comment rendre compte de ce choix par Vernant de la résistance active, alors qu'à côté de l'alternative «écrire» ou «combattre», pour reprendre le titre de l'ouvrage de Fabienne Federini, une troisième voie, «écrire en combattant» ou «combattre par l'écriture», existait?

Pour la présente étude, l'action du résistant (non intellectuel) dépasse le cadre définitionnel que j'ai posé au terme d'«intellectuel». La résistance est un cas limite de l'engagement intellectuel. En effet, si la figure de l'intellectuel se définit dans une tension entre théorie et pratique, celui qui participe à la «résistance active», selon la formule de Fabienne Federini²⁷¹, ne présente aucune ambiguïté. Quels que soient les motifs théoriques et idéologiques de ses actes, il est de manière unilatérale du côté de l'action politique et militaire. Cette question du «cas limite» est approfondie par Fabienne Federini, qui étudie dans son ouvrage²⁷² l'action résistante de Jean Cavallès (1903–1944) et de Jean Gosset (1912–1944), philosophes, normaliens, qui, eux aussi, ont fait partie de la résistance armée. Vernant a d'ailleurs lutté aux côtés du premier²⁷³.

Fabienne Federini constate que rares sont les recherches sur les cas des «intellectuels en armes». Laurent Douzou, qui a effectué une telle recherche sur Vernant, observe également que ce phénomène est «généralement sous-estimé»²⁷⁴. Ceux-ci ont peut-être été moins nombreux, même s'il faut souligner l'existence, autour de Vernant, d'un réseau toulousain de «philosophes combattants»²⁷⁵. Surtout, ces cas concernent des personnalités moins connues²⁷⁶. Ceci s'explique peut-être en partie tristement par le fait que ces résistants ont été peu nombreux à survivre à la guerre²⁷⁷. On peut invoquer également, en suivant Laurent Douzou, la discrétion des survivants sur leurs faits d'armes²⁷⁸. Fabienne Federini s'interroge de la manière suivante:

²⁷¹ Fabienne FEDERINI, *Écrire ou combattre. Des intellectuels prennent les armes, 1942–1944*, Paris 2006, p. 5.

²⁷² Ibid.

²⁷³ Vincent DUCLERT, *Le modèle Vernant. Engagements résistants, philosophe combattant*, dans: OLENDER, VITRANI (dir.), *Jean-Pierre Vernant*, p. 65–97.

²⁷⁴ DOUZOU, *Jean-Pierre Vernant résistant*, p. 14.

²⁷⁵ DUCLERT, *Le modèle Vernant*, p.82–83.

²⁷⁶ FEDERINI, *Écrire ou combattre*, p. 11, Pierre BOURDIEU, *Propos sur le champ politique*, Lyon 2000, p. 105.

²⁷⁷ DOUZOU, *Jean-Pierre Vernant résistant*, p. 14.

²⁷⁸ Ibid.

1. Bruno Snell et Jean-Pierre Vernant

Comment parler d'un engagement où l'intellectuel s'expose physiquement pour faire triompher ce à quoi il croit, quand l'engagement que l'on évoque habituellement est plutôt celui où l'intellectuel expose intellectuellement ce à quoi il croit? Parce que l'action résistante de Jean Cavaillès et de Jean Gosset ne relève pas seulement de l'ordre des mots qui sied si bien à l'activité de l'esprit, elle est un pavé dans la mare des représentations si communément associées à l'engagement des »intellectuels«, et que symbolise la figure si évidente de Jean-Paul Sartre²⁷⁹.

Je pense cependant que ce cas limite ne remet pas en cause la définition de l'intellectuel que j'ai posée, à savoir en tension entre théorie et pratique. Si Vernant a risqué sa vie au combat au cours de la Seconde Guerre mondiale, je considère que cela va au-delà d'un engagement d'intellectuel. Il a côtoyé la résistance intellectuelle au début de la guerre²⁸⁰: ses premiers actes de résistance relèvent de la diffusion des idées, à commencer par la distribution de tracts²⁸¹. C'est ensuite qu'il prit »la responsabilité de groupes paramilitaires de libération«²⁸², ce qui relève donc de la résistance armée.

Vernant s'est longuement interrogé sur cette dichotomie entre chercheur et résistant. Dans le cadre de sa propre réflexion sur l'agir, son expérience de la résistance, à côté de son engagement au PCF, est cruciale. C'est après avoir été résistant et envisagé une carrière politique que Vernant a choisi de se consacrer aux Grecs anciens. Cela soulève cette double interrogation, biographique et philosophique: pourquoi s'intéresser à une civilisation si éloignée quand on a été dans le feu de l'action? Comment l'expérience de la résistance et l'action du héros tragique s'éclairent-elles l'une l'autre, entre »passé et présent«? Les deux volumes intitulés »Entre mythe et politique« proposent des réponses à ces questions, par une tentative de définition de cet »entre-deux«.

*Guerrier grec*²⁸³

Chez Jean-Pierre Vernant l'unicité du moi s'opère dans la tension entre guerrier et universitaire: »Je suis bâti de façon paradoxale à la fois comme un chercheur

²⁷⁹ FEDERINI, *Écrire ou combattre*, p. 6.

²⁸⁰ »Démobilisé en 1940, nommé au lycée de Toulouse fin novembre, Jean-Pierre Vernant y retrouve son maître Ignace Meyerson, grâce auquel il côtoie la résistance intellectuelle de la ville«, DOUZOU, *Jean-Pierre Vernant résistant*, p. 26.

²⁸¹ <http://www.ordredelaliberation.fr/fr/compagnons/jean-pierre-vernant> (20/9/2023).

²⁸² *Ibid.*

²⁸³ Robert MAGGIORI, *Jean-Pierre Vernant. Fin de l'Odyssée*, dans: *Libération*, 11/1/2007.

et comme un militant». Ce paradoxe ne laissa pas de fasciner ceux qui approchaient et côtoyaient »Jipé«.

Son corps joue un rôle important dans ce sentiment de fascination. Dans un milieu de »khâgneux«, selon la vision napoléonienne des lettrés qui aura la postérité qu'on sait dans le système éducatif français, Jean-Pierre Vernant contraste, avec son corps de sportif. Les journalistes et historiens qui retracent son parcours dans les nécrologies insistent souvent sur le caractère athlétique de ce militant: »Pour ces joutes, amorcées dès la vingtième année, il faut une hygiène d'athlète. Le jeune homme, qui fut, adolescent, sociétaire du Racing, foulant la cendrée des stades et avalant les longueurs de piscine, quand il n'affrontait pas l'océan à Saint-Jean-de-Luz, part à la découverte des reliefs, à pied ou en bande«²⁸⁴. Jean-Pierre Vernant évoque souvent ses vacances de jeunesse à pied et à vélo avec sa »bande de copains«²⁸⁵. Plus tard, quand il »est appelé sous les drapeaux en 1937«, il est affecté dans la très athlétique division des »chasseurs alpins«²⁸⁶. Pierre Pachet, dans une intervention qui porte pourtant sur le communisme de Vernant et sur une période bien postérieure, »la fin des années 1970«²⁸⁷ »repense [...] à [sa] présence physique«. Il me semble, ajoute-t-il, »que ce n'est pas hors sujet. Il était particulièrement beau, avec le regard clair et droit, un corps puissant et solide, une voix chaleureuse mais sobre, sans excès«²⁸⁸.

L'enjeu de la mise en valeur du corps de Jean-Pierre Vernant est l'absence d'opposition avec son esprit. Vernant semble incarner sinon l'union de l'âme et du corps, du moins la continuité harmonieuse entre ces deux pôles, celle-là même qu'il décrit avec la Grèce ancienne et qui est rompue avec le christianisme²⁸⁹. En effet, l'impression holistique qui se dégageait, semble-t-il, du personnage de Vernant est souvent mise en relation avec l'objet d'étude du savant.

²⁸⁴ Philippe-Jean CATINCHI, Disparition. Jean-Pierre Vernant, dans: *Le Monde*, 11/1/2007.

²⁸⁵ VERNANT, *De la Résistance*, p. 55.

²⁸⁶ Nous. Portrait de Jean-Pierre Vernant résistant, documentaire (1996) de Paul Lacoste et Bruno Stisi, BNF, NUMAV-14579

²⁸⁷ Pierre PACHET, »Oui, c'est exactement ça«. Du communisme de Vernant, dans: *Agenda de la pensée contemporaine*, Paris 2008, p. 105-112, ici p. 106.

²⁸⁸ *Ibid.*, p. 112.

²⁸⁹ »Notre civilisation contemporaine – et le christianisme a joué beaucoup – a inventé à la fois l'individu, le sujet, la personne, la vie intérieure, la vie spirituelle, tout ce qui est le dedans de chacun de nous, et en même temps et en face, on a construit une réalité physique, qui se définit comme mouvement, étendue, atome, énergie [...], mais il y a un fossé entre le monde extérieur [...] et d'autre part ce monde [...] des sentiments, des pulsions, des passions, de la pensée. Or le Grec ne vit pas son existence de cette façon, il fait partie du monde, il est donc tout autrement intégré dans le cosmos«, Jean-

Lui-même justifie son attirance initiale pour la Grèce en partie par une expérience sensuelle qu'il avait »eue en 1935 d'un pays où les gens vous accueillent, où il y avait du soleil, où on nageait dans une mer particulièrement agréable«²⁹⁰, »j'adorais la mer, la natation, le bateau, les îles«²⁹¹.

Cette sélection non exhaustive de portraits de Vernant autour des thèmes du corps présente un important point commun: la fascination qu'éveillait Vernant était provoquée en partie par la figure de l'homme total, qui réconcilie tous les pôles de la vie, le corps, l'esprit et l'âme, les classes populaires et la bourgeoisie cultivée, l'histoire et le présent.

1.2.2 De l'intellectuel général à l'intellectuel public et collectif

La figure de l'homme total est liée à celle de l'intellectuel général. En effet, le premier type d'intellectuel, originel et traditionnel, l'intellectuel zolien puis sartrien, a vocation à l'universalité par sa parole: l'autorité acquise dans son domaine particulier lui donne la légitimité d'intervenir dans la sphère publique. Francesco Barbagallo présente ainsi Vernant, en redéfinissant en ce sens la notion d'intellectuel: »Se per intellettuale s'intende uno studioso che va oltre il campo delle competenze specialistiche e da un proprio contributo alla conoscenza e alla soluzione dei problemi piu generali della società, J.-P. Vernant ha esercitato a pieno questa funzione«²⁹². De même, Vincent Duclert, dans l'article: »Le modèle Vernant. Engagements résistants, philosophe combattant«, place Vernant dans la tradition de l'intellectuel général, qu'il désigne du terme d'»intellectuel démocratique«²⁹³. Cependant il n'interroge pas la notion d'»intellectuel«. La tradition de l'engagement est présentée de manière mythifiée autour d'un modèle unique de l'engagement, comme si engagement et activité érudite allaient naturellement de pair. Or, j'ai cherché à montrer que l'histoire de l'intellectuel s'est construite à travers des modèles successifs qui s'opposaient. De plus, l'appellation »intellectuel démocratique« pose problème: en effet, le processus d'élection de l'intellectuel n'est point démocratique, mais consensuel, autour d'une figure charismatique. Vernant défendait bien des idéaux démocratiques, mais sa légitimité de défenseur de ces idéaux ne l'était pas. Il rapporte lui-même comment il a été choisi de manière

Pierre Vernant. *La Fabrique de soi*, documentaire (2011) d'Emmanuel Laborie, BNF, NUMAV-234.

²⁹⁰ VERNANT, *De la Résistance*, p. 94.

²⁹¹ MEZZARDI, SVENBRO, *Itinéraire*, p. 20.

²⁹² Francesco BARBAGALLO, *L'intellettuale comunista e libertario*, dans: *Tra passato e presente. L'impegno di J.-P. Vernant (= Studi storici 41/1 [2000])*, p. 16–22, ici p. 16.

²⁹³ DUCLERT, *Le modèle Vernant*, p. 76–77.

spontanée comme chef dans la Résistance, sans que cela ait été le résultat d'un processus d'élection.

Le portrait de Vernant en intellectuel général est donc en partie dû à une absence de nuances de la part de certains de ses biographes qui méconnaissent la diversité des modèles de l'intellectuel. Cependant, cette perception correspond à des actions assumées et à des traits de caractère revendiqués par Vernant. En effet, si l'intellectuel public se donne un rôle d'observateur extérieur, si l'intellectuel spécifique n'intervient que dans des domaines d'action dont il maîtrise les enjeux théoriques, la vocation à l'universel caractéristique de l'intellectuel général se retrouve en partie chez Vernant.

Par tradition familiale tout d'abord:

Figlio e nipote di intellettuali, direttori di un giorno le repubblicano di sinistra, [...] non conobbe il padre, socialista, arruolato volontario e caduto in guerra nel '15. Ma s'ispirò sempre al suo esempio di intellettuale impegnato, in prima linea col suo giornale di provincia, già al tempo dell'affare Dreyfus, quando nacque il termine »intellettuale«, con la pubblicazione su »Aurora« del »Manifeste des intellectuels«, in difesa del capitano ebreo, al principio del 1898. Libertarismo, repubblicanesimo e socialismo [...] sono i dichiarati fondamenti della formazione politico-culturale di Vernant²⁹⁴.

La référence à Zola et au combat républicain et dreyfusard a marqué son éducation²⁹⁵. Or Zola, avec qui s'ouvre véritablement l'ère des intellectuels en France, incarne, selon la typologie d'Ingrid Gilcher-Holtey, le type de l'intellectuel général.

Pourtant, sa posture éthique, qui semble avoir fasciné ceux qui côtoyaient Vernant, n'est pas justifiée par une autorité tirée de sa science, mais bien plutôt par des principes politiques et moraux fondamentaux sans rapport direct avec sa carrière de chercheur. De fait, l'antériorité de la politique et de la morale sur la recherche dans le parcours de Vernant est perçue comme une préséance des premières sur la seconde: »Il était là comme une invisible présence, une conscience, certes pas un modèle – il en eût ri – mais une exigence morale: ne pas baisser la tête, ne pas accepter qu'on touche à ce qui fait la volonté de l'homme, faire que jamais l'optimisme de la volonté ne soit anéanti par le pessimisme de l'intelligence«²⁹⁶. Si l'intelligence ne renvoie pas ici directement à une activité d'érudition mais plutôt à la *Realpolitik*, opposée à un idéalisme moral, la formule ne manque pas son effet paradoxal. En effet, elle caractérise un homme reconnu pour sa carrière universitaire, qui a donc tiré sa reconnaissance et son

294 BARBAGALLO, L'intellettuale comunista, p. 16.

295 Voir aussi CATINCHI, Disparition; Jean-Pierre VERNANT, Entre mythe et politique, dans: ID., Œuvres, p. 1759–2212, ici p. 1801.

296 MAGGIORI, Fin de l'Odyssée.

autorité de son intelligence, mais souligne qu'en dernière instance, la valeur ultime pour lui est morale.

De même, François Hartog, dans une nécrologie, fait référence à la Grèce ancienne à travers la figure de Socrate pour mettre en valeur chez Vernant l'oralité plutôt que l'écriture, et à travers cette préférence, l'importance du contact humain: «Des livres de Vernant, écrits dans une langue classique, rigoureuse mais sans la moindre raideur, il conviendra de reparler bientôt, mais, en cet instant où le silence tombe, c'est le côté socratique de l'homme que j'évoquerai, l'homme d'agora, celui qui engageait la conversation en tous lieux et avec chacun, celui pour qui la pensée passait par l'échange d'une parole vivante»²⁹⁷.

L'universalité dont se réclame Vernant est donc avant tout une éthique: un rapport universel à l'humain. Celui-ci, certes, n'est pas sans rapport avec l'intérêt du chercheur pour les formes variées de l'humain de la psychologie historique, mais il semble venir après, du point de vue chronologique aussi bien qu'axiologique. Si Vernant arbore des traits généraux ou universels, cela ne repose pas sur sa légitimité de chercheur, mais bien plus sur un ethos de moralité acquis dans ses années de jeunesse et de formation au militantisme.

Intellectuel général? Le PC, dedans/dehors

Contrairement à Snell, Vernant a été affilié à un parti: le PCF²⁹⁸. Il fit partie des Jeunesses communistes qui combattaient contre les groupes fascistes et nationalistes dès 1932²⁹⁹, avant d'adhérer formellement au Parti à partir de 1934³⁰⁰. Il rend sa carte en 1937, car il se trouve à l'armée mais reste communiste³⁰¹, «commence à désapprouver»³⁰² en 1939, au moment du pacte germano-soviétique, est «franchement anticommuniste»³⁰³ en 1940, et réadhère au PCF vraisemblablement à la Libération. Il quitte le Parti définitivement en 1970³⁰⁴. Son appartenance

²⁹⁷ François HARTOG, Il a vécu et est mort en philosophe, dans: Libération, 11/1/2007.

²⁹⁸ Ce qu'il «ne regrette pas», Jean-Pierre VERNANT, La traversée des frontières, Paris 2004, p. 26.

²⁹⁹ VERNANT, Réflexions sur le stalinisme, p. 99.

³⁰⁰ Nous. Portrait de Jean-Pierre Vernant résistant, documentaire (1996) de Paul Lacoste et Bruno Stisi, BNF, NUMAV-14579.

³⁰¹ VERNANT, Entre mythe et politique, p. 2225-2226.

³⁰² Ibid., p. 2225.

³⁰³ Ibid.

³⁰⁴ Il quitte le parti au moment où Georges Marchais en prend la tête: «Non Marchais, c'est trop! [...] Un homme qui, à plus de vingt ans, en pleine Occupation, accepte d'aller travailler en Allemagne», *ibid.*, p. 2167.

partisane était liée à la philosophie marxiste, comme c'est le cas chez beaucoup de penseurs de sa génération. Cette appartenance navigue selon sa propre analyse rétrospective entre deux pôles: aveuglement et lucidité³⁰⁵.

Dans un article datant de 1950, il noue une réflexion sur l'agir, inspirée de Meyerson, à un éloge de l'URSS. Meyerson voit dans les »œuvres«, c'est-à-dire toutes les productions de l'esprit humain dans ses différents domaines, l'expression même de cet esprit. Le mot »œuvres« est utilisé dans son sens plein, peut-être en référence à l'étymologie latine ou au sens religieux. Il signifie non pas seulement le résultat mais l'ensemble de l'activité créatrice. La psychologie historique de Meyerson, puis de Vernant, est donc liée à une réflexion sur l'agir. Vernant infléchit la sienne dans un sens social, distinguant le fait, le produit, qui est selon lui individuel, du faire, qui est social³⁰⁶. Or l'»expérience sociale«, définie comme les »actions réciproques entre l'homme et les structures sociales« a été l'objet d'une rationalisation, constate Vernant. Cette rationalisation peut-elle devenir science³⁰⁷? Vernant répond par l'affirmative à cette question en prenant l'exemple de l'URSS et des plans quinquennaux:

C'est le même aspect de groupement, de systématisation, d'utilisation logique et coordonnée que nous retrouvons dans les expériences contemporaines de planification. Là où, comme en URSS, la pratique des grands Plans a triomphé, on passe d'un effort isolé, incomplet, hésitant à un effort d'ensemble, systématiquement poursuivi, et qui s'applique non seulement aux faits techniques et économiques mais aux faits politiques, sociaux, culturels, à toute la vie sociale. [...] Le plan constitue bien la forme nouvelle, consciente, de l'expérience sociale³⁰⁸.

Il est bien aisé, soixante-dix ans après l'écriture de ce texte, de s'indigner ou de se rire de la crédulité de Vernant, de sa »dérive de la discipline scientifique vers l'utopie«³⁰⁹. Il est vrai que nos connaissances historiques sur l'URSS démentent

305 Ibid., p. 2225.

306 »L'œuvre a un double aspect. Comme acte de création, elle paraît individuelle. Comme produit de cet acte, comme créature, elle paraît sociale. [...] En réalité on ne peut séparer le faire du fait«, ID., *Psychologie historique et expérience sociale*, dans: *Passé et présent*, p. 31–47, ici p. 38.

307 »La question se pose de savoir si l'expérience sociale peut à son tour mener à une science sociale«, *ibid.*, p. 43.

308 Ibid., p. 45.

309 ID., Préface, dans: ID., *Passé et présent*, p. VII–XII, ici p. X. Pour d'autres passages très idéologiques chez Vernant, voir ID., *L'homme et le travail en société socialiste*, *ibid.*, p. 47–61, publié une première fois en 1951 dans »La Nouvelle Critique«, »revue du PC très officielle et dogmatique«. Il affirme ainsi en 1951 qu'en URSS, »le communisme a cessé d'être un espoir utopique«, *ibid.*, p. 57.

entièrement ses propos. Les plans quinquennaux, imposés par le haut dans le cadre d'une dictature, se concentraient sur la production extensive dans quelques domaines au détriment complet des autres, dans une absence totale de flexibilité, du fait de la durée du plan et de l'immensité de l'espace soviétique, et ne constituaient donc en aucune manière l'expérience par un individu des structures sociales, ni un phénomène de rationalisation, mais bien plutôt une opération de propagande³¹⁰. En 1950, les membres du PCF, en partie pour des raisons d'accès à l'information, en partie par refus de renoncer à l'idéal au nom duquel beaucoup d'entre eux s'étaient battus contre le nazisme, étaient bien loin du pays du socialisme réel, dont ils ignoraient ou refusaient de voir qu'il fût également une brutale dictature.

Le ton ici élogieux de Vernant vis-à-vis de l'Union soviétique, son »aveuglement«³¹¹ comme il le définit ailleurs lui-même, n'est pas, tant s'en faut, représentatif de l'ensemble de sa production sur le communisme. Sa position, du »dedans« même du parti, fut, affirme-t-il plus tard, toujours empreinte d'une certaine »lucidité«³¹². Il créa en effet avec d'autres une revue communiste, »Voies nouvelles«, qui refusait de s'asservir à la ligne du parti mais se voulait au contraire un contrepoint de réflexion critique³¹³. Il publia également dans une revue du même type, »La Pensée«. Vernant, à l'instar de son ami Victor Leduc³¹⁴, voulait ainsi concilier son appartenance au parti et son indépendance de philosophe, ce qui le rapproche de la figure de l'intellectuel public. Toujours est-il que cette revue, qui reflétait une attitude générale de distance critique, trouva un accueil extrêmement défavorable au Parti. Vernant l'évoque dans le passage suivant, dans lequel il s'associe à Victor Leduc: »Le Parti, pour nous disqualifier, nous appelait, en première page de l'>Humanité<, les >termittes<. Nous étions, dans la terminologie de l'époque, des >Italiens<, nous voulions ouvrir, démocratiser le Parti; rompre les liens d'allégeance avec l'URSS et sa politique de puissance«. Du »dedans«, il critique ainsi le Parti, qu'il choisira de quitter en 1970.

310 Voir François FURET, *Le passé d'une illusion. Essai sur l'idée communiste au xx^e siècle*, Paris 1995 et Andrea GRAZIOSI, *Histoire de l'URSS*, Paris 2010.

311 VERNANT, *La traversée des frontières*, p. 26.

312 Ibid.

313 »Bien avant de quitter le PC, il avait adopté une attitude critique. Cela date de 1958, comme en témoignent trois textes sur la guerre d'Algérie, sur l'analyse du xx^e congrès et sur mai 68«, Marc ABÉLÈS, *L'énigme du politique*, dans: GEORGOUDI, POLIGNAC (dir.), *Relire Vernant*, p. 213–226, ici p. 214.

314 Jean-Pierre VERNANT, *Portrait d'un militant. Victor Leduc*, dans: ID., *Passé et présent*, p. 125–128, ici p. 127.

Si l'on peut observer, jusqu'à cette date, du fait de son adhésion au PC marquée par une volonté de distance critique, une hésitation chez Vernant entre le modèle de l'intellectuel général et celui de l'intellectuel public, on voit bien que c'est le second qui l'emporte après son départ du parti. Riccardo Di Donato souligne bien que les combats de Vernant à partir de ce moment sont marqués du sceau de l'indépendance politique: »Quando Vernant esce dal PCF nel 1970, sceglie una posizione fuori da ogni forza politica organizzata, partecipa di momenti d'impegno per grandi battaglie ideali, in particolare alla lotta contro l'antisemitismo e per la libertà in URSS«³¹⁵. Alors que Vernant met très souvent l'accent, dans le récit de sa vie comme pour ses analyses de l'histoire grecque, sur l'aspect de continuité contre l'illusion de changements radicaux, sa première »intervention personnelle dans le champ politique«, sous la forme d'un article paru initialement dans la revue »Voies nouvelles«³¹⁶, constitue bien à ses yeux une »rupture« marquée. Cet article de 1959 rompt en effet »avec une conception de l'action militante conduite, pour l'essentiel, en fonction des intérêts d'état du champ socialiste, l'abandon de la tendance à idéaliser l'URSS, l'exigence d'une pensée critique, d'une approche plus positive et raisonnée des faits contemporains, la conscience enfin qu'il est impossible de programmer scientifiquement le cours de l'histoire humaine«³¹⁷.

Le départ du Parti et le renoncement partiel au marxisme coïncident bien, Vernant le dit explicitement, au choix d'un autre type d'engagement. En 1996, il constate ce changement: »C'est plus pareil, pourquoi? Il n'y a plus ces grands enjeux généraux. Je ne crois plus du tout que l'homme va maîtriser, je ne crois plus du tout que l'histoire ait un sens«³¹⁸.

Par la suite, Vernant s'est souvent exprimé sur son passé de communiste. Il s'en explique dans l'introduction du recueil »Entre mythe et politique«³¹⁹. Il y nuance la rupture que constitue son départ du PCF. Pour ce faire, il justifie le titre d'une des sections du livre »Dedans/dehors«³²⁰, dans laquelle figurent à la fois des textes antérieurs et postérieurs à son départ du PCF. Entre analyse distanciée du *dedans* du parti, mais extérieure à sa ligne, et critique rétrospective du *dehors*, Vernant montre qu'il y a une forme de continuité à travers la rup-

315 Riccardo Di DONATO, Un percorso intellettuale, dans: Tra passato e presente. L'impegno di J.-P. Vernant (= Studi storici 41/1 [2000]), p. 7-15, ici p. 12.

316 Article repris dans: VERNANT, Entre mythe et politique, p. 2139-2147.

317 ID., Préface [Passé et présent], p. XI.

318 Autour de l'engagement. Table ronde (1996) avec Jean-Pierre Vernant, Jorge Semprún et Olivier Py, BNF, NUMAV-294551.

319 VERNANT, Entre mythe et politique, p. 1765 pour la référence au communisme.

320 Ibid., p. 2137-2175.

ture³²¹. À l'occasion d'une journée d'études qui lui est dédiée en 2000, il rapporte une question qui lui est posée fréquemment à cette période: «comment pouvait-on être communiste dans les années trente, quarante, cinquante?»³²²

Celle-ci renvoie à la crédulité des militants que j'évoque plus avant, et dont Vernant reconnaît qu'elle confine à une espérance de type religieux³²³. Vernant renverse cette question en en posant une autre, paradoxale: «Comment aurait-on pu à l'époque *ne pas* être communiste?»³²⁴ Premier élément de réponse: dans l'entre-deux-guerres, face à l'arrivée au pouvoir en Europe de mouvements fascistes, au sens large, le communisme, tel qu'il s'incarnait en Union soviétique semblait à toute une génération traumatisée par la Première Guerre mondiale la seule manière de lutter, l'unique planche de salut³²⁵. L'on peut ajouter deux autres éléments de nature historique et sociologique: le PCF, à l'instar du parti communiste italien, avait une certaine autonomie vis-à-vis de Moscou, s'était intégré au paysage politique spécifiquement français. Par ailleurs, la sympathie pour une URSS victorieuse de l'Allemagne nazie et l'engagement au PCF étaient très fréquents parmi les intellectuels, érudits et universitaires français de l'après-guerre³²⁶. Mais au-delà des circonstances historico-politiques, Vernant met en avant une conviction personnelle qui constitue une constante dans sa vie: l'idéal éthique de partage et sa foi en l'humain³²⁷, en la possibilité d'agir sur les hiérarchies et inégalités sociales, qui ne sont en rien

321 «Comme il y a des fractures dans ce qu'on imagine monolithique, il y a des continuités par-delà les ruptures et les changements. Dedans *et* dehors, à la fois», *ibid.*, p. 1765 (souligné dans l'orig.).

322 *Id.*, *Autoritratto*, dans: *Studi storici* 25/1 (2000), p. 28–30, ici p. 28.

323 *Ibid.*

324 *Ibid.* (souligné dans l'orig.).

325 *Ibid.*, p. 29.

326 Vernant commente en 1982 cet engagement massif: «C'est là le drame des intellectuels dans cette période d'après la Libération. Tout le monde a été au Parti! Je ne connais pas, pour ma part, d'intellectuel de cet âge qui ne soit pas passé par le Parti; j'en découvre encore, des gens, souvent tout à fait conservateurs, dont on me dit: ›Eh bien, tu te rappelles en 1940, quand il était membre du Parti!‹ Je dis ›Comment, lui aussi!‹ Oui, lui aussi, tout le monde y est passé», VERNANT, *Entre mythe et politique*, p. 2184. Stalingrad fit oublier à beaucoup à cette époque le pacte de non-agression germano-soviétique d'août 1939; par ex. à Edgar Morin, cité par David DRAKE, Sartre et le Parti communiste français (PCF) après la Libération (1944–1948), dans: *Sens public* (2006), <http://sens-public.org/articles/234/> (20/10/2023).

327 Son choix de l'anthropologie historique est également lié à cette «foi en l'humain»: «L'homme est au-dedans de lui-même le lieu d'une histoire», Jean-Pierre VERNANT, *Hommage à Ignace Meyerson*, dans: *Le Monde*, 24/11/1983. S'il est ce lieu, c'est aussi parce qu'il peut agir lui-même sur sa propre histoire.

une donnée immuable de la nature humaine³²⁸. Ce sont ces croyances qui l'ont longtemps empêché de voir que l'Union soviétique avait dès 1917 trahi l'idéal marxiste³²⁹. Cet autoportrait est ainsi une manière pour Vernant de ressaisir l'unité du moi interrogée, en ce jour de colloque dédié à sa personne, par la diversité des portraits des autres³³⁰, et plus largement par la rupture que constitue le départ du PCF. Si l'on quitte le plan psychologique pour s'intéresser à la construction d'une figure de l'intellectuel engagé, c'est une manière de concilier passé de militant et fonction critique de l'intellectuel public.

Cependant, comment comprendre de la part de Vernant cet engagement dans la durée, bien après l'engouement généralisé des intellectuels français à la Libération, au PCF, soumis à l'URSS, dictature totalitaire en plein stalinisme? Marc Abélès formule ainsi ce paradoxe: »À l'époque même où il développait cette réflexion novatrice sur l'activité délibérative dans la cité grecque, Vernant acceptait sans rechigner d'appartenir à un parti fort peu enclin à accepter la discussion dans ses rangs. [...] Vernant n'hésite pas à qualifier de schizophrène sa propre attitude«³³¹. Voilà une illustration par lui-même de cette schizophrénie: tandis que sa femme, Lida, d'origine russe, traduisait en français les œuvres de Staline, Vernant, relisant la traduction, réagit ainsi: »J'entraîs en fureur, je disais: ›Ce type est complètement demeuré, c'est un pope, il ne réfléchit pas, il procède par litanies...‹ Cela ne m'empêchait pas d'être un bon stalinien«³³².

Vernant justifie après coup cette attitude contradictoire en distinguant l'engagement de nature »politique« qui a été le sien à un engagement »idéologique et intellectuel«³³³. Le premier lui permet, selon lui, de continuer à exercer sa fonction critique, tout en défendant de manière pragmatique ses idéaux d'égalité et de résistance au fascisme. Marc Abélès fait quant à lui l'hypothèse selon laquelle la tension entre liberté intellectuelle et soumission politique serait liée chez Vernant à un prolongement par l'»expérience communiste«³³⁴ de celle de la Résistance:

On reconstitue là une communauté où l'amitié joue un rôle important. Vernant [...] fait apparaître par contraste les dérives en termes de pouvoir dans cette organisation: l'acceptation de la discipline stalinienne, au détriment de toute démocratie. [...] C'est donc bien une vision de la politique articulée autour de la

328 ID., *Autoritratto*, p. 29

329 Ibid., p. 30.

330 Ibid., p. 28.

331 ABÉLÈS, *L'énigme du politique*, p. 218.

332 VERNANT, *Entre mythe et politique*, p. 2185.

333 Ibid., p. 2183.

334 ABÉLÈS, *L'énigme du politique*, p. 222.

notion de *philia*, de communauté des égaux et pas seulement une conception pragmatique de l'action politique [...]. Cette conception porte en elle une tension forte entre l'égalitarisme et l'aristocratie sur laquelle se greffe la question non résolue de l'autorité, de sa dévolution et de son exercice³³⁵.

Toujours est-il que dès les années 1960, et a fortiori après son départ du PCF en 1970, Vernant est sans complaisance envers l'Union soviétique. Dans un compte rendu de 1991 du livre de Merab Mamardachvili «La pensée empêchée», il exprime son accord avec l'analyse mise en œuvre dans l'ouvrage et son admiration pour son auteur, le «Socrate géorgien»³³⁶, mort un an auparavant, dont il dit ailleurs qu'il est l'un des meilleurs philosophes soviétiques contemporains³³⁷. La publication de ce compte rendu dans le quotidien à grand tirage «Libération» est un geste politique fort pour l'ancien communiste qu'est Vernant.

Il adopte la description de l'Union soviétique par Merab Mamardachvili comme un «système totalitaire [...] qui a réussi à congeler l'activité mentale»³³⁸. Il file la métaphore du gel, utilisée par ailleurs pour décrire la politique étrangère de l'URSS³³⁹, pour poser la question suivante: «dans ce continent glacière, pétrifié, où la flamme dont brûlaient les hommes de la Révolution ne flambe plus que pour consumer du dedans les insoumis, comment la pensée a-t-elle pu se perpétuer, renaître, revivre chez cette myriade d'hommes soviétiques que Merab qualifie de *self-made*, comme il se proclame lui-même?»³⁴⁰ Il encourage de manière vibrante le lecteur à aller trouver la réponse dans le livre, afin de comprendre comment s'opère ce qui constitue métaphoriquement un défi humain aux lois de la nature³⁴¹. Celui-ci contribue à la dénonciation et à la destruction du mythe soviétique de l'homme nouveau: «Vous comprendrez que votre image d'un *homo sovieticus* en béton, reproduit immuable et sans fissure à des milliers d'exemplaires, est un mythe qui ne rend compte ni du drame vécu par l'intelligentsia d'URSS, ni des enjeux réels, pour le meilleur et pour le pire, de l'après-bolchevisme»³⁴².

335 Ibid., p. 222–223.

336 Il le compare à Socrate, aussi bien pour sa «ressemblance physique» avec le philosophe athénien que pour sa philosophie de l'oralité, Jean-Pierre VERNANT, Merab Mamardachvili, *La pensée empêchée*, dans: *Passé et présent*, p. 732–736, ici p. 732–733, et sous le titre «Socrate géorgien», dans: ID., *Entre mythe et politique*, p. 2186–2189.

337 Ibid., p. 2195.

338 ID., Merab Mamardachvili, p. 734.

339 On désigne la politique étrangère des années Khrouchtchev (1953–1964) par l'expression «le dégel». Voir Sabine DULLIN, *Histoire de l'URSS*, Paris 2010, p. 69–73.

340 VERNANT, Merab Mamardachvili, p. 735.

341 Ibid.

342 Ibid.

Intellectuel public

En intellectuel public, il fit de nombreuses interventions publiques écrites ou orales dans les domaines de la culture et de la religion. Dans le »Journal de psychologie normale et pathologique«, il publie dans les années 1950 d'extrêmement nombreux comptes rendus sur des sujets variés. Il fait ainsi montre de son ouverture d'esprit mais aussi de sa compétence critique dans de nombreux domaines. Ces comptes rendus constituent le second volume de »Passé et présent«. Au-delà de ses textes de spécialiste sur la Grèce ancienne, Vernant s'exprime principalement dans des ouvrages portant sur le travail³⁴³, la sociologie³⁴⁴ et la psychologie³⁴⁵ en dehors de cette période historique. Il rédige des rapports qui ont pour cadre des aires culturelles variées – France³⁴⁶, Australie³⁴⁷, États-Unis³⁴⁸, Japon³⁴⁹ – et dans des domaines très larges – cinéma³⁵⁰, médias³⁵¹, conquête spatiale³⁵² par exemple. Les articles portent également sur des sujets qui l'interpellent politiquement, à savoir la question, dirait-on

343 ID., Georges Friedmann, Où va le travail humain?, dans: *Passé et présent*, p. 521–524; ID., P. Naville, La vie de travail et ses problèmes, *ibid.*, p. 527–529; ID., Georges Friedmann, Le travail en miettes, *ibid.*, p. 533–535.

344 ID., Roger Caillois, *Quatre essais de sociologie contemporaine*, *ibid.*, p. 594–596.

345 ID., Gerhard Adler, *Essais sur la théorie et la pratique de l'analyse jungienne*, *ibid.*, p. 650–651; ID., R. B. Onians, *The Origins of European Thought: about the Body, the Mind, the Soul, the World, Time and Fate* 2^e édit., *ibid.*, p. 621–622; ID., Charles Nahoum, *L'entretien psychologique*, *ibid.*, p. 658–659; ID., Charles Chandessais, *La psychologie dans l'armée*, *ibid.*, p. 671–673 notamment.

346 ID., Alain Touraine, *L'évolution du travail ouvrier dans les usines Renault*, *ibid.*, p. 530–35.

347 ID., Catherine H. Berndt, *Women's Changing Ceremonies in Northern Australia*, *ibid.*, p. 469–470.

348 ID., Leonarda Ancona, *La psicologia sociale negli Stati Uniti d'America*, *ibid.*, p. 529–530.

349 ID., Jean Stoetzel, *Jeunesse sans chrysanthème ni sabre. Études sur les attitudes de la jeunesse japonaise d'après-guerre*, *ibid.*, p. 636–638.

350 ID., Henri Agel, *Esthétique du cinéma*, p. 644–646; ID., Edgar Morin, *Le cinéma ou l'homme imaginaire. Essai d'anthropologie sociologique*, *ibid.*, p. 646–648; ID., Edgar Morin, *Les stars*, *ibid.*, p. 648–650.

351 ID., P. Bourdieu, L. Boltanski, *Un art moyen. Essai sur les usages sociaux de la photographie*, *ibid.*, p. 701–703; ID., Jean Cazeneuve, *Sociologie de la radio-télévision*, *ibid.*, p. 683–685.

352 ID., Margaret Mead, Donald N. Michael, *Man in Space: a Tool and a Program for the Study of Social Change*, *ibid.*, p. 654–655.

aujourd'hui, du traitement des minorités noires³⁵³ ou juives³⁵⁴, ainsi que celle de la place des femmes³⁵⁵.

Variété des sujets qu'il traite, mais aussi de son auditoire et de son lectorat. Ainsi, le spectre des revues scientifiques dans lesquelles il publie est extrêmement large: psychologie³⁵⁶, histoire³⁵⁷, histoire des religions³⁵⁸ ou philologie classique³⁵⁹ notamment. Nombre d'articles du recueil »Entre mythe et politique«, ouvrage conçu pour un public large, ont été rédigés originairement pour de grands quotidiens ou hebdomadaires³⁶⁰, des revues de vulgarisation scientifiques³⁶¹, des dictionnaires ou encyclopédies³⁶².

Vernant est interrogé par »Libération« en 1980 sur la question de la religion, son domaine de recherche. Cependant, l'entretien porte sur un sujet actuel: »Le retour en force des religions«. Il est bien fait appel à Vernant en tant qu'intellectuel spécifique. Sa qualité de spécialiste de la religion grecque antique lui confère une autorité plus large sur le sujet. La référence à la Grèce est présente dans l'entretien, mais en tant que contrepoint pour comprendre le phénomène contemporain du retour du religieux, dû selon Vernant en France à une »continuité culturelle [...] brisée«³⁶³. Ce sujet de réflexion, qui prend pour point de départ une donnée sociologique et se fonde sur l'opposition philoso-

353 ID., André Schaeffner, Les Kissi. Une société noire et ses instruments de musique, *ibid.*, p. 470–472; ID., Franklin Frazer, Bourgeoisie noire, *ibid.*, p. 238–239; ID., Bertram B. Karon, The Negro Personality, *ibid.*, p. 660–662.

354 ID., Pierre Aubéry, Les milieux juifs de la France contemporaine à travers leurs écrivains, *ibid.*, p. 680–681.

355 ID., Catherine H. Berndt; ID., Madeleine Guilbert, Les femmes et l'organisation syndicale avant 1914, *ibid.*, p. 573–576.

356 Nouvelle Revue de psychanalyse, Nouvelle Revue de psychosociologie, en plus du Journal de psychologie normale et pathologique.

357 L'Histoire, Quaderni di storia.

358 Revue de l'histoire des religions, Archives de sciences sociales des religions, Archives de sociologie des religions.

359 Arion, Pallas.

360 Libération, Le Nouvel Observateur, Le Matin (quotidien de Suisse romande).

361 Science et avenir.

362 Citons: Enciclopedia del novecento, Rome 1979. Vernant a notamment publié les articles suivants dans ces ouvrages de référence: Jean-Pierre VERNANT, art. »Théogonie et mythes de souveraineté en Grèce«, dans: Yves BONNEFOY (dir.), Dictionnaire des mythologies et des religions des sociétés traditionnelles et du monde antique, Paris 1981, p. 1105–1109 et ID., art. »La longue vie des dieux grecs«, dans: Charles BALADIER (dir.), Grand atlas universel des religions, Paris 1988, p.74–75.

363 Jean-Pierre VERNANT, Le retour en force des religions. Entretien, dans: Quaderni di storia 12 (1980), p. 239–247, ici p. 242.

phique entre raison et religion, est également l'occasion d'une dénonciation politique. En effet, le discours politique se caractérise parfois par un type de »raison« particulier, la raison »verbale« dite aussi »théologique«, que Vernant définit comme suit: »Elle n'enquête pas sur le réel pour chercher dans quelle mesure nos théories peuvent en rendre compte, mais construit une argumentation qui présente tous les problèmes comme réglés«³⁶⁴.

Il prend ensuite un exemple tiré de l'actualité et mis en scène dans son quotidien: »Je viens d'entendre Marchais à la radio expliquer que, en Afghanistan, les Soviétiques sont intervenus pour empêcher une intervention des troupes impérialistes... ça, c'est encore un exemple de ce que j'appelle raison théologique, où il s'agit d'inventer un discours, et quelquefois d'y croire, ce qui est encore pire, pour justifier ce qui, manifestement, ne tient pas debout«³⁶⁵. Plus encore, Vernant dénonce l'idéologie selon lui entièrement religieuse du régime soviétique³⁶⁶.

Vernant fait montre ainsi d'une aisance d'intellectuel spécifique: quand il renvoie de temps à autre à son domaine de compétence, c'est pour répondre à un enjeu sociologique du monde contemporain, analysant l'actualité politique nationale et internationale de manière approfondie mais sur le ton informel de l'entretien.

On fit appel à lui dans la sphère publique à différents niveaux en tant que spécialiste de la Grèce sur des sujets variés. On l'invita par exemple en 1998 à intervenir à l'École d'architecture de Paris-la Villette pour qu'il parlât pour sa part de l'architecture en Grèce ancienne, aux côtés de l'architecte Henri Gaudin, qui aborda le sujet sur des époques plus récentes. Il fit à cette occasion un développement sur la ville en Grèce comme lieu de la cité ainsi que sur le rapport grec à l'espace à travers les figures divines d'Hestia et Hermès³⁶⁷. Sur le même sujet, il tint le 13 juin 1996 à Heidelberg une conférence publiée dans »Entre mythe et politique« sous le titre »Espace et ville«³⁶⁸.

Devant un public de non-hellénistes, il cherche à y démontrer comment la mythologie grecque – ici à travers ce couple divin –, en tant qu'elle constitue un regard décalé par rapport au monde contemporain, permet de l'interroger à nouveaux frais:

364 Ibid.

365 Ibid., p. 244–245.

366 Ibid., p. 246–247.

367 Id., Hestia-Hermès. Sur l'expression religieuse de l'espace et du mouvement chez les Grecs, dans: Id., Œuvres, p. 381–422.

368 Id., Entre mythe et politique, p. 2304–2309.

1. Bruno Snell et Jean-Pierre Vernant

Comment faire en sorte que nos villes de demain résolvent ce double problème que sont la stabilité des foyers et le mouvement qui ne cesse de nous entraîner? Comment faire en sorte d'unir l'intimité d'un chez-soi et la sociabilité urbaine? Les problèmes sont certes complètement différents de ceux de la Grèce, et pourtant, mes deux petits dieux, d'une certaine façon, posent des questions par ma bouche³⁶⁹.

Vernant recourt par là même à un argument paradoxal fréquent depuis Nietzsche: c'est justement du fait de son éloignement, de son caractère intempestif³⁷⁰, que la Grèce permet de penser le présent, et même l'avenir, pour citer le titre d'un colloque inauguré par Vernant³⁷¹. Cependant, par-delà l'affirmation d'une »différence fondamentale«, ces »deux petits dieux« grecs dégagent plutôt l'impression de familiarité et de permanence. L'opposition entre repli sur l'espace intérieur du foyer et ouverture sur l'extérieur, personnifiée par Hestia et Hermès, semble originelle et archétypale. Quoi qu'il en soit de l'ambiguïté entre continuité et altérité, Vernant incarne la figure du passeur: de la Grèce ancienne au xx^e siècle et du cercle restreint des études grecques au grand public.

Au-delà de la culture et de la religion, la politique est l'un des sujets de prédilection de Vernant³⁷². Conséquence de la déclaration de Vernant de 1999 »il n'y a plus ces grands enjeux généraux«³⁷³, que je cite plus haut: il n'y a que des causes politiques spécifiques. Et effectivement, il déclare quelques minutes plus tard, au cours de la même émission sur l'engagement: »je ne suis plus totalement engagé, totalement solidaire d'un parti ou d'une faction«, en revanche, »il y a des choses qui me paraissent ponctuellement insupportables«³⁷⁴, comme »l'affaire des sans-papiers«, la guerre en Bosnie³⁷⁵, le racisme et l'antisémitisme.

Par cette lutte contre l'antisémitisme³⁷⁶, il porte l'un des traits caractéristiques de l'intellectuel selon Blanchot:

369 Ibid., p. 2309.

370 Friedrich Wilhelm NIETZSCHE, *Unzeitgemäße Betrachtung II*, dans: ID., *Die Geburt der Tragödie. Unzeitgemäße Betrachtungen I-IV. Nachgelassene Schriften 1870-1873*, München, Berlin, New York 1988, p. 243-334.

371 Marc AUGÉ et al. (dir.), *La Grèce pour penser l'avenir*, Paris 2000.

372 Elle constituait véritablement sa seconde passion: Riccardo DI DONATO, *Ciao Jipé. Umanità e amicizia di Jean-Pierre Vernant*, dans: *La Rivista dei libri* (2007), p. 12-14, ici p. 13.

373 *Autour de l'engagement. Table ronde* (1996) avec Jean-Pierre Vernant, Jorge Semprún et Olivier Py, BNF, NUMAV-294551.

374 Ibid.

375 Ibid.

376 Cette question est plus centrale encore dans l'action de Pierre Vidal-Naquet contre le négationnisme. Voir Pierre VIDAL-NAQUET *Les assassins de la mémoire*, Paris 1987, ID., *Les juifs, la mémoire et le présent*, 1981.

De l'affaire Dreyfus à Auschwitz, il s'est confirmé que c'est l'antisémitisme (avec le racisme et la xénophobie) qui a révélé le plus fortement l'intellectuel à lui-même: autrement dit, c'est sous cette forme que le souci des autres lui a été imposé (ou non) de sortir de sa solitude créatrice. L'impératif catégorique, perdant la généralité idéale que lui avait donnée Kant, est devenu celui qu'Adorno a à peu près formulé ainsi: »Pense et agis de telle manière qu'Auschwitz ne se répète jamais«³⁷⁷.

Le combat contre l'antisémitisme est tout d'abord une tradition familiale. J'ai signalé que son père avait un journal dreyfusard³⁷⁸. Le choix de défendre ou non le capitaine Dreyfus constitua dans la vie politique et sociale française autour de 1900 une ligne de clivage profonde, dans laquelle l'antisémitisme jouait un rôle non négligeable.

Selon Vincent Duclert, c'est dans les années 1980 et 1990 que la lutte contre l'antisémitisme et le négationnisme devint l'un des combats principaux de Vernant, à l'époque où la question du communisme perdait de sa centralité autant pour lui que dans le paysage politique français³⁷⁹. Vernant dénonce ainsi l'antisémitisme au nom des valeurs républicaines et d'un modèle historique, celui de la résistance contre le nazisme³⁸⁰. Il ne le fait pas en invoquant le particularisme du peuple juif, mais en vertu de l'appartenance de la communauté juive à la nation française. L'historien Alain Schnapp, élève de Pierre Vidal-Naquet, rapporte que Vernant »ne niait pas qu'il se sentait lié étroitement, quoiqu'en gardant évidemment sa liberté de jugement, au sort des Juifs quand ils étaient persécutés ou pourchassés«³⁸¹. Ce lien étroit a une explication biographique évidente, quoique peu connue: sa mère était juive. D'après la loi juive, il l'était donc lui-même, mais il ne mit jamais en avant cet élément de son identité. Malgré sa judéité factuelle, ce lien étroit n'alla pas jusqu'à l'identification³⁸². Il faut ajouter que sa femme, Lida Nahimovitch, dont on met souvent

377 BLANCHOT, *Les intellectuels en question*, p. 55.

378 »Patron du journal républicain et très dreyfusard ›Le Briard«, DUCLERT, *Le modèle Vernant*, p. 68.

379 *Ibid.*, p. 71.

380 »Le souvenir de la résistance contre le nazisme était présent et formulé comme un principe politique inébranlable«, *ibid.*, p. 71.

381 PACHET, »Oui, c'est exactement ça«, p. 108.

382 Certes juif du point de vue des lois halahiques, Vernant, qui a été orphelin très jeune, a été élevé par la famille de son père et s'est inscrit bien plus fortement dans la lignée paternelle. Il ne reçut pas d'éducation juive. Je remerce Julien Blanc pour cette information importante (entretien du 28/4/2014). Je n'ai trouvé aucune référence de Vernant à sa judéité.

l'accent sur l'origine russe, était également de confession juive, ainsi que grand nombre de ses amis³⁸³.

Jean-Pierre Vernant use de toutes ses armes pour dénoncer l'antisémitisme. Il recourt parfois à ses compétences scientifiques pour en démontrer par le raisonnement et l'histoire l'invalidité. Dans le passage qui suit, il contextualise l'émergence du couple mythique de l'Hébreu et l'Aryen dans l'histoire de l'érudition européenne:

En même temps que se mettent en place les études savantes sur les Sémites et les Indo-Européens, on invente sous la figure imaginaire de l'Hébreu et de l'Aryen un couple providentiel qui, en livrant aux Occidentaux civilisés le secret de leur identité, leur confère leur titre de noblesse pour la domination spirituelle, religieuse, politique, de l'univers. Entre les composantes de ce couple on ne tient pas, pourtant, la balance égale. Si l'Hébreu a pour lui, sans conteste, le privilège du monothéisme, il n'en reste pas moins replié sur lui-même, immobile, fermé aux valeurs chrétiennes comme aux progrès de la culture et du savoir. Quant à l'Aryen, par contraste, on le pare de toutes les hautes vertus qui commandent la dynamique de l'histoire: l'imagination, la raison, la science, les arts, la politique. C'est que l'Hébreu inquiète, dérange et fait problème. Il apparaît aux fondements mêmes de la tradition religieuse à laquelle on s'identifie, mais il y est aussi étranger³⁸⁴.

Le couple mythique de l'Aryen et l'Hébreu, s'il a été aussi fécond d'un point de vue scientifique, par exemple pour Ernest Renan³⁸⁵, recèle selon Vernant un danger. Or celui-ci met souvent l'accent sur les couples mythiques plus ou moins célèbres de la littérature grecque en insistant bien sur la complémentarité des deux figures: Hestia et Hermès³⁸⁶, que je citais plus haut, Gaia et Chaos³⁸⁷, Gaia et Ouranos³⁸⁸, les deux Eros³⁸⁹... La dualité pousse le mythologue à une réflexion qui conduit à repenser une notion qui pourrait sembler monoli-

³⁸³ Nous. Portrait de Jean-Pierre Vernant résistant, documentaire (1996) de Paul Lacoste et Bruno Stisi, BNF, NUMAV-14579. Revenant sur la motivation de son combat dans la Résistance, Vernant dit en effet: »Nous avons des raisons politiques de nous battre, et des raisons vitales: ma femme était juive, comme beaucoup de camarades«, MAGGIORI, Fin de l'Odyssée.

³⁸⁴ Jean-Pierre VERNANT, Préface, dans: Maurice OLENDER, Les langues du paradis. Aryens et Sémites, un couple providentiel, Paris 1989, p. 7–11, ici p. 10.

³⁸⁵ Table ronde (1996) avec Jean-Pierre Vernant, Jorge Semprún et Olivier Py, BNF, NUMAV-294551.

³⁸⁶ VERNANT, Hestia-Hermès.

³⁸⁷ ID., L'univers, les dieux, les hommes. Récits grecs des origines, Paris 1999, p. 15–16.

³⁸⁸ Ibid., p. 18.

³⁸⁹ Ibid., p. 26.

thique, par exemple l'amour. Pourquoi la dualité est-elle perçue négativement dans le cas de l'Hébreu et l'Aryen? Le couple n'est pas désigné par Vernant comme »mythique« mais comme »imaginaire«. En effet, il ne se réclame pas du mythe, mais d'une réalité démontrée par la science, plus particulièrement deux disciplines universitaires qui se développent parallèlement, les études sémitiques et la linguistique indo-européenne. C'est bien là que réside le danger: cette double figure se donne pour vraie alors qu'elle est le fruit d'une dangereuse construction identitaire.

Les jeux de complémentarité et d'effet miroir existent aussi au sein de ce couple, mais ils sont extrêmement négatifs, puisqu'ils constituent le fondement du rejet de l'Hébreu, ce qu'approfondit Olender dans l'ouvrage préfacé par Vernant. L'Hébreu incarne une altérité, mais de manière non radicale, puisqu'elle est au fondement de la figure qui lui fait face, celle du chrétien. C'est l'ambiguïté de cet autre, alter ego prétendument primitif, qui a fait le lit de l'antisémitisme. Dans un article publié dans un autre ouvrage dirigé par Olender³⁹⁰, il fait d'ailleurs le lien entre altérité supposée et racisme.

Vernant cependant, homme de la prise de conscience politique, s'échappe, pour clore son introduction, des réflexions théoriques sur l'antisémitisme, afin de faire le lien avec l'extermination des Juifs par les nazis: »Dans les deux miroirs-mirages, accouplés et dissymétriques, où les savants européens du XIX^e siècle tentent, en s'y projetant, de discerner les traits de leur propre figure, comment pourrions-nous aujourd'hui ne pas voir, comme à l'arrière-plan obscur d'un tableau, se profiler l'ombre des camps et monter la fumée des fours?«³⁹¹ Par cette métaphore du tableau, Vernant signifie que le discours antisémite qui se cristallise au XIX^e siècle à travers cette double figure, s'il n'a pas été la cause directe d'Auschwitz, en a créé les conditions de possibilité d'existence: il fit accepter insidieusement, en »arrière-plan«, l'idée de l'altérité et de la dangerosité de l'Hébreu. Le potentiel de danger de ce couple mythique a été tristement actualisé.

Mais si les discours savants peuvent être générateurs d'idéologies néfastes, ils peuvent aussi exercer une influence politique positive. Preuve en est: ce passage, qui appelle à une lecture performative. La remarque conclusive cherche en effet à provoquer chez le lecteur érudit une prise de conscience politique.

Son engagement contre l'antisémitisme lui permet de définir de manière personnelle sa position d'intellectuel, comme le montre, c'est mon hypothèse, le

390 ID., L'autre de l'homme. La face de Gorgô, dans: Maurice OLENDER, Pierre BIRNBAUM (dir.), *Le racisme. Mythes et sciences*, Bruxelles 1981, p. 141–155.

391 ID., Préface [OLENDER], p. 11.

compte rendu du livre de Pierre Pachet³⁹². Cet article m'a été déjà utile pour traiter des figures vernantiennes de l'engagement. Mais il offre d'autres angles d'analyse. Tout d'abord, le lien qu'il opère entre deux thèmes importants de l'engagement intellectuel de Vernant, un thème majeur, son rapport à l'URSS après son départ du PCF, et un thème mineur, son combat contre l'antisémitisme. À travers la défense de Fiodorov et de Mourjenko, ces deux causes, dont Vincent Duclert dit qu'elles se succèdent dans la chronologie des engagements de Vernant³⁹³, se mêlent.

La double figure de Fiodorov et Mourjenko, telle que décrite par les médiations de Pierre Pachet et de Vernant, présente des points de contact avec celle Vernant: c'est en effet celle du non-Juif qui, contrairement au Juif, victime de l'antisémitisme, n'est pas mu par une nécessité de s'en préserver, mais au contraire, par un désir de défendre les Juifs au nom d'un idéal humain universel. Dans ce cas paradoxal, c'est cette position de défenseur de l'opprimé qui plonge Fiodorov et Mourjenko dans la situation la plus inextricable de victime – qui n'a en revanche jamais été celle de Vernant. En effet, Fiodorov et Mourjenko, au moment de la rédaction du livre et de l'article, sont encore au Goulag alors que leurs compagnons juifs, qui avaient fait l'objet de l'opération d'évasion manquée, ont été libérés à partir de 1972:

Être juif en Union soviétique, c'est un malheur. Mais s'associer aux juifs sans l'être soi-même, lier à eux son destin, jouer en leur compagnie le tout pour le tout, risquer la mort dans les camps pour gagner la liberté hors des frontières, c'est un crime inexpiable. Pour l'effacer, il faudrait s'aplatir, se renier, confesser publiquement qu'en voulant quitter le pays, comme un juif, en plaçant le salut dans l'exil, on s'est fait traître à soi, aux siens, à sa patrie, on s'est retranché de l'existence même³⁹⁴.

Vernant oppose ici implicitement un idéal humain universel à une définition nationale de l'identité. L'ironie par antiphrase à laquelle recourt Vernant dans cette citation lui permet de dénoncer le traitement réservé à Fiodorov et Mourjenko, traîtres à leur patrie, mais fidèles à des principes humains généraux qui la dépassent. C'est par leur combat contre l'antisémitisme, qui va jusqu'à l'adhésion au destin d'errance du Juif, qu'ils atteignent le plus haut degré d'existence. La figure traditionnellement négative du Juif errant ou apatride est ainsi rendue positive et universalisée. Si Fiodorov et Mourjenko choisissent, comme la dizaine de Juifs avec lesquels ils montent le projet, de s'enfuir, ce

³⁹² ID., Sur «La violence du temps. Fiodorov et Mourjenko, camp n° 398/36» par Pierre Pachet, Seuil, 122 p., dans: ID., Passé et présent, p. 121–123.

³⁹³ DUCLERT, Le modèle Vernant, p. 71.

³⁹⁴ VERNANT, Sur «La violence du temps», p. 123.

n'est pas qu'ils y sont acculés par la nécessité de leur situation, mais au nom d'un idéal politique et humain. Celui-ci impose de quitter un pays qui traite ses Juifs de manière inhumaine et donc, en le quittant, d'épouser le destin d'errance du Juif. Celui que l'on pourrait qualifier, paradoxalement, de «non-Juif errant» a donc plus de mérite encore que son ami juif car il ne subit pas ce destin, mais le choisit pour des raisons éthiques. Cet éloge du non-Juif errant fait écho à l'engagement de Vernant dans la résistance qui est dans une large mesure un refus de l'antisémitisme nazi et vichyste.

Il réagit en 1980 dans «Le Monde» à l'attentat à la synagogue de la rue Copernic dans un article intitulé «Après la bombe de la rue Copernic». Vernant s'y montre capable de prendre un recul critique par rapport aux événements. Dans ce cas, le temps de l'intellectuel est l'après. Celui-ci donne lieu à une nécessaire prise de conscience:

Ce temps de barbarie sauvage et de lâcheté, quand les chantres de la race conduisaient en fanfare l'enterrement de la nation française, reste inscrit dans notre mémoire comme le visage même de l'antisémitisme, sa monstrueuse vérité. Témoins et acteurs de ce drame où nous fûmes tous engagés, que pourrions-nous dire à la communauté israélite sinon qu'à travers elle c'est chacun de nous qui a été atteint dans ce qu'il a de plus précieux, ce pour quoi, en combattant durant ces années où les antisémites étaient rois, il a donné le meilleur de lui-même: une certaine idée de la France et de l'homme³⁹⁵.

Cet acte antisémite fait écho à l'Occupation et au régime de Vichy, période repoussoir, s'il en est, pour l'ancien résistant Vernant. Au nom d'une conscience historique aiguë, il met de nouveau en valeur la portée générale d'une attaque contre des membres de la communauté juive.

Vernant adopte donc ici la position de l'intellectuel public, par son appel sans appartenance partisane, dans le plus grand quotidien national, à une prise de conscience historique et politique générale. Il faut cependant articuler engagement collectif et individuel. À cette figure de l'intellectuel public se superpose en effet, pour cette cause notamment, celle de l'intellectuel collectif: c'est que Vernant se fait dans ce texte le porte-voix de la «vingtaine de personnalités ayant joué un rôle de premier plan dans la Résistance»³⁹⁶ signataires de l'article. Le «nous» des signataires peut ainsi, avec plus de force, s'inscrire dans un «nous» national et par là même faire appel à la responsabilité collective.

³⁹⁵ Id., *Après la bombe de la rue Copernic*, dans: id., *Passé et présent*, p. 120–121, ici p. 121.

³⁹⁶ Ibid., p. 120.

Intellectuel collectif

Dans le passage qui suit, Blanchot distingue l'intellectuel collectif de l'intellectuel général, se fondant sur l'analyse d'une déclaration d'ailleurs signée par Vernant, la «Déclaration des 121 sur le droit de l'insoumission dans la guerre d'Algérie»: »Je remarque que là aussi ceux qui se déclarèrent ne prétendaient pas être les annonceurs d'une vérité universelle (l'insoumission pour elle-même et dans tous les cas), mais ne faisaient rien d'autre que de soutenir des décisions qu'ils n'avaient pas prises, de s'en reconnaître responsables et, par là, de s'identifier à ceux qui y avaient été obligés³⁹⁷. Là où l'intellectuel général affirme des principes universels, l'intellectuel collectif, comme le fait individuellement l'intellectuel spécifique, s'attache à un sujet particulier. C'est »dans la guerre d'Algérie« que le »droit de l'insoumission« s'applique, de même que, pour Vernant, la »désobéissance³⁹⁸ était un principe de comportement pendant le régime de Vichy³⁹⁹. Cette déclaration est à la fois une reconnaissance de l'appartenance à un État, l'État français, qui refuse l'indépendance des Algériens, et le désaccord avec lui.

Utiliser la »caution«⁴⁰⁰ de la »renommée«⁴⁰¹ et la force du nombre dans le cadre des médias de masse afin d'élever la voix de manière pacifique pour des causes bien définies, voilà qui caractérise également les nombreuses actions de Vernant au sein de collectifs d'intellectuels. Elles s'étendent sur différents domaines.

Sur le plan international, Vernant s'est particulièrement engagé collectivement dans les guerres de décolonisation: Indochine, Vietnam et Algérie.

Il signe en 1960, comme je le mentionnais ci-dessus, »l'appel des 121« intitulé »Déclaration sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie«⁴⁰², auquel participèrent selon lui »très peu de communistes«⁴⁰³, à la différence du »Manifeste du Mouvement de la paix« publié le 24 février 1965 dans »Le Monde«⁴⁰⁴. Le 27 mai 1965, Jean-Pierre Vernant »s'associait [...] à Jean-Paul Sartre, Laurent Schwartz, François Mauriac et Théodore Monod« en vue de la

³⁹⁷ BLANCHOT, *Les intellectuels en question*, p. 60–61.

³⁹⁸ Voir *Un pas dans la nuit ou La désobéissance*, documentaire (1999) d'Emmanuel Laborie, BNF, NUMAV-112239.

³⁹⁹ Ibid.

⁴⁰⁰ BLANCHOT, *Les intellectuels en question*, p. 61.

⁴⁰¹ Ibid.

⁴⁰² DUCLERT, *Le modèle Vernant*, p. 69–70.

⁴⁰³ *Autour de l'engagement. Table ronde* (1996) avec Jean-Pierre Vernant, Jorge Semprún et Olivier Py, BNF, NUMAV-294551.

⁴⁰⁴ DUCLERT, *Le modèle Vernant*, p. 69.

»constitution ›au moins à l'échelle de l'Europe occidentale«, d'une action contre la guerre du Vietnam⁴⁰⁵. Il participa également en avril 1971 au Front solidarité Indochine, aux côtés de Pierre Vidal-Naquet, François Maspero et Michel Rocard notamment⁴⁰⁶.

Par ailleurs, dans son combat au sein du PCF pour la démocratisation du parti, il use bien souvent de cette modalité d'action. Par exemple, il signa la pétition du »Monde« du 22 août 1968 qui protestait »contre l'entrée des troupes soviétiques et alliées en territoire tchécoslovaque«⁴⁰⁷ en réponse au Printemps de Prague.

Sur le plan de la politique intérieure, Vernant s'est impliqué au sein de collectifs comme »médiateur au moment de ›l'affaire des sans-papiers‹«⁴⁰⁸ dans les années 1990, précisément entre 1996 et 2003⁴⁰⁹:

En 1996, il fit partie des 26 personnalités du »collège des médiateurs« formé après l'expulsion des sans-papiers de l'église de Saint-Ambroise et leur accueil à la Cartoucherie de Vincennes. Il fut signataire des différents communiqués de la lettre au président de la République du 16 août 1996, et organisateur des Assises pour une politique nouvelle de l'immigration au Sénat le 16 novembre 1996. [...] Il était encore signataire [...] de l'»appel des cent« personnalités pour les sans-papiers du 21 juin 2001 initié par la Ligue des droits de l'homme et le MRAP⁴¹⁰.

Vernant a pour finir participé à des actions pour l'histoire ou la mémoire, agissant ainsi de nouveau de manière collective en tant qu'intellectuel spécifique, dans ce cas en qualité d'ancien résistant et historien. Il participa le 13 juillet 1993 à »l'appel à la vigilance« d'Yves Bonnefoy et Maurice Olender, face à la montée des mouvements d'extrême droite en France et en Europe⁴¹¹, au nom de la mémoire de la Résistance. Il avait auparavant, en 1976, signé une pétition contre »l'élection à la Sorbonne, à la chaire d'Emmanuel Levinas, du pamphlétaire et ancien maurassien Pierre Boutang«⁴¹² et participé au »comité fondateur de la revue ›Le Genre humain«, dont le premier volume était consacré à ›La

405 Ibid.

406 Ibid.

407 Ibid., p. 70–71.

408 Table ronde (1996) avec Jean-Pierre Vernant, Jorge Semprún et Olivier Py, BNF, NUMAV-294551.

409 DUCLERT, Le modèle Vernant, p. 72–73.

410 Ibid., p. 72. Le MRAP est le Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples.

411 Ibid., p. 71.

412 Ibid., p. 72.

science face au racisme»⁴¹³. Le 8 mars 2004, il se joint à Lucie Aubrac, Stéphane Hessel et Germaine Tillion pour un «appel des résistants aux jeunes générations», à l'occasion de la célébration du soixantième anniversaire du programme du Conseil national de la Résistance⁴¹⁴. Sa longue vie lui permet donc d'être résistant et de participer à la mémoire de la Résistance, mais aussi de s'engager en tant qu'intellectuel dans la guerre d'Algérie et dans la constitution de la mémoire de cette guerre. Ainsi, il fit partie des douze personnes qui lancèrent «l'appel des 12 intellectuels» du 31 octobre 2000 demandant la condamnation de la torture durant la guerre d'Algérie, qui fut suivi le 18 mai 2001 d'un «nouvel appel [...] après la publication des aveux du général Aussaresses»⁴¹⁵.

Si Vernant participe à de si nombreux collectifs, ce n'est pas seulement parce qu'il accepte stratégiquement l'idée selon laquelle l'union fait la force, mais au nom de convictions politiques et morales profondément ancrées dans son parcours. La valeur de l'égalité, liée à son attachement au communisme, lui tenait à cœur. Ce mode d'engagement, qui repose sur la force du nombre, implique en effet de faire passer les individualités au second plan. De son expérience dans la Résistance, Vernant avait tiré une croyance en l'action du groupe de copains. Bien loin d'être des alliés de circonstance, nombre des intellectuels que j'ai cités sont des amis de Vernant. Il met souvent en avant le rôle du groupe, même lorsqu'il ne s'agit pas d'actions collectives traditionnelles comme la pétition. Vernant parle ici de Victor Leduc: «Avec beaucoup d'autres, j'étais à côté de lui comme je l'avais été au quartier latin et dans la Résistance»⁴¹⁶.

Il convient cependant de distinguer le mode d'action de l'intellectuel collectif de celui du militant communiste. Le second précède chronologiquement le premier dans la typologie d'Ingrid Gilcher-Holtey, dans l'histoire du xx^e siècle et dans la biographie de Vernant. Les intellectuels français commencent en effet à recourir à ce mode d'action précisément au moment où la structure collective que constituait le Parti s'affaiblit puis disparaît et donc où ils ne peuvent plus justement faire appel qu'à un «engagement individuel»: «cela ne veut pas dire qu'on est seul», mais qu'il y a «des individualités rassemblées pour telle ou telle cause»⁴¹⁷.

413 Ibid.

414 Ibid., p. 73.

415 Ibid.

416 VERNANT, *Portrait d'un militant*, p. 127.

417 Déclaration de Jorge Semprún, *Autour de l'engagement*. Table ronde (1996) avec Jean-Pierre Vernant, Jorge Semprún et Olivier Py, BNF, NUMAV-294551.

1.2.3 Un intellectuel spécifique

La construction du personnage de Vernant en intellectuel spécifique peut être décrite dans un mouvement de va-et-vient entre théorie et pratique. Ce mouvement est à double sens. D'une part, son expérience de résistant et de communiste alimente sa réflexion sur l'histoire; de l'autre, sa croyance en son domaine de recherche le pousse à le défendre en public.

De la Résistance à la Grèce ancienne

Jean-Pierre Vernant s'exprime sur des sujets pour lesquels il a acquis une légitimité par les actes. Tout d'abord, sur la Résistance. Par ailleurs, au sein de son domaine de recherche, la Grèce ancienne, certaines thématiques émergent de son passé de résistant, notamment la question de l'héroïsme. Son élève François Hartog, par ailleurs préfacier de l'entretien intitulé »De la Résistance à la Grèce ancienne«⁴¹⁸, met en évidence le lien entre cette expérience et le choix de champs de recherche, comme je le montre plus loin. J'aborderai donc ces deux facettes de l'engagement »spécifique« de Vernant: au nom de la mémoire de la Résistance et en tant que défenseur des études grecques.

L'engagement de Vernant pour la Résistance se fit aussi par l'histoire. Il y a là une savante imbrication de théorie et de pratique. À la fin de son parcours, Vernant s'implique dans la mémoire de la Résistance du fait d'une double légitimité de héros-chercheur. Sa réflexion historique sur la Grèce antique lui permet, dit-il, de mieux comprendre après coup son rôle dans la Résistance:

Si j'étais simplement entré dans la Résistance sans faire ensuite d'études sur la Grèce, je ne verrais pas dans mon rôle, mon action, mon engagement résistants ce que j'y vois en tant qu'historien, maintenant que je réfléchis sur ce que les Grecs eux-mêmes racontaient dans l'»Iliade«. Continuellement des allées et venues, des balancements s'exercent, sans qu'on en soit au départ conscient. C'est après, en réfléchissant, en m'analysant moi-même comme j'essaie d'analyser les textes ou cette période de la Résistance, que j'aperçois toute une série de relations qui m'avait échappé⁴¹⁹.

Pour un même sujet, à savoir la guerre, même si les matériaux à disposition de l'historien Vernant sont très différents – d'un côté une épopée, de l'autre la

⁴¹⁸ François HARTOG, Un homme de parole [préface], dans: VERNANT, De la Résistance, p. 7–25.

⁴¹⁹ VERNANT, La traversée des frontières, p. 22.

mémoire personnelle –, la même rigueur scientifique est de mise. L'expérience vécue peut ainsi être éclairée par l'expérience de pensée.

Son engagement tardif pour la mémoire et l'histoire de la Résistance le fait osciller entre deux rôles – celui du témoin et celui de l'historien –, et entre deux points de vue: celui de la mémoire et celui de l'histoire. Il réfléchit à l'articulation de ces deux pôles par exemple dans »Histoire de la mémoire et mémoire historienne«, une conférence prononcée au colloque »Mémoire et histoire«, en 1998⁴²⁰. C'est du fait du second pôle qu'il choisit cet engagement, dit-il, non par goût ou désir de revenir sur ses hauts faits guerriers, mais par »devoir social«. Il y retourne,

tenaillé par un sentiment d'obligation par rapport aux autres survivants. J'ai, poursuit-il, inauguré récemment une »allée du 19-août-1944« à Toulouse, date de la libération de la ville. J'ai été frappé par le décalage entre le discours des officiels, ministres et autres pontes, et le souvenir que j'ai, moi qui étais là, de ce qui s'est réellement passé: ce n'était pas ça, ce n'était pas ce que l'on nous expliquait dans cette phraséologie pleine de bons sentiments. Ce jour-là, à Toulouse, j'ai perçu un écho qui n'avait pas le moindre rapport avec ce que j'avais vécu soixante ans plus tôt. Voilà pourquoi j'essaie de rétablir certaines vérités historiques⁴²¹.

C'est à la fois en témoin-acteur de la Résistance et en historien que Vernant perçoit le malaise dans cette cérémonie de commémoration. En effet, il possède les outils conceptuels pour dénoncer le décalage entre la réalité d'une guerre vécue et son traitement mémoriel. Au-delà d'évoquer sa sensation de malaise, il est en mesure de décrire une »phraséologie«, un langage idéologique stéréotypé.

Vernant usa de sa double légitimité d'ancien résistant et de chercheur dans un cas bien précis, »l'affaire Aubrac«⁴²². Il défendit en effet à ce double titre les célèbres résistants Lucie et Raymond Aubrac sous le coup de divers chefs d'accusation. Pierre Vidal-Naquet résume ainsi cette affaire:

Lucie et Raymond Aubrac ont subi de graves accusations, d'abord sous la plume d'un journaliste lyonnais, Gérard Chauvy, qui insinua malignement qu'ils n'étaient pas étrangers à l'arrestation, en juin 1943, de Jean Moulin, puis, sous une forme nettement plus feutrée, mais tout de même très inquiétante, dans une table ronde d'historiens publiée par »Libération« le 9 juillet 1997, où l'on suggérait, entre autres soupçons, que Lucie Aubrac avait pu, par imprudence, provoquer l'arrestation et la déportation sans retour de ses

420 Republiée *ibid.*, p. 127–132.

421 *Id.*, François BUSNEL, Le sens de la vie, dans: L'Express, 1/12/2004.

422 VERNANT, La traversée des frontières, p. 47.

beaux-parents juifs. »Étrange leçon d'histoire«⁴²³, démontre Vernant, qui refuse catégoriquement l'idée d'un »magistère des historiens«. Il le refuse aussi pour lui-même, bien entendu, et sait que la vérité est chose fuyante et difficile à appréhender⁴²⁴.

L'attitude de Vernant est ici défensive. Il intervient pour défendre les époux Aubrac en dénonçant la position erronée des historiens qui traitent de cette affaire, au nom de sa propre conception du métier d'historien: »les historiens« qui interrogeaient les Aubrac ont »oublié ce que doit être un historien«⁴²⁵. Dans le cas de l'affaire Aubrac, ils négligent les bases de leur pratique scientifique, à savoir l'attitude critique dans le traitement des sources. Ils valorisent excessivement, dénonce Vernant, les documents écrits et dénigrent les témoignages des survivants:

Toute leur machine est fondée sur l'idée que le témoignage des gens qui ont été des acteurs de la Résistance, c'est zéro; on les pinaillait sur des histoires de jour, était-ce le 4 ou le 5? etc., mais ce n'est pas ça le problème, c'est que ces types du »comité d'histoire du temps présent« s'érigent en détenteurs de la vérité historique, ce qui est grotesque. Ils croient qu'il existe des documents qui sont des faits objectifs, ce qui est proprement grotesque pour un historien! Les voilà qui disent: »On a trouvé tel document«, alors c'est devenu le fait⁴²⁶.

La table ronde organisée »autour« des époux Aubrac , ou plutôt »face aux époux Aubrac «, comme le critique vivement Vernant, a donc pris des allures de procès.

Le professeur d'histoire ancienne Édouard Will le dénonce également, dans une lettre adressée à Vernant et citée par lui dans »La traversée des frontières«:

Ce qui m'a choqué, comme tant d'autres, écrivait cet helléniste renommé décédé le 27 juillet 2004, c'est que des historiens se soient instaurés en inquisition à l'égard de survivants d'une époque dont ils ont fait leur fonds de commerce, en refusant à ces survivants le droit à l'erreur, à la perte de mémoire (je l'expérimente sur moi-même pour cette époque), voire éventuellement au silence volontaire, qui peut dissimuler d'autres choses que la trahi-

423 Ibid., p. 52.

424 Pierre VIDAL-NAQUET, art. »La traversée des frontières (J.-P. Vernant)«, dans: Encyclopedia universalis, <https://www.universalis.fr/encyclopedie/la-traversee-des-frontieres> (20/10/2023).

425 Jean-Pierre VERNANT, L'autre invraisemblable. Entretien réalisé par Philippe Mangeot et Isabelle Saint-Saëns, dans: Vacarme 7 (1999), p.2-6, ici p. 6.

426 Ibid.

1. Bruno Snell et Jean-Pierre Vernant

son. Vos remarques sur les historiens »corps missionnaires« de la vérité, »gardiens d'un champ de recherche« (d'enquête) qu'ils se réservent, où ils se pensent investis d'un magistère qu'ils transforment en magistrature, etc., dépassent de loin le cas présent⁴²⁷.

Les historiens veulent récupérer à leur compte le prestige de l'objet d'étude qu'ils ont choisi, ou »dont ils ont fait leur fonds de commerce«, pour insister avec Édouard Will sur l'aspect stratégique de ce choix en matière de carrière académique. Afin de mettre en valeur leur propre rôle, ils rabaissent celui des véritables acteurs de l'histoire, à savoir les résistants. À tel point qu'ils se font, selon Vernant, »en quelque sorte les porte-parole officiels de ce que la Résistance a été«⁴²⁸. Cette mise en valeur est de nature éthique: chercheurs qu'ils sont, ils prennent la pose de l'intellectuel et s'octroient son supposé »magistère« moral. Le »magistère« confine même à une »magistrature«: ils confondent jugement scientifique critique, jugement moral et jugement judiciaire. Vernant témoin et acteur de la Résistance, et historien, a toute la légitimité pour dénoncer les abus commis par ces historiens qui outrepassent leur mission de chercheur, la remplissent mal et contribuent ainsi à la discréditer.

Par ailleurs, les questions de la guerre, de l'héroïsme et de l'amitié sont étroitement imbriquées chez Vernant. De même que l'histoire ancienne lui permet de porter un regard plus net sur sa propre histoire, son histoire personnelle a exercé une influence sur les centres d'intérêt du chercheur. Rétrospectivement, Vernant a constaté que certains de ses thèmes de recherche avaient un rapport évident avec son expérience de soldat: la guerre, l'héroïsme et l'amitié⁴²⁹ en Grèce ancienne. Il évoque souvent la scène de prise de conscience de ce »rapport évident«, qui surgit dans l'interaction avec un ami. C'est en effet François Hartog qui est le premier à faire voir à Vernant, »soixante ans après les faits«, le »lien inconscient entre l'engagement dans la Résistance et ces histoires sur lesquelles [il a] tant travaillé«⁴³⁰:

François Hartog m'a demandé naguère si, quand j'écrivais sur la belle mort, je n'avais pas par-dessus la tête mon expérience dans la Résistance. J'ai dû marquer un temps d'arrêt. Puis je me suis aperçu qu'il avait raison. Simple-ment, je ne le savais pas. Il faut envisager la complexité et l'ambiguïté des rapports entre un travail de recherche scientifique, qui a son domaine, ses

427 VERNANT, *La traversée des frontières*, p. 50–51.

428 *Ibid.*

429 Voir *ID.*, *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Paris 1968; *ID.*, *Mort grecque, mort à deux faces*, dans: *Le Débat* 1–2 (1981), p. 51–59; *ID.*, *La mort dans les yeux. Figure de l'autre en Grèce ancienne*, Paris 1985; *ID.*, Gherardo GNOLI (dir.), *La mort, les morts dans les sociétés anciennes*, Cambridge, Paris 1982.

430 VERNANT, BUSNEL, *Le sens de la vie*.

règles, ses lectures imposées, et une expérience personnelle de la vie. Quand on est plongé dans un travail, on pense qu'il y a d'un côté soi-même, le sujet, et en face les textes. Ce qu'on oublie, c'est que ce que j'appelle «soi-même» n'est pas n'importe quoi⁴³¹.

Vernant évoque ailleurs de manière touchante comment l'élève fait surgir le lien entre études grecques et Résistance en rappelant le maître à ses propres leçons: »François Hartog, qui est un excellent historien, m'a pris à mes propres citations. En effet, j'ai toujours maintenu que, si l'on regarde le passé, c'est pour lui poser les questions que le présent fait naître«⁴³². Les questions qu'il pose à la littérature grecque antique sont donc bien orientées, Vernant le reconnut à la fin de sa vie, par son passé de résistant: »Un vieux monsieur qui a toujours vécu paisiblement à l'ombre des bibliothèques, dans l'odeur des vieux livres, n'a pas, quand il lit, le même moi qu'un homme qui, au temps de sa jeunesse, a passé quatre ans dans la Résistance«⁴³³.

Quelle est la nature de ce »rapport évident«? Tout d'abord, un phénomène d'identification avec les héros épiques, au premier rang desquels, Achille. Le lien avec le personnage d'Achille, le héros homérique par excellence, Vernant le situe dans ce qu'il appelle à plusieurs reprises le »tout ou rien«⁴³⁴. En effet, Achille a le choix entre une vie »heureuse«, »longue«, mais sans gloire, *kleos*, et donc »comme si on n'avait jamais existé«, et une vie brève, mais qui donne »accès à l'immortalité«, à savoir une »gloire impérissable«, *kleos aphthion*⁴³⁵. Ce choix radical d'Achille renvoie Vernant »à une expérience à certains égards analogues« faite »dans les années quarante«⁴³⁶: c'est sa propre vie, bien inestimable »au-delà des valeurs mondaines«⁴³⁷ qui »donne sa dimension héroïque à l'existence, qui fait qu'il vaut mieux vivre peu et tomber en plein combat que vivre très longtemps et mourir dans son lit sans s'être élevé plus haut que l'ordinaire«⁴³⁸.

Mais au-delà de ce parallèle qui peut sembler évident entre le héros homérique et lui-même, il justifie le choix inconscient de ce sujet d'étude de manière plus complexe. C'est son sentiment de culpabilité qui en a été le moteur psychologique:

431 VERNANT, La traversée des frontières, p. 19.

432 ID., BUSNEL, Le sens de la vie.

433 VERNANT, La traversée des frontières, p. 19.

434 Ibid., p. 21.

435 ID., Entre mythe et politique, p. 2111.

436 ID., La traversée des frontières, p. 21.

437 Ibid., p. 20.

438 Ibid., p. 21.

1. Bruno Snell et Jean-Pierre Vernant

J'essaie, en repensant au cheminement qui a été le mien, de comprendre le moment où, le nez penché sur mes textes, je réfléchis à l'outrage aux cadavres et à la belle mort, et de découvrir comment, en réalité, si je creuse ce chemin, si j'essaie de le mettre en lumière, de l'exprimer le plus clairement possible, c'est avec, à l'arrière-plan des textes, la présence des jeunes que j'ai vu tomber, et le sentiment qu'il n'y a aucune raison pour que je sois encore vivant⁴³⁹.

Plus profondément qu'un parallèle valorisant entre Achille et lui-même, le choix de ces problématiques s'explique pour Vernant par un sentiment profond d'incompréhension et de culpabilité portant sur le fait qu'il ait survécu à la Résistance, quand tant de ses «copains» sont tombés.

L'amitié est la seconde thématique qui s'ancre dans l'engagement résistant et communiste de Vernant et trouve son prolongement dans sa recherche. Là non plus, pas de solution de continuité entre théorie et pratique:

Il ne me semblait pas qu'il y avait une coupure entre ma façon de penser philosophiquement et mon engagement politique. Une notion aussi essentielle à la philosophie que celle de la *philia* – l'amitié –, n'est pas étrangère à ce qui se passait dans les réseaux de Résistance! [...] Ce qui était essentiel aussi, c'était le groupe lui-même, la manière dont se créent les canaux de communication, les noyaux d'affection, les complicités, la camaraderie, la confiance, le dévouement réciproque; la manière dont «quelque chose» circule pour créer une communauté. Les Grecs représentaient cela sous la forme d'un *daimon* [»divinité«] ailé, qui va de l'un à l'autre⁴⁴⁰.

D'où, chez Vernant l'importance de la première personne du pluriel, du «nous»⁴⁴¹ qui n'est en rien excluant puisqu'il intègre les nouveaux venus par le «tu»⁴⁴². Vernant proposait en effet à un grand nombre de ses interlocuteurs de le tutoyer⁴⁴³ et de l'appeler »Jipé«⁴⁴⁴.

L'amitié est fondamentale dans le parcours personnel de Vernant. Vernant définit ainsi dans un premier temps ce que recouvre pour lui la notion centrale de «copains»: »Les copains, c'est la famille. On a des choses en commun que les

439 Ibid.

440 MAGGIORI, Fin de l'Odyssée.

441 Nous. Portrait de Jean-Pierre Vernant résistant, documentaire (1996) de Paul Lacoste et Bruno Stisi, BNF, NUMAV-14579.

442 VERNANT, De la Résistance, p. 27.

443 Alain SCHNAPP, Vernant, Vidal, le Mezzogiorno et la tradition, dans: BRUN, SCHNAPP, SEGONDS-BAUER (dir.), L'histoire comme impératif, p. 97–109, ici p. 103.

444 Pierre Vidal-Naquet précise en philologue: »Jipé, ça ne s'écrit pas J. P., ça s'écrit Jipé, J. I. P. E accent aigu«, Jean-Pierre Vernant. L'homme grec, dans: Fabrique de sens, <http://www.fabriquedesens.net/France-Culture-Salut-a-Jean-Pierre> (18/10/2023).

autres n'ont pas, les souvenirs d'enfance⁴⁴⁵. Les »copains« jouent d'autant plus le rôle de la famille que Jean-Pierre Vernant perdit ses parents très tôt. Son entourage d'enfant et d'adolescent était composé d'une fratrie d'égaux, constituée de son frère Jacques et de cousins. Son éducation est donc marquée par une absence de hiérarchie: »Très tôt [...] je me suis situé par rapport à un groupe d'égaux et non à des parents supérieurs⁴⁴⁶. Terreau propice au communisme, s'il en est: Jean-Pierre Vernant ressentait d'ailleurs également cette proximité familiale avec les »copains« du Parti communiste⁴⁴⁷.

Cette relation est plus largement caractéristique de toute une génération, à l'échelle du pays, précise Jean-Pierre Vernant dans un texte intitulé »Ma France«: »Il régnait de l'amitié dans les groupes de copains que nous constituions. Je pense aux auberges de jeunesse, mes copains, mes copines, ce que j'ai appelé quelquefois »ma« France«. Alors qu'ensuite le régime de Vichy avait brisé cette collectivité, en interdisant le communisme autant qu'en allant à l'encontre d'une »certaine idée de la France et de l'homme⁴⁴⁸ qui était celle de Vernant, celui-ci parvint, à travers les réseaux de Résistance qu'il constituait au début de la guerre, à retrouver le »contact avec [ses] copains«. Il ajoute: »Peu à peu s'est dessiné un paysage où les uns et les autres prenaient leur place, où on pouvait de nouveau refaire un nous, un petit nous«. Il retrouvait dans ce microcosme »une certaine conception de la France⁴⁴⁹ que rejetait le régime de Vichy. Après la guerre, il a pour les autres résistants les mêmes sentiments qu'avec les amis d'enfance⁴⁵⁰.

Mais pourquoi alors ce besoin d'approfondir cette notion à travers la civilisation grecque ancienne? C'est que, de même que pour l'héroïsme, l'expérience de la Résistance redéfinit partiellement les contours de l'amitié. Le recours à la *philia* grecque permet donc à Vernant de se ressaisir de cette notion qui a perdu son caractère d'évidence. Avant la guerre, pour Vernant, les autres, les alter ego,

445 »Nous. Portrait de Jean-Pierre Vernant résistant«, documentaire (1996) de Paul Lacoste et Bruno Stisi, BNF, NUMAV-14579.

446 Jean-Pierre Vernant, cité par Pierre ASSOULINE, Jean-Pierre Vernant alias colonel Berthier, dans: L'Histoire 98 (1987) p. 101–105, ici p. 102; DUCLERT, Le modèle Vernant, p. 68.

447 Nous. Portrait de Jean-Pierre Vernant résistant, documentaire (1996) de Paul Lacoste et Bruno Stisi, BNF, NUMAV-14579.

448 VERNANT, Après la bombe de la rue Copernic, p. 121.

449 ID., Entre mythe et politique, p. 26–27.

450 »Les copains, c'est la famille. [...] Avec les types de la Résistance, c'est pareil«, Nous. Portrait de Jean-Pierre Vernant résistant, documentaire (1996) de Paul Lacoste et Bruno Stisi, BNF, NUMAV-14579.

les copains, sont les communistes. Son expérience dans la Résistance provoque cependant une interrogation fondamentale:

Quand on découvre, que ce morceau de vous vous l'avez chez les types qui sont complètement différents, des jeunes gars [...] qui avaient été mes élèves, catholiques [...] qui savaient très bien qui j'étais et qui n'ont rien dit, comment voulez-vous que l'on ne se dise pas ce que j'ai aussi dit et écrit, c'est-à-dire qu'on ne rompt pas avec une certaine conception politique, [...] à savoir que le vrai problème n'est pas, quand on travaille avec des gens qui sont autres que vous [...] de les conquérir ou de les supprimer, mais de les comprendre [...] et de regarder s'il [...] n'y a pas quelque chose qui est commun et s'il [...] n'est pas possible de s'engager ensemble. Ça, c'est la Résistance qui a montré ça⁴⁵¹.

L'expérience de la Résistance provoque donc une prise de conscience que Vernant analyse rétrospectivement: l'amitié n'est pas simplement la réunion d'êtres humains qui se ressemblent, comme c'est le cas dans le parti communiste. L'alter ego n'est pas une réplique de soi, mais recèle une part irréductible d'altérité.

Or, où chercher l'autre qu'est l'ami mieux que dans les témoignages d'une civilisation qui constitue pour Vernant une altérité? Dans le chapitre »Tisser l'amitié« de l'ouvrage »Entre mythe et politique«⁴⁵², la métaphore platonicienne du tissage permet à Vernant de développer sa conception de l'amitié: »Platon, quand il veut montrer comment s'édifie une cité, dit qu'on doit avoir affaire à un roi-tisserand«. De même que le tissage est l'art d'accorder la chaîne, *mitos* et la trame (*κρόκη*) éléments antagonistes, masculins et féminins, la politique est l'art de faire tenir ensemble des éléments contraires: c'est le »tissu social«. Il en va ainsi également des relations intrapersonnelles: la *philia* est aussi une »lutte«⁴⁵³, elle est tissée d'*eris*⁴⁵⁴. Sur fond d'égalité, c'est au prix de ce tissage que peut émerger la rencontre avec l'autre, qui n'est pas une copie conforme de soi-même, à l'image des résistants chrétiens. Sur le plan politique, la possibilité de l'*eris* au sein de la *philia* est une condition de la démocratie⁴⁵⁵.

Le rôle de chef que Vernant a assumé dans la Résistance constitue cependant, sinon une limite, du moins un paradoxe de la *philia*. En effet, celle-ci se

⁴⁵¹ Autour de l'engagement. Table ronde (1996) avec Jean-Pierre Vernant, Jorge Semprún et Olivier Py, BNF, NUMAV-294551.

⁴⁵² VERNANT, *Entre mythe et politique*, p. 1769–1779.

⁴⁵³ »La *philia* consiste à rendre un groupe homogène, à l'unifier; mais en même temps, il n'y a pas de *philia* sans rivalité, sans *eris*«, *ibid.*, p. 1769.

⁴⁵⁴ *Ibid.*

⁴⁵⁵ *Ibid.*

caractérisé par l'égalité entre ceux qui partagent ce sentiment. Est-elle compatible avec la hiérarchie qui s'est installée dans les réseaux de résistants⁴⁵⁶? La réponse de Vernant est la suivante:

Je crois que, si certains ont pu jouer un rôle de direction et tenir tous les fils en main, c'est parce que les noyaux fondateurs du mouvement étaient constitués d'amis, qui faisaient partie d'un même corps et qui pensaient de la même façon sur toute une série de plans. Ces groupes d'amis avaient le sentiment d'être les égaux de leurs dirigeants et pouvaient ainsi accepter de les voir jouer ce rôle. Mais peut-être aussi ceux qui occupaient cette position ne pouvaient-ils la penser qu'en considérant les autres comme leurs égaux. Le problème est là: accepter d'avoir à la fois une position de dirigeant et des rapports d'égalité⁴⁵⁷.

Pour dépasser la contradiction qui semble exister entre sa croyance en l'égalité entre amis et son propre charisme⁴⁵⁸ de chef de bande, Vernant propose ce paradoxe: c'est justement grâce à cet esprit de compagnonnage que son rôle de chef était accepté⁴⁵⁹.

Toujours est-il que sur ce thème de l'amitié ou de la *philia*, Vernant s'identifie donc presque entièrement avec l'objet de son étude, ce qu'il assume par ailleurs: »J'ai essayé, pour mieux comprendre [la Grèce ancienne], de me faire grec au-dedans de moi-même, dans mes façons de penser et dans mes formes de sensibilité«⁴⁶⁰. De la sorte, certains aspects qu'il met en valeur de la personne en Grèce ancienne se reflètent en lui, et vice versa. Ainsi, sa description générale dans le passage suivant de l'expérience du moi en Grèce classique et archaïque à travers autrui s'applique sans autre forme de procès à lui-même: l'expérience du sujet »est orientée vers le dehors, non vers le dedans. L'individu se trouve et se cherche dans autrui, dans ces miroirs reflétant son image que sont pour lui chaque alter ego, parents, enfants, amis«⁴⁶¹. En effet, se faire »soi-même comme un Grec« signifie un refus de l'introspection et une connaissance de soi qui passe par l'expérience de l'autre. Car pour les Grecs, selon Vernant, il n'y a pas de

456 MEZZARDI, SVENBRO, *Itinéraire*, p. 62.

457 VERNANT, *Entre mythe et politique*, p. 1772.

458 »Meine Beschreibung kann seiner persönlichen Ausstrahlung keineswegs gerecht werden, die außergewöhnlich ist«, Jean-Pierre Vernant als Lehrer oder Führer, ms. inédit (1998) d'Andreas Wittenburg, archives personnelles Wittenburg, p. 3.

459 PACHET, »Oui, c'est exactement ça«, p. 110–111.

460 VERNANT, *La traversée des frontières*, p. 149.

461 ID., *L'individu, la mort, l'amour. Soi-même et l'autre en Grèce ancienne*, dans: ID., *Œuvres*, p. 1301–1471, ici p. 1465.

1. Bruno Snell et Jean-Pierre Vernant

façon de se constituer comme une conscience close. [...] Ce qui intéresse les Grecs, c'est pas de se regarder en soi-même, de se regarder le nombril, [...] il y a pas de texte littéraire du type journal intime, tout ça non, [...] [selon] Platon [et] Aristote, pour savoir qui on est, il faut pas regarder dans sa conscience qui serait une espèce de chambre noire fermée, il faut regarder ailleurs, il faut regarder autrui, un ami, un frère, l'œil d'autrui. C'est dans le rapport avec l'autre que je peux savoir ce que je suis⁴⁶².

Effectivement, Hartog souligne que «Vernant n'a jamais été un homme de l'introspection»⁴⁶³.

Second moment important pour l'expérience d'amitié de Vernant, après la Résistance: la recherche sur la Grèce ancienne. Le Centre de recherches comparées sur les sociétés anciennes, qu'il fonde en 1964 et dirige jusqu'en 1985⁴⁶⁴, est véritablement un collectif de chercheurs. L'aspect collectif s'explique par le principe même du comparatisme. Celui-ci nécessite la confrontation de spécialistes de plusieurs aires culturelles: «chaque enquête, chaque équipe qu'elle rassemble», explique Vernant dans sa leçon d'inauguration en 1975 de sa chaire d'étude comparée des religions antiques «prennent [...] un peu la forme d'une aventure collective où, en dehors de la compétence et de l'ouverture d'esprit, la sympathie intellectuelle et l'amitié ont toujours eu et auront encore leur place»⁴⁶⁵.

Cet aspect scientifique est en parfaite adéquation avec le «style Vernant», comme il le dit ci-après à son ami Maurice Olender: «Tu le sais très bien, une de mes caractéristiques c'est que j'ai toujours travaillé avec des gens, avec un groupe. Il y a des types qui se mettent tout seuls dans leur bureau et qui bossent. Moi, ce n'est pas cela mon style»⁴⁶⁶. D'où la participation à de nombreux collectifs, mais aussi la publication conjointe avec Pierre Vidal-Naquet des deux volumes de «Mythe et tragédie» et même l'écriture à «deux mains»⁴⁶⁷ avec Marcel Detienne⁴⁶⁸.

462 Jean-Pierre Vernant. *La Fabrique de soi*, documentaire (2011) d'Emmanuel Laborie, BNF, NUMAV-234.

463 Ibid.

464 Philippe BORGEAUD, Jean-Pierre Vernant et l'histoire des religions, dans: GEORGOUDI, POLIGNAC, *Relire Vernant*, p. 31–51, ici p. 39. Je nomme par la suite par commodité le Centre de recherches comparées sur les sociétés anciennes simplement le «Centre».

465 Jean-Pierre VERNANT, *Religions, histoires, raisons*, dans: ID. *Œuvres*, p. 1663–1751, ici p. 1672.

466 Le bon plaisir de Jean-Pierre Vernant, dans: *Fabrique de sens*, <http://www.fabriquedesens.net/Bon-plaisir-de-Jean-Pierre-Vernant> (18/10/2023).

467 VERNANT, *L'autre invraisemblable*, p. 2.

468 ID., Marcel DETIENNE, *Les ruses de l'intelligence. La «métis» des Grecs*, Paris 1974.

Au sein de ce que d'aucuns ont nommé l'«équipe Vernant»⁴⁶⁹, celui-ci veille à l'égalité, souligne François Lissarague: »Attentif à chacun, quel qu'il soit, sans distinction de hiérarchie et de pouvoir, il nous a mis en situation d'égalité et nous a collectivement associés à son aventure grecque«⁴⁷⁰. Le paradoxe d'une supériorité au cœur d'un groupe d'égaux se fait jour également pour le parcours d'enseignant et de chercheur de Vernant. Il renvoie à un trait caractéristique de sa pédagogie, qui avait la capacité de magnifier les interventions de ses étudiants. Ainsi, sur le ton de la conversation entre amis, par un anodin »Oui, c'est exactement ça«⁴⁷¹, il mettait en valeur de manière magistrale par son esprit de synthèse les pensées de ses élèves: »Was ein anderer gesagt hat«, commente Andreas Wittenburg, »fasst er [...] zusammen, und es klingt [...] plötzlich neu, in der Regel überzeugender«⁴⁷². Il faudrait cependant nuancer le statut de surplomb de Jean-Pierre Vernant avec la figure de Pierre Vidal-Naquet, lequel a sans doute été, plus encore que son élève, son »allié«⁴⁷³: dans la réflexion sur la Grèce ancienne, dans ses combats politiques⁴⁷⁴ et dans ses combats politiques au nom de la Grèce ancienne⁴⁷⁵.

Pour clore cette réflexion, tissons le lien entre *philia* et conception de l'agir selon Vernant. Dans un texte fréquemment cité, Vernant explique de manière originale la décision de s'engager ou non dans la Résistance:

Dans une société telle que la nôtre, faite d'exhibition et d'indifférence, chacun prétend pouvoir mener sa barque comme il l'entend. Mais le sentiment de la dette demeure néanmoins chez un grand nombre de gens, sous des formes variées. Germaine Tillion avait raison de dire récemment, lors d'une émission télévisée, que lorsque quelqu'un frappe à la porte, il y a ceux qui ouvrent et ceux qui n'ouvrent pas. Celui qui ouvre, c'est celui qui se sait en dette. Les Grecs disaient déjà qu'il fallait ouvrir quand on venait frapper chez vous, parce que, n'est-ce pas, comment savoir si le vieux clochard qui empuantit

469 VERNANT, *Entre mythe et politique*, p. 1789.

470 Philippe-Jean CATINCHI et al., *Il regardait la lune avec les yeux des Grecs*, dans: *Le Monde des livres*, 12/1/2007.

471 Voir PACHET, »Oui, c'est exactement ça«.

472 Jean-Pierre Vernant als Lehrer oder Fährmann, ms. inédit (1998) d'Andreas Wittenburg, archives personnelles Wittenburg, p. 3.

473 »Alleati«, Anna D'ONOFRIO, *Tempi degli uomini, tempo degli dei*, dans: BRUN, SCHNAPP, SEGONDS-BAUER (dir.), *L'histoire comme impératif*, p. 53–76, ici p. 54.

474 À propos de la guerre d'Algérie. Pierre Vidal-Naquet a également signé le »Manifeste des 121«. Il s'était impliqué dans la guerre auparavant, notamment au sujet de l'affaire Audin en 1958. Pierre VIDAL-NAQUET, *L'affaire Audin. 1957–1958*, Paris 1989.

475 »Vernant e Pierre Vidal-Naquet rivestono un ruolo di avanguardia nella decolonizzazione dell'antichità classica«, D'ONOFRIO, *Tempi degli uomini*, p. 54.

1. Bruno Snell et Jean-Pierre Vernant

alors votre jardin n'est pas en réalité un dieu venu vous visiter pour voir si vous vous sentez bien en dette?⁴⁷⁶

La beauté et l'originalité de cette explication viennent du croisement des métaphores: celle de la dette, que Vernant reprend à l'indianiste Charles Malamoud⁴⁷⁷, et celle du coup à la porte, pour laquelle il rend justice à Germaine Tillon. Le croisement des métaphores est tout d'abord, et ceci constitue une mise en abyme performative du propos de Vernant, un croisement des amitiés, l'une académique, l'autre résistante. Toujours est-il que le choix de la Résistance, selon Vernant, n'est pas un acte uniquement personnel. C'est une réponse ou une non-réponse à un appel.

L'engagement n'a donc pas été une décision, dit Vernant, «c'est le fait que les autres font partie de vous. C'est cette *philia* à laquelle j'ai fait appel»⁴⁷⁸. L'helléniste qu'il est devenu use rétrospectivement de ce terme comme pour montrer qu'il y a une continuité entre son engagement de résistant et le réseau de notions qu'il a élaboré en travaillant sur la Grèce ancienne.

D'Athènes à Paris: la Grèce »pour penser l'avenir«

Intellectuel spécifique, Vernant s'engage également pour la défense de son domaine de recherche. Pourtant, par rapport aux terrains dans lesquels Vernant s'est mu avant de faire ce choix de parcours, terrains minés de la Résistance et de la lutte contre le nazisme, le grec ancien peut sembler à bon droit, de prime abord, un »secteur neutre«. Est-ce le cas?

Du point de vue de l'itinéraire de Vernant, le passage »de la Résistance à la Grèce ancienne« est bien le choix celui d'une certaine neutralité vis-à-vis des événements politiques contemporains: »On peut penser que c'est [la Grèce ancienne] un secteur neutre – je l'ai choisi justement en me disant ›on me

⁴⁷⁶ VERNANT, *Entre mythe et politique*, p. 2206.

⁴⁷⁷ »La dette est ce qui structure la vie de l'individu, en tant qu'il est mortel, mais aussi en tant qu'il est lié à ses ancêtres[,] au Véda, lié enfin, aux hommes et à ses contemporains«, Charles MALAMOUD, *Dette et devoir en sanskrit et dans le brahmanisme*, dans: ID. (dir.), *Lien de vie, nœud mortel. Les représentations de la dette en Chine, au Japon et dans le monde indien*, Paris 1988, p. 187–205, ici p. 194. Sur la question de la dette, voir Noga MISHLIBORSKY, *La dette scientifique dans les études grecques*: Bruno Snell et Jean-Pierre Vernant, dans: *Camenuiae* 14 (2016), <https://lettres.sorbonne-universite.fr/camenuiae-ndeg-14-fevrier-2016> (25/10/2023).

⁴⁷⁸ *Autour de l'engagement. Table ronde* (1996) avec Jean-Pierre Vernant, Jorge Semprún et Olivier Py, BNF, NUMAV-294551.

fichera la paix«⁴⁷⁹, »j'étais peinard, tranquille dans un coin«⁴⁸⁰ par rapport au Parti. Cette neutralité du terrain de recherche correspond donc à un choix scientifique éthique contre les idéologies, à tel point que José Otavio Nogueira Guimarães affirme paradoxalement, articulant le choix de la Grèce à l'activité politique de Vernant: »En somme, en agissant politiquement Vernant est devenu un helléniste; et en choisissant la Grèce en tant que savant il a fait de la politique«⁴⁸¹.

Embrasser une carrière universitaire, étudier l'»Iliade« plutôt que de rester à l'armée après la guerre signifiait aussi pour Vernant l'indépendance politique:

Après la Libération, Jean-Pierre Vernant écarta la perspective d'une carrière militaire que ses états de service lui ouvraient pourtant. L'une des raisons tenait à son refus de toute soumission à un corps. Ce choix de liberté découlait également de l'enseignement pratique de la philosophie. [...] Son choix de carrière scientifique était aussi un acte de liberté à l'égard d'un Parti communiste dont il voulait contester l'autorité et le dogmatisme. En optant pour la recherche, il refusait l'injonction qui était faite aux résistants comme lui de demeurer dans l'armée afin que le Parti puisse disposer de militants au sein de l'appareil d'État⁴⁸².

Le choix d'un secteur a priori neutre ne l'était donc pas politiquement. Andreas Wittenburg présente un argument éthique qui explique également la volonté par Vernant de quitter l'armée: »Mit einer Siegerrolle hat er nie etwas anfangen können. Als er bald nach Kriegsende mit der Mission einer Überprüfung der französischen militärischen Außenstellen im besetzten Deutschland betraut worden war, habe er einen höchst kritischen Bericht verfaßt und sei entsetzt gewesen, Verhaltensweisen zu finden, die er vorher als Gegner der deutschen Besatzungsgewalt bekämpft habe«⁴⁸³.

Vernant remet également en cause l'idée d'une neutralité politique absolue de la recherche sur la Grèce ancienne car »même la recherche scientifique pure n'est pas désincarnée, [...] elle est toujours quand même située«⁴⁸⁴. Vernant

479 Ibid.; »Pour la Grèce, il [le Parti] n'y connaissait rien du tout et je voyais bien à quel point dès qu'on travaille dans un domaine précis, il n'y a pas de théorie préfabriquée«, VERNANT, *De la Résistance*, p. 52.

480 Ibid., p. 56.

481 NOGUEIRA GUIMARÃES, Jean-Pierre Vernant *polumetis*, p. 168.

482 DUCLERT, *Le modèle Vernant*, p. 68.

483 Jean-Pierre Vernant als Lehrer oder Führmann, ms. inédit (1998) d'Andreas Wittenburg, archives personnelles Wittenburg, p. 9a

484 Autour de l'engagement. Table ronde (1996) avec Jean-Pierre Vernant, Jorge Semprún et Olivier Py, BNF, NUMAV-294551.

illustre cet argument, central dans mon propos, par deux exemples non moins essentiels pour mon argumentaire.

Tout d'abord, un exemple emprunté à l'histoire récente des études grecques, à savoir la rivalité franco-allemande dans les études grecques:

La Grèce antique a été le débat idéologique toujours entre la France et l'Allemagne. Les Allemands, et surtout les Hitlériens, et aujourd'hui une petite portion de Français disent que la Grèce, ce sont justement les Indo-Européens, que ça représente une forme de culture indo-européenne parfaite, que c'est Sparte qui représente ça le mieux, alors que les Français étaient plutôt pour Athènes, la démocratie. Chacun se faisait une Grèce à son gré, politiquement correcte par rapport à ce qu'on était. Les études classiques, c'est pas neutre⁴⁸⁵.

Si Vernant simplifie quelque peu le tableau de l'antagonisme franco-allemand sur le terrain de la Grèce ancienne⁴⁸⁶, cela a peut-être également une portée politique: distinguer les Allemands des nazis.

Second exemple: la création du Centre. Celle-ci s'ancre dans une position politique, celle que je décris plus avant comme la »décolonisation de la Grèce ancienne«:

Et, quand je crée ce centre, certainement par le fait que je prends certaines attitudes, que je dise »la Grèce, y a pas que la Grèce, y a la Grèce, mais y a le monde proche-oriental, y a la Chine, y a l'Inde, y a les civilisations africaines, et il faut faire un comparatisme. [...] Les Grecs c'est une des voies que l'humanité a suivies et qui a donné de bons résultats et d'autres qui l'étaient moins, et nous en descendons, mais il faut regarder ce qu'il s'est fait ailleurs«⁴⁸⁷.

Le principe fondateur du Centre prend donc le contre-pied de la croyance en une »culture indo-européenne parfaite«. Étudier la Grèce ancienne sur le principe de la comparaison avec d'autres civilisations anciennes a pour corollaire un relativisme culturel. Selon ce principe, la Grèce ancienne ne représente donc

⁴⁸⁵ Ibid.

⁴⁸⁶ Le régime nazi a bien fait jouer la référence spartiate contre la référence athénienne mais peu soutenu les instituts de philologie classique, jugés inutiles à la nation: »Weil die klassischen Geisteswissenschaften bisher wenig mit der auf dem modischen Biologismus basierenden Rassenideologie hatten anfangen können, wurden sie kaum als Förderer des neuen Staates wahr- oder ernstgenommen«, Manfred LANDFESTER, »Kriegeinsatz der Geisteswissenschaft«. Die klassische Philologie unter dem Diktat der nationalsozialistischen Ideologie, dans: Björn ONKEN, Dorothea ROHDE (dir.), In omni historia curiosus. Studien zur Geschichte von der Antike bis zur Neuzeit: Festschrift für Helmuth Schneider zum 65. Geburtstag, Wiesbaden 2011, p. 213–226, ici p. 214.

⁴⁸⁷ Autour de l'engagement. Table ronde (1996) avec Jean-Pierre Vernant, Jorge Semprún et Olivier Py, BNF, NUMAV-294551.

plus un absolu. Quel argumentaire, dès lors, pour la défense du grec ancien, à laquelle s'emploie Vernant ?

L'argumentaire de Vernant présente des facettes traditionnelles. Vernant se bat parfois pour les Grecs en approfondissant l'argument de la continuité civilisationnelle, à l'image de l'évidence affirmée dans le passage ci-dessus: « nous en descendons ». Dans l'entretien télévisuel « La Grèce antique et nous », il avance: « La Grèce est une de nos racines fondamentales »⁴⁸⁸. Si une telle filiation existe, il est loisible d'en faire la « généalogie »⁴⁸⁹ et de revendiquer l'« héritage » des Grecs, ce que fait Vernant à travers plusieurs manifestations collectives⁴⁹⁰. Qui est le « nous », sujet de cette filiation ? De même que pour Snell, Vernant en définit les contours bien au-delà des frontières nationales: il s'agit également de l'Europe, de la Méditerranée et de l'Occident. Jean-Pierre Vernant insiste souvent sur le fait que l'héritage se présente de manière particulière selon les traditions nationales⁴⁹¹. Toujours est-il que la notion même d'héritage entre en contradiction avec le mot d'ordre d'altérité de la Grèce ancienne caractéristique de l'anthropologie dont Vernant se revendique. Il existe dans sa pensée une tension entre la perspective historique « continuiste » de la filiation, qui, malgré toutes les nuances de l'égalité entre les « fils », est incompatible avec la perspective « discontinuiste » de l'anthropologie⁴⁹².

Cette continuité se manifeste à travers la permanence de l'étude du grec ancien: « On étudie bien entendu l'Antiquité grecque dans l'ensemble des pays européens où les études classiques font partie d'une tradition culturelle très profonde »⁴⁹³. C'est surtout à la fin de sa carrière, lorsque son nom est

⁴⁸⁸ La Grèce antique et nous, entretien télévisuel (1997) avec Vincent Soulié, BNF, NUMAV-234.

⁴⁸⁹ « Pour comprendre qui nous sommes, avec tous les problèmes d'identité qui se posent aujourd'hui – qu'est-ce que nous sommes nous, les Occidentaux, nous, les Européens, nous les Français d'ici? – il faut essayer de comprendre d'où nous venons, quelle a été notre généalogie. Et sur ce plan, le passage par la Grèce me semble nécessaire », *ibid.*

⁴⁹⁰ Vernant a participé à l'émission « L'héritage de la chouette. 1. Symposion ou les idées reçues » (1989) de Chris Marker, BNF, NUMAV-41503. Un ouvrage collectif, Jean-Paul BRISSON, Jean-Pierre VERNANT, Pierre VIDAL-NAQUET (dir.), *Démocratie, citoyenneté et héritage gréco-romain*, Paris 2000, revendique également l'héritage antique.

⁴⁹¹ Ainsi, Vernant a eu l'idée d'ouvrir la série de douze émissions télévisuelles sur le thème « l'héritage de la chouette » par des images montées de symposiums qui ont lieu dans plusieurs pays occidentaux. Voir *L'héritage de la chouette. 1. Symposion ou les idées reçues* (1989) de Chris Marker, BNF, NUMAV-41503.

⁴⁹² Je reprends cette distinction à LAKS, *Les origines de Jean-Pierre Vernant*, p. 273. Celui-ci l'introduit pour évoquer le « problème épistémologique » posée par le refus du « miracle grec ».

⁴⁹³ VERNANT, *Entre mythe et politique*, p. 1786–1787.

devenu une référence publique en matière de grec ancien, qu'il adopte cet argumentaire et ce rôle traditionnels. Ainsi, il est invité dans les années 2000 à présenter l'histoire du grec ancien au cours de l'émission de télévision de vulgarisation scientifique «Vie et mort des langues»⁴⁹⁴. Il y trace l'histoire de la langue grecque, du mycénien au grec moderne en passant par la Renaissance. Il présente dans les termes religieux traditionnels du miracle la survie, voire la victoire intellectuelle de la langue grecque dans des contextes de défaite militaire du peuple grec⁴⁹⁵: «Le paradoxe est donc que, on a beau faire, ça ne meurt pas»⁴⁹⁶. Vernant conclut ce panorama linguistique en mettant en lien langue et «mentalités», comme il le dit ailleurs, ou «culture» et «civilisation»⁴⁹⁷. L'argument culturel est fondamental, en réponse au questionnement sur l'utilité de l'enseignement du grec: «Mais il faut être clair, quand on me demande à quoi sert le grec, je réponds: à rien. Pas plus que les mathématiques contemporaines ou la physique quantique. Ça ne sert à rien, sauf à fabriquer le cerveau, à composer ce qui s'appelle la culture»⁴⁹⁸. Plus surprenant peut-être chez Vernant, le recours, même s'il ne s'y attarde pas, à l'argument esthétique: «Le contact avec la littérature grecque, notamment l'>Iliade< et l'>Odysée<, mais aussi les poètes tragiques, tels Eschyle, Euripide ou Sophocle, ou encore Sappho, n'est pas de l'ordre de l'utilité, mais de l'émotion et de la beauté»⁴⁹⁹. C'est en effet plutôt chez les philologues allemands, ou en France, chez Jacqueline de Romilly⁵⁰⁰, qu'on s'attendrait à voir invoquer l'émotion esthétique au contact des textes grecs.

Les aspects esthétique et civilisationnel sont centraux dans la collaboration de Vernant avec cette dernière pour l'édition de «Pour l'amour du

494 Vie et mort des langues, entretien télévisuel de Paule Zajdermann (2007) avec Jean Bottéro et Jean-Pierre Vernant, BNF, NUMAV-597526.

495 «C'est un miracle que, à travers tous les avatars de l'histoire que les Grecs et que la langue ont subis, à chaque moment, comme une sorte de vie souterraine, ce dont ce grec est porteur est allé imbiber ceux qui avaient vaincus les Grecs. Romains, Arabes, dans une certaine mesure Europe du Nord», *ibid.*

496 *Ibid.*

497 *Ibid.*

498 Jean-Pierre VERNANT, François BUSNEL, La mythologie, c'est une vision de soi face au monde, dans: L'Express, 26/6/2003 (souligné dans l'orig.).

499 *Ibid.*

500 «On ne célébrera jamais assez [...] la splendeur même des textes [qui] subjugué le lecteur», Jacqueline DE ROMILLY, Monique TRÉDÉ, Petites leçons sur le grec ancien, Paris 2008, p. 9.

grec», dont elle rédige la préface et lui la postface⁵⁰¹. Cet ouvrage met l'accent sur l'enseignement et l'apprentissage de la langue grecque à travers le témoignage d'hellénistes non professionnels (Élisabeth de Fontenay, Philippe Jaccottet) et d'étudiants. Il a pour but la défense de l'enseignement du grec ancien dès le secondaire, «en danger»⁵⁰². Pourquoi, pour Vernant, s'allier avec les tenants du conservatisme des études grecques, au premier rang desquels Jacqueline de Romilly⁵⁰³, ceux-là mêmes qui, de la Sorbonne, ont mené une guerre académique contre le Centre de la rue Monsieur-le-Prince? Vernant se dédit-il par cette alliance contre-nature? En réalité, dans les années 2000, alors que Vernant est une figure reconnue et que les rivalités sont apaisées, cet ouvrage constitue une «alliance stratégique»⁵⁰⁴ en vue d'une cause qui tient véritablement à cœur tant à Jean-Pierre Vernant qu'à Jacqueline de Romilly. Si l'union fait la force pour la défense de la langue grecque, sur laquelle plane sans cesse la menace d'être rayée des programmes scolaires, cela ne signifie pas que Vernant renonce à sa propre vision des études grecques.

Il partage avec Jacqueline de Romilly une cause commune, l'enseignement du grec ancien⁵⁰⁵. S'il se distingue très nettement d'elle sur la question de ce que Renan avait appelé le miracle grec, qu'elle défend⁵⁰⁶ et que lui récuse, tous deux ont en commun une conviction essentielle: celle de la continuité civilisationnelle entre les Grecs et nous. Cependant, son argumentaire diverge sensi-

⁵⁰¹ Jacqueline DE ROMILLY, Jean-Pierre VERNANT (dir.), *Pour l'amour du grec*, Paris 2000. L'ouvrage fait par ailleurs écho au texte de 1960 au titre presque identique de Rudolf Pfeiffer «Von der Liebe zu den Griechen», auquel l'ouvrage français ne fait pas référence, confirmant ainsi de nouveau l'absence d'une «communauté scientifique» des études grecques. Voir Rudolf PFEIFFER, *Von der Liebe zu den Griechen*, dans: ID., Winfried BÜHLER (dir.), *Ausgewählte Schriften. Aufsätze und Vorträge zur griechischen Dichtung und zum Humanismus*, München 1960, p. 277–291.

⁵⁰² Jacqueline DE ROMILLY, Prologue, dans: EAD., VERNANT (dir.), *Pour l'amour du grec*, p. 5–28, ici p. 26.

⁵⁰³ Avec qui il a été en rivalité pour la chaire d'histoire des religions d'Henri-Charles Puech au Collège de France. VERNANT, *De la Résistance*, p. 66–67.

⁵⁰⁴ Je remercie Christian Jacob de cette formule prononcée au cours d'un entretien qu'il a eu la gentillesse de m'accorder le 4 décembre 2013.

⁵⁰⁵ Jacqueline DE ROMILLY, *L'enseignement en détresse*, Paris 1984; EAD., *Lettre aux parents sur les choix scolaires*, Paris 1994.

⁵⁰⁶ «Toutes les œuvres de la civilisation grecque [...] et plus particulièrement celles d'Athènes, au v^e siècle avant J.-C., se distinguaient par un effort exceptionnel vers l'humain et l'universel», *ibid.*, p. 15; «Il s'est passé [...] quelque chose, en ce v^e siècle avant J.-C., qui allait au-devant de l'intelligence et de la sensibilité humaines, quelque chose qui prédisposait ces œuvres à jouer le rôle qu'elles ont joué dans l'histoire de notre culture», *ibid.*, p. 13.

blement de celui de Jacqueline de Romilly. L'argument nietzschéen »intempes-tif« ou »à contretemps«, désormais traditionnel, il est vrai, y tient une grande place. La Grèce, indique le titre d'un colloque mis sous le patronage de Vernant, doit servir à »penser l'avenir«, tandis qu'elle a pour Jacqueline de Romilly le pouvoir de »commander l'avenir«⁵⁰⁷.

Citons ici l'introduction de Jean-Pierre Vernant à ce colloque: »Nous vou-lons que la Grèce demeure présente dans notre enseignement, vivante dans notre culture [...] pour que, située à sa place dans une histoire humaine qui comporte bien des chemins, elle nous engage à réfléchir plus lucidement sur les implications et les enjeux de notre civilisation, qu'elle nous éclaire sur ce que nous sommes, comparés et confrontés aux autres«⁵⁰⁸.

Le colloque est organisé, tenu, écouté et lu par des convertis qu'il s'agit de prêcher à nouveaux frais. D'où l'affirmation d'une finalité dans son titre du collo-que – »La Grèce pour penser l'avenir« – et l'emploi de la première personne du pluriel. Il inscrit la continuité civilisationnelle dans le cadre du compara-tisme: la Grèce permet à la fois de penser la civilisation européenne dans son évolution historique et, grâce à cette profondeur historique, de comparer cette même civilisation aux autres. Au-delà de la langue grecque, l'argumentaire apo-logétique de Vernant repose sur la défense d'une culture dont l'étude peut per-mettre de répondre à des interrogations générales et actuelles sur l'homme⁵⁰⁹.

Mais la défense du grec ancien ne consiste pas uniquement en un déploie-ment abstrait d'une démonstration dans un cadre convenu. Vernant les fait éga-lement entendre à ceux qui ont politiquement entre leurs mains l'avenir du grec. Un journaliste rappelle de manière émue, au lendemain du décès de Ver-nant, ses récriminations véhémentes »à chaque fois qu'un ministre de l'Éduca-tion baissait la garde dans le combat qu'il faut mener pour la défense de l'ensei-gnement du latin et du grec«⁵¹⁰. Ces »gueulantes«, dont certaines portaient aussi, plus largement que sur le grec, sur la recherche universitaire⁵¹¹, avaient également un aspect plus policé et écrit: en sa qualité d'expert, il s'est vu con-fier la rédaction de rapports pour le ministère de l'Éducation nationale.

Dans l'un de ces rapports, il eut recours à un argumentaire d'ordre socio-logique inattendu, mais qui correspondait à sa sensibilité politique et à celle des

507 EAD., *Rencontres avec la Grèce antique*, Paris 1995, p. 267.

508 VERNANT, *Entre mythe et politique*, p. 46.

509 »Je me souviens de ses mises en garde: ›Ne regardez le passé que pour lui poser les questions que le présent fait naître‹«, François BUSNEL, *Hommage à Jean-Pierre Vernant (1914–2007)*, dans: *L'Express*, 18/1/2007.

510 *Ibid.*

511 DUCLERT, *Le modèle Vernant*, p. 94, note 34.

dirigeants auxquels il s'adressait. C'est en effet autour de la question de l'intégration des minorités et de la place des femmes que s'articule sa démonstration:

Quand il était ministre de l'Éducation nationale, Lionel Jospin m'a commandé, par l'intermédiaire de Claude Allègre, un rapport sur l'enseignement du latin et du grec dans le secondaire. À cette époque, du ministère aux directeurs d'établissement, tout le monde pensait qu'il fallait éliminer l'enseignement du grec car «ça ne servait pas à grand-chose». J'ai alors demandé aux professeurs de grec de m'envoyer une fiche sur laquelle seraient évoquées l'évolution de leurs effectifs dans les cinq dernières années, ainsi que la profession des parents des élèves qui choisissaient le grec. Double surprise: non seulement les effectifs étaient restés à peu près constants d'une année sur l'autre, mais j'ai constaté que les meilleurs élèves en grec étaient ... ceux d'origine maghrébine, et notamment les filles! Dans mon rapport, j'ai donc battu en brèche l'idée de l'inutilité du grec en me fondant sur l'argument suivant: les Maghrébines ont parfaitement compris que la meilleure issue pour elles est de s'intégrer et que l'intégration implique de choisir ce qu'il y a de plus élitiste dans la culture à intégrer, c'est-à-dire ce qui semble le plus éloigné de ce que les gens se représentent comme étant la culture maghrébine. [...] Voilà un exemple qui montre que l'on ne peut régler le problème du latin et du grec en prétendant qu'il s'agit là d'une culture élitiste⁵¹².

Vernant prend donc de manière paradoxale le contre-pied, dans un rapport destiné à un gouvernement socialiste, d'un argument de gauche contre les études classiques, à savoir son caractère de sélection sociale. C'est justement parce que le grec et le latin ont la réputation d'être des matières scolaires élitistes qu'ils provoquent une émulation parmi les élèves les plus défavorisés socialement car issus de l'immigration et de sexe féminin. L'argumentaire de Vernant démontre de manière habile par ce paradoxe que le grec et le latin à l'école contribuent parfaitement à remplir la mission intégratrice de l'Éducation nationale.

Les nombreuses conférences données par Vernant au grand public – «Espace et ville», que je mentionne ci-avant, sur l'architecture, et celles que j'évoque dans le paragraphe suivant – sont également un instrument pour la défense du grec. Ceci de deux manières. De manière rationnelle, d'une part, par le double argumentaire auquel Vernant a recours, et dont je souligne l'ambiguïté: la Grèce comme origine de la culture européenne ou contrepoint essentiellement autre à la modernité. D'autre part, c'est la personne même de Vernant qui constitue une apologie du grec. Tout d'abord du fait des méthodes novatrices de son approche du monde grec et du renouvellement de la recherche sur la Grèce ancienne qu'il a provoqué. Ainsi, si le colloque, «La Grèce pour penser l'avenir», qui se tient à la Sorbonne, bastion de la tradition des belles-lettres, est une preuve de plus que Vernant n'est plus désormais à la

512 VERNANT, BUSNEL, La mythologie.

marge des études grecques, il incarne lui-même encore, même dans ce cadre conservateur qui se l'approprie en partie, une figure d'avenir de la Grèce ancienne: aussi bien pour sa démonstration même que pour l'œuvre iconoclaste qu'il a accomplie. Au-delà, c'est son personnage en lui-même qui parle pour le grec: un bel homme, charismatique, capable de s'exprimer sur de nombreux sujets, y compris sur la Grèce ancienne, dans une langue actuelle, »dépoussièrè la mythologie grecque«⁵¹³, connaît les réalités sociales, et s'implique dans la vie politique. L'existence même et la présence de cet helléniste qui aime la vie représentent un argument contre la conception du grec comme langue morte.

Il chercha à transmettre son »amour du grec« par la vulgarisation et l'éducation. De même que Snell a participé après la Seconde Guerre mondiale à la dénazification de l'université de Hambourg, Vernant a joué un rôle dans les opérations similaires de licenciement des personnes ayant collaboré au régime de Vichy et de réintégration des opposants au sein de l'éducation nationale: »1944: c'est fini, il faut nettoyer les écuries d'Augias de l'enseignement, on a établi la liste des brebis galeuses«⁵¹⁴.

Il a par ailleurs largement contribué à »populariser«⁵¹⁵ la Grèce ancienne. Vernant a, surtout à la fin de sa vie, tenu des conférences de vulgarisation, »petites conférences«, comme les désigne Françoise Frontisi-Ducroux, dont un certain nombre a été publié⁵¹⁶, dans des établissements scolaires, conférences traditionnelles, dans les cadres institutionnels du Collège de France ou de la Bibliothèque nationale⁵¹⁷. Les contextes et publics sont variés, en fonction tant de l'âge que de l'origine sociale, mais leur point commun est leur caractère grand public. Dans le cadre très prestigieux du Collège de France, le public tel que le décrit Vernant est »hétéroclite«:

Tu as d'une part tous les gens qui venaient à tes cours à l'École des hautes études, les gens qui sont des chercheurs, qui travaillent sur ces questions

⁵¹³ BUSNEL, Hommage à Jean-Pierre Vernant.

⁵¹⁴ Nous. Portrait de Jean-Pierre Vernant résistant, documentaire (1996) de Paul Lacoste et Bruno Stisi, BNF, NUMAV-14579.

⁵¹⁵ BUSNEL, Hommage à Jean-Pierre Vernant.

⁵¹⁶ »2001 et 2003: Montreuil, Ulysse, suivi de Persée, publié en 2004. 2005: Pandora, à la BNF, édité en 2006. Fin 2006: Aubervilliers, l'Odysée, parue en 2007«, Françoise FRONTISI-DUCROUX, Préface, dans: Jean-Pierre VERNANT, L'histoire n'est pas tout à fait finie. Conférences sur Pandora, Ulysse et Persée, Montrouge 2013, p. 9-27, ici p. 26. La conférence dans la classe de CM2 de l'école primaire de la banlieue de Perpignan« a eu lieu en septembre 2005, *ibid.*, p. 9.

⁵¹⁷ Conférence du soir d'intérêt général: Ulysse en personne. Classiques de la mémoire humaine, Les lundis du Collège de France à Aubervilliers, Collège de France (1993); Pandora, la première femme, BNF (2005).

directement, plus tout ce que le public du Collège comporte de divers: des dames à la retraite, des messieurs qui ont été ingénieurs ou pharmaciens et qui sont là parce qu'eux aussi ils veulent s'informer pour leur goût, plus les clochards, plus tout ce que tu veux⁵¹⁸.

Conséquence pour son enseignement, la nécessité »bénéfique« de s'adapter à cette diversité »j'ai dû faire cet effort de synthèse et de formulation tel que ce que je disais puisse être compris et assimilé par un public beaucoup plus large que celui que j'avais à l'École des hautes études«⁵¹⁹. Le but, comme le met en valeur le genre de la conférence, est l'»intérêt général«. Christine Delangle reformule ainsi cette expérience de popularisation de Vernant, usant d'une métaphore à laquelle Snell est attaché: »sortir un peu de la tour d'ivoire de l'histoire des spécialistes«⁵²⁰.

Certaines de ces conférences ont donné lieu à de »petites publications« dans lesquelles se mêlent oralité et récit⁵²¹. L'action de popularisation de Vernant s'adresse à tous, comme il le dit ici dans une conférence au tour particulièrement social à Aubervilliers: »Avant la guerre, j'ai suivi des cours dans l'université populaire, ensuite j'en ai donné [...]. Il est nécessaire d'avoir, à côté des universités officielles [...], des enracinements dans des milieux populaires. Mesdames, messieurs, chers camarades, salut!«⁵²² Il intervint également dans des émissions radiophoniques et télévisés, par lesquelles il pouvait toucher un public plus large encore⁵²³.

Dans la préface à la retranscription d'une conférence de Vernant dans une école primaire de Perpignan, son élève, collègue et amie Françoise Frontisi-Ducroux évoque l'œuvre de vulgarisation de Vernant:

Ces petites publications peuvent sembler marginales dans l'œuvre de Vernant. Elles en sont l'ultime prolongement. Dans les cinq dernières années de sa vie, ces conférences répondent, comme auparavant les nombreuses interventions dans les lycées ainsi que les exposés »grand public« et les émissions radiophoniques et télévisées, à l'un de ses soucis majeurs: transmettre. Ne pas confiner les résultats de sa recherche au cercle, fort étendu pourtant, des spécialistes, enseignants et intellectuels, français et étrangers. S'adresser à tous,

518 Vernant, *De la Résistance*, p. 77–78.

519 *Ibid.*, p. 79.

520 *Ibid.*

521 *Id.*, *Ulysse, suivi de Persée*. Petite conférence sur la Grèce, Paris 2004.

522 Conférence du soir d'intérêt général.

523 *La Grèce antique et nous*, entretien télévisuel (1997) avec Vincent Soulié, BNF, NUMAV-234; *L'héritage de la chouette*. 1. Symposium ou les idées reçues (1989) de Chris Marker, BNF, NUMAV-41503.

comme il le faisait spontanément dans la vie quotidienne, en homme de contact, sympathique et chaleureux⁵²⁴.

L'«œuvre de Vernant», en effet, n'est pas qu'une œuvre savante. On sait en effet que le sens du mot «œuvre» pour lui est plus large et va jusqu'au sens d'«action». C'est la raison pour laquelle Françoise Frontisi-Ducroux peut affirmer paradoxalement que ces entreprises de vulgarisation, alors qu'elles peuvent apparaître comme un appauvrissement de la teneur savante de la pensée de Vernant, constituent un «aboutissement de son œuvre»⁵²⁵. Tandis qu'il fut titulaire d'un poste au prestigieux CNRS, la seule institution de recherche française où les chercheurs n'ont pas une charge d'enseignement, il chercha cependant, sa vie durant, à «transmettre» les résultats de ses recherches. Cette charge, qu'il assumait donc de son plein gré, ne constituait aucunement pour lui un fardeau. Comme pour Snell, cette transmission a un but double, puisqu'elle porte à la fois sur l'objet et le sujet de l'apprentissage. Il s'agit tout d'abord de la défense du grec, que je viens de traiter. Si elle repose en partie sur des arguments traditionnels du type civilisationnel, l'apport de l'anthropologie permet d'universaliser et ainsi, en termes politiques, de démocratiser l'héritage grec. Cela me conduit au second enjeu de la transmission, à savoir l'enjeu social, que j'aborde dans mon prochain point.

Vernant se faisait également conteur des mythes et légendes grecques. Ce rôle constitue certainement le fondement de son activité de vulgarisation. Il publia en 1999 un livre de mythologie grecque qui fut un grand succès en librairie, «L'univers, les dieux, les hommes», s'inspirant, explique-t-il en préambule, de ses récits à son petit-fils⁵²⁶. Son art de conteur s'exprime donc à travers un style oral, une retranscription stylisée d'un récit familial intime. Cependant, pour Vernant, le récit n'est pas qu'un instrument efficace dans un but de popularisation. Il est une manière parfaitement adaptée à son objet de perpétuer ou plutôt de reprendre le fil d'une civilisation qui raconte et récite à l'oral: «La voix qui autrefois, pendant des siècles, s'adressait directement aux auditeurs grecs, et qui s'est tue, je voulais qu'elle se fasse entendre de nouveau aux lecteurs d'aujourd'hui, et que, dans certaines pages de ce livre, si j'y suis parvenu, ce soit elle, en écho, qui continue à résonner»⁵²⁷.

Il semble qu'il provoquât une grande fascination sur ses auditeurs⁵²⁸. Cette fascination est exprimée dans la préface de Françoise Frontisi-Ducroux par une

524 FRONTISI-DUCROUX, Préface, p. 12.

525 Ibid., p. 26.

526 VERNANT, L'univers, p. 7.

527 Ibid., p. 14.

528 FRONTISI-DUCROUX, Préface, p. 17.

impression d'identité entre le chercheur et son objet. En effet, elle dépeint Vernant en aède qui opère à des variations lors de ses nombreuses prises de parole autour de différents thèmes et passages presque formulaires:

Lorsque Vernant parle en public, puisqu'il ne lit pas de texte, son propos n'est jamais exactement le même. Tel l'aède qui, avant la fixation par écrit des poèmes homériques, en chantait un épisode, livrant à chaque fois une version légèrement différente, tout en étant tenu par la tradition (impossible de laisser Ulysse croupir chez Calypso ou aborder à l'île des Sirènes), Vernant varie, lui aussi, selon son auditoire ou selon l'inspiration du moment⁵²⁹.

Certes, dans ce texte précis, le portrait de Vernant en aède est aussi un jeu rhétorique. C'est avec érudition et humour que Françoise Frontisi-Ducroux parodie ici les fameuses comparaisons homériques. Le jeu réside dans le fait que l'élément de comparaison est la figure même de l'aède, l'auteur traditionnel de ces mêmes comparaisons. Puisque l'objet de connaissance était nécessairement mis à distance selon les principes mêmes de la discipline, ici l'anthropologie historique, qui postule l'altérité fondamentale de la Grèce ancienne, la fascination se reporte sur l'individu qui porte cette parole de connaissance, à la fois discours rationnel et récit enchanteur.

Le portrait de Françoise Frontisi-Ducroux exprime la difficulté du passage de l'oral à l'écrit⁵³⁰ dans les nombreuses transcriptions des conférences et entretiens de Vernant. Ces transcriptions, stylisées pour l'écrit, reflètent bien la dialectique dans la construction du personnage de Vernant, entre familiarité du style, proximité, accessibilité de la parole quotidienne, et profondeur de la réflexion culturelle et politique à travers le récit mythique.

Il existe chez Vernant, lui-même chercheur de l'ambiguïté, une ambivalence entre la défense somme toute assez traditionnelle des études grecques, qu'il mène aux côtés de Jacqueline de Romilly, en tant qu'héritage européen⁵³¹ et ce que d'aucuns ont qualifié de »décolonisation de l'Antiquité classique«⁵³², à laquelle il opère en qualité d'anthropologue de la Grèce ancienne. Cette ambivalence mérite d'être contextualisée. Elle s'explique par le modèle de l'intellectuel

⁵²⁹ Ibid., p. 15–16.

⁵³⁰ Ibid., p. 16.

⁵³¹ Jacqueline de Romilly est également convaincue que la Grèce ancienne constitue le socle culturel commun des peuples européens. En témoigne le chapitre »Panhellénisme et union de l'Europe« de ROMILLY, *Rencontres*, p. 237–262. Elle s'y adresse à »nous autres, Européens«, *ibid.*, p. 237.

⁵³² Umberto TODINI, »L'écho des grandes interrogations« ou comment décoloniser les Anciens, dans: OLENDER, VITRANI (dir.), *Jean-Pierre Vernant*, p. 39–44; Claudia MONTEPAONE, Lepore, Vernant, Vidal-Naquet. Un proficuo reciproco confronto, dans: BRUN, SCHNAPP, SEGONDS-BAUER (dir.), *L'histoire comme impératif*, p. 23–40, ici p. 34.

tuel français »général« qui maîtrise traditionnellement les humanités et la remise en cause de ces mêmes humanités par les sciences sociales au moment où Vernant élabore sa réflexion.

François Dosse présente ainsi la situation qui permet de comprendre l'ambivalence de Vernant: »Il y a tout d'abord le poids en France des humanités, qui ont joué un rôle de blocage pour l'implantation des *social sciences*. [...] Le poids des humanités permet par ailleurs à l'intellectuel français de parler au nom de l'humanité, de s'engager, d'être en situation de porte-parole au-delà de sa compétence spécifique«⁵³³. Cette ambivalence tient au fait que la maîtrise des humanités est un phénomène d'érudition, marqueur socioculturel de la bourgeoisie des pays occidentaux, et n'est donc en aucun cas universellement partagée. C'est ce dont prennent conscience de nombreux jeunes intellectuels dans les années 1960, comme le contextualise Nicole Loraux, qui était elle-même étudiante dans cette période:

C'était, il est vrai, le temps de l'anticolonialisme. Dans la librairie La joie de lire, surmontant une porte un peu basse, un avertissement en forme de maxime proclamait que »l'impérialisme attaque sur tous les fronts« et, en 1965, Sartre avait adapté pour la scène »Les Troyennes«, d'Euripide, sur fond de tiers-mondisme: tout en nous invitant à nous identifier à ces »Grecs« – les Américains, bien sûr, mais aussi, plus largement, les Occidentaux – dont la culture altère profondément l'autre qu'ils torturent et tuent, il y annonçait, sur les pas de Frantz Fanon, que, dans la révolte, l'Autre, un autre à majuscule, se retrouverait, un jour, intact en son altérité miraculeusement préservée⁵³⁴.

Florence Dupont, qui était également étudiante dans les années 1960, souligne la »rupture politique et culturelle« qu'a constituée la pensée de Vernant: »Ce qui se jouait dans les sciences de l'Antiquité était la remise en cause de l'impérialisme culturel occidental, dont la face humaniste se donnait l'alibi du »miracle grec«⁵³⁵.

C'est dans ce contexte de prise de conscience et de dénonciation du caractère colonial des humanités que Vernant réinterroge le rapport à la Grèce ancienne: »Le messianisme en moins [...], la démarche du Vernant de »Mythe et

⁵³³ François DOSSE, *Histoire du structuralisme*, t. II: Le chant du cygne, 1967 à nos jours, Paris 1992, p. 450–451.

⁵³⁴ Nicole LORAUX, *Back to the Greeks? Chronique d'une expédition lointaine en terre connue*, dans: Jacques REVEL et al. (dir.), *Une école pour les sciences sociales. De la VI^e section à l'École des hautes études en sciences sociales*, Paris 1996, p. 275–297, ici p. 281.

⁵³⁵ Florence DUPONT, *Le premier Vernant ou la fin du miracle grec*, dans: *Agenda de la pensée contemporaine*, Paris 2008, p. 93–103, ici p. 95.

pensée» témoignait à sa façon de préoccupations analogues, mais parce qu'elle s'enracinait dans les sciences sociales, elle était plus rigoureuse et plus subtile⁵³⁶. Vernant cherche en effet une voie médiane et non »messianique« comme l'indique Nicole Loraux, entre la révolte intellectuelle anticolonialiste, les sciences sociales et les humanités qui sont à la fois son objet d'étude et la base de sa légitimité en tant qu'intellectuel.

Cette voie consiste en un désenclavement des études grecques ou plus largement du rôle historiographique de la Grèce ancienne: le fameux »miracle grec«, point de départ de la civilisation occidentale. Tant par sa réflexion sur la Grèce que par sa manière toute personnelle de la diffuser, il veut remettre en cause ces préjugés. À travers le récit d'un voyage de jeunesse en Grèce, il rapporte, de manière très pédagogique, de quelle manière il en est lui-même venu à s'interroger sur le progrès de l'humanité et à remettre en question des schémas binaires qui structurent langue et pensée, »Orient« et »Occident«, »primitifs« et »civilisés«. Dans une conférence sur »Architecture et écriture« qu'il tient devant un public d'architectes, il revient en effet sur une idée préconçue: »On est passé d'un habitat, d'une architecture qui est protection [...] à une construction«. Les villages qui rempliraient la simple fonction d'»abri« auraient, dans un premier temps, émergé en Orient, puis les villes en Occident. C'est ainsi, dit-il, que »l'architecture m'est apparue quand j'étais jeune homme«. Or il découvre, en visitant par exemple Dubrovnik, que c'est une »erreur totale«⁵³⁷ car les premières villes sont orientales.

Pour concilier une vision continuiste de la civilisation à partir de la Grèce et un rejet de la supériorité de l'Occident, Vernant forge la notion d'»humanisme euroméditerranéen«, expliquée ici dans le cadre d'une conférence pour la défense de la culture classique dans une perspective proeuropéenne:

J'ai parlé d'humanisme »euroméditerranéen«, reprenant en cela le terme, ou l'expression, qu'avait utilisé M. Jean-Pierre Vernant, lorsque nous avons eu, en avril 1999, des débats sur l'avenir de notre discipline qu'avait organisés ici, avec l'aide du rectorat, en partant du ministère, Madame Pauliat. M. Vernant, à très juste titre, estimait que l'on devait parler de »culture euroméditerranéenne«, de »civilisation euroméditerranéenne«, et se défier corrélativement de l'expression »culture occidentale«, qui présente d'autres connotations et qui, au regard de ce que nous connaissons bien, est quelque peu erronée⁵³⁸.

536 LORAUX, *Back to the Greeks?*, p. 281.

537 *Architecture et écriture, des passerelles dans la ville*. Henri Gaudin et Jean-Pierre Vernant (1998), BNF, NUMAV-162481.

538 Jean-Pierre LEVET, *Actualité des thèmes du congrès*. Table ronde du 19 décembre 2002, dans: ID., Yves LIEBERT, Walter SCHWIMMER (dir.), *Une identité culturelle paneuropéenne. L'humanisme classique euroméditerranéen et son enseignement*, Limoges 2005, p. 15-60, ici p. 17.

Vernant intègre en effet l'Afrique du Nord à la postérité de la Grèce, de sorte que l'héritage grec ne puisse être revendiqué par les seules puissances coloniales. À la suite de l'affirmation suivante d'un journaliste: »Cela dit, la culture grecque est commune à l'Europe du Nord et au Maghreb...«⁵³⁹, Vernant surenchérit: »Absolument. Et on n'a pas besoin de remonter à saint Augustin pour le prouver! Le Maghreb a été fortement hellénisé et il a fait partie d'un ensemble culturel méditerranéen marqué par la culture gréco-latine«⁵⁴⁰. Cette hypothèse historiographique de l'»humanisme euroméditerranéen« ne permet pas seulement de repenser les frontières culturelles de l'Europe; elle a également un corollaire social: »En étudiant le grec, les Maghrébines renouent donc d'une certaine façon avec leur propre passé«⁵⁴¹. L'»humanisme«, puisqu'il est »euroméditerranéen« et non seulement »européen«, doit donc être un facteur d'intégration et non d'exclusion.

L'humanisme »euroméditerranéen« constitue aussi une réponse aux usages nationalistes de la Grèce ancienne: »un ancien ministre«, Michel Poniatski⁵⁴²,

réfléchissant sur les véritables sources communes à toute l'Europe, pense pouvoir les situer dans la culture primitive des Indo-Européens. Il écrit: »Ces hommes qui nous ont précédés sont à travers nous à l'origine des civilisations et de la science les plus avancées, de l'art et de la culture les plus raffinés. L'esprit d'invention, de création, les a conduits en quatre mille cinq cents ans par une longue marche progressive des bords de la Baltique jusqu'à la lune«. Nous descendrions donc de ces Indo-Européens qui auraient quitté les bords de la Baltique il y a cinq mille ans. Qui sont ces Indo-Européens? Pourquoi la Baltique? Comment sont-ils arrivés en Grèce? Tout cela ne relève nullement de la science ou de la conjecture raisonnée, mais de la pure idéologie. C'est ainsi: on veut trouver à la Grèce des origines indo-germaniques⁵⁴³.

Dans un entretien avec Jesper Svenbro, Vernant se montre plus virulent encore contre Michel Poniatski, et fait le lien entre son utilisation raciste de la Grèce et le nazisme: »Au demeurant, cette théorie du miracle grec est liée plus ou moins obscurément, inconsciemment parfois, à des idées qui ont été développées, en France même, par certains courants conservateurs voire fasci-

539 VERNANT, BUSNEL, *La mythologie*.

540 Ibid.

541 Ibid.

542 Michel Poniatski (1922–2002) a notamment été ministre de l'Intérieur au cours de la présidence de Valéry Giscard d'Estaing.

543 Jean-Pierre VERNANT, *Mythes et raison*, dans: Jean BOTTÉRO, Clarisse HERRENSCHMIDT, Jean-Pierre VERNANT (dir.), *L'Orient ancien et nous. L'écriture, la raison, les dieux*, Paris 1996, p. 191–208, ici p. 191.

sants⁵⁴⁴. Vernant acquiesce à la proposition de Svenbro – «Et racistes» –, en développant ainsi:

Racistes, oui, comme l'est Michel Poniatowski, qui a publié un livre⁵⁴⁵ (un tissu d'imbécilités) où il explique en effet que la Grèce a tout inventé et que tout est dit une fois pour toutes, que c'est un modèle indépassable... et s'il en est ainsi, c'est parce que les Grecs étaient des Indo-Européens, venus d'Europe du Nord [...]. Pour lui c'est une évidence, ces braves Indo-Européens, préfiguration de ceux qu'on a vu défiler en 40 sur nos boulevards, sont arrivés dans le Péloponnèse et dans le reste de la Grèce et là ils ont *tout* inventé. Pourquoi? Parce qu'il y a des différences raciales et qu'ils incarnent, sous sa forme la plus pure, la race indo-européenne⁵⁴⁶.

C'est donc contre la théorie raciale d'une Grèce indo-européenne, ancêtre d'une race pure, que Vernant propose un héritage grec qui intègre une partie du monde colonisé et prône le «métissage»⁵⁴⁷.

Cette notion constitue le soubassement théorique pour rompre l'isolement du grec ancien auquel aspire Vernant. En effet, il veut désenclaver socialement sinon l'étude, du moins l'intérêt pour le grec ancien. Si la culture de la Grèce ancienne a une portée universelle, c'est donc qu'elle ne s'adresse pas uniquement à l'élite sociale, qui l'a jusqu'à présent jalousement gardée. C'est pourquoi Vernant a donné une série de conférences dans des établissements du secondaire situés dans des zones socialement «défavorisées», où les élèves n'ont pas accès à la culture classique⁵⁴⁸. Dans la préface, citée ci-avant, à la retranscription d'une conférence dans une classe de CM2 d'une école de la banlieue de Perpignan, Françoise Frontisi-Ducroux insiste sur le succès éducatif de cette entreprise⁵⁴⁹. Si les enfants sont «plus concernés qu'ils ne le pensent par ces mythes d'antan», c'est aussi que les figures de la mythologie grecque sont, à l'image des enfants de la classe, d'origines diverses ou «issues de l'immigration», pour utiliser un terme actuel, et ne peuvent donc être revendiquées uniquement par les tenants traditionnels de la culture classique. La Grèce que Vernant présente lors de ces conférences est bien une Grèce

544 MEZZARDI, SVENBRO, *Itinéraire*, p. 28.

545 «L'avenir n'est écrit nulle part» (Paris 1978).

546 MEZZARDI, SVENBRO, *Itinéraire*, p. 28 (souligné dans l'orig.).

547 *Ibid.*, p. 29.

548 «Ultime croisade, quitter les amphithéâtres pour les salles de collège», BUSNEL, *Hommage à Jean-Pierre Vernant*.

549 FRONTISI-DUCROUX, *Préface*, p. 10. Pour que la Grèce ne reste pas aux seules mains d'une élite sociale, il faut d'abord que l'école puisse partout être le lieu de transmission du savoir.

universalisée, aux multiples origines. Elle s'ancre, conformément à l'hypothèse d'un humanisme euroméditerranéen, sur les rives de cette mer, *mare nostrum*, dont le « nous » mérite d'être repensé. Cette *mare nostrum* n'appartient en effet pas seulement aux Méditerranéens du nord⁵⁵⁰. Les frontières de sa civilisation s'étendent jusqu'à l'Atlas et à l'Éthiopie⁵⁵¹. Il y a bien des figures mythiques noires en Grèce ancienne, et même si, contrairement à ce qu'affirme la théorie de la « Black Athena »⁵⁵², elles ne sont pas centrales⁵⁵³, leur intégration au panthéon mythologique grec peut être une source de réflexion sur des sujets chers à Vernant, tel le rapport à l'Autre et aux marges. Ce modèle culturel de référence ainsi transformé doit donc, tel est l'implicite de ces interventions publiques de vulgarisation, transformer à son tour la société qui le prend pour modèle.

Toujours est-il que, contre une Grèce sorbonnarde et normalienne, contre la « sclérose des études classiques »⁵⁵⁴, Vernant, c'est du moins ainsi que le présente Françoise Frontisi-Ducroux, revendique à travers ses actions de vulgarisation et d'éducation une Grèce « black-blanc-beur » [sic], contre une Grèce conservatrice, une Grèce intégratrice.

Si Vernant insiste tout particulièrement sur le facteur d'intégration que peut constituer le grec pour les minorités issues de l'immigration en France et pour le Maghreb en Europe, il ne néglige pas pour autant la construction européenne en Europe occidentale. Le passage suivant, du texte « Franchir un pont »⁵⁵⁵, est particulièrement pertinent pour mon étude de cas franco-allemande. Il a en effet été « commandé pour le cinquantième anniversaire du Conseil de l'Europe » et « est inscrit, parmi d'autres, sur une borne du pont de l'Europe qui relie Strasbourg à Kehl »⁵⁵⁶: « Passer un pont, traverser un fleuve, franchir une frontière, c'est quitter l'espace intime et familier où l'on est à sa place pour pénétrer dans un horizon différent, un espace étranger, inconnu, où l'on risque, confronté à ce qui est autre, de se découvrir sans lieu propre, sans identité »⁵⁵⁷. Jean-Pierre Vernant a eu pour lui-même cette exigence éthique

550 Ibid., p. 11.

551 Ibid.

552 Voir Thomas Arbogast SCHMITZ, *Ex Africa lux? Black Athena and the Debate about Afrocentrism*, dans: *Göttinger Forum für Altertumswissenschaft* 2 (1999), p. 17–76.

553 Il s'agit d'Andromède et non d'Athéna, la déesse tutélaire d'Athènes.

554 Expression utilisée par CATINCHI et al., Il regardait la lune.

555 VERNANT, *La traversée des frontières*, p. 179–180.

556 Ibid., p. 179

557 Ibid.

d'affronter l'altérité. À l'instar de Bruno Snell, il se définit en intellectuel international.

1.2.4 Un intellectuel international: un passeur de frontières

Le parcours de Vernant, de même que celui de Snell, est marqué du sceau d'un double »décloisonnement«: disciplinaire⁵⁵⁸ et politico-géographique. Au-delà des frontières temporelles sur lesquelles il s'interroge en tant qu'helléniste, Vernant traverse et fait traverser les frontières des pays et des disciplines universitaires. D'aucuns l'ont qualifié de »passeur«⁵⁵⁹, en référence à son ouvrage »La traversée des frontières«. C'est le terme que choisit Andreas Wittenburg pour le désigner dans un exposé portant sur son œuvre à Tübingen en 1992⁵⁶⁰. Il l'utilise comme équivalent au mot »enseignant«.

Vernant travaille avec une équipe internationale, et ce, dès la Résistance, souligne dans sa nécrologie l'helléniste britannique Oswyn Murray, particulièrement sensible à cet aspect:

Assisted by sympathisers in the railways, the police, the factories and local government, from among the refugees from Fascist Italy and the Spanish Civil War and French Jewish refugees from the north, with the help of military supplies spirited away from the army at the fall of France or dropped by the British SOE, their operations included disrupting railway and road supplies, sabotaging factory production, executing collaborators and organizing the main escape road route to Spain for Allied pilots who escaped or were shut down⁵⁶¹.

Le même Oswyn Murray poursuit sur le caractère international de Vernant, ici dans la recherche: le Centre »became the focus of intellectual activity in comparative history throughout Europe and the United States: everyone would make the pilgrimage to the cramped collections of rooms in rue Monsieur-le-Prince«⁵⁶². L'attractivité internationale du Centre est telle que les hellénistes

⁵⁵⁸ Claude TAPIA, Hommage à Jean-Pierre Vernant. Un passeur de frontières, dans: *Connexions* 87/1 (2007), p. 7.

⁵⁵⁹ De l'art du passeur/Die Kunst des Fährmannes, ms. inédit (1998) d'Anne Longuet-Marx, archives personnelles Wittenburg, p. 13.

⁵⁶⁰ Jean-Pierre Vernant als Lehrer oder Fährmann, ms. inédit (1998) d'Andreas Wittenburg, archives personnelles Wittenburg.

⁵⁶¹ MURRAY, Oswyn, Jean-Pierre Vernant. Resistance Leader and Hellenist, dans: *The Independent*, 11/1/2007. Le SOE (Special Operations Executive) est un service secret britannique.

⁵⁶² *Ibid.*

d'autres pays sont peu regardants sur le manque de moyens des »cramped collections of rooms«. On peut lire dans cette remarque l'expression de la condescendance du professeur britannique habitué au confort de l'université d'Oxford, mais également la fascination pour le caractère pionnier, expérimental et par conséquent peu fortuné de l'»école de Paris«. Le manque de moyens semble bien un aspect de la mythologie de ce lieu de »pèlerinage«. Vernant revendique également lui-même l'aspect international du Centre⁵⁶³.

Les liens internationaux de Vernant ont joué un rôle important dans la diffusion du savoir et dans la recherche. Si ses attaches en Italie, aux États-Unis et au Brésil sont connues, d'autres liens le sont moins. Avec le Japon tout d'abord. À la fin d'un tour d'horizon des études grecques dans le monde, il évoque une expérience d'helléniste dans ce pays: »Et le Japon s'y est mis. [...] Je me souviens d'avoir assisté, lors d'une série de conférences au Japon, à la fondation d'une société japonaise des études classiques anciennes, fondation à laquelle on m'a demandé de m'associer, ce que j'ai fait de grand cœur«⁵⁶⁴. Ses rapports avec la Suisse voisine étaient plus étroits: »Vernant était chez lui en Suisse romande. Pendant des années, il tenait ses quartiers d'été en Valais, à La Sage«⁵⁶⁵. À la Télévision suisse romande, il participe à une série de »grands entretiens«⁵⁶⁶ et engage un dialogue avec les historiens suisses Jean Rudhardt et Philippe Borgeaud⁵⁶⁷.

Autre lieu de l'engagement universitaire de Vernant, la Tchécoslovaquie, comme il le rapporte:

Après l'échec du »printemps de Prague«, quand s'est remis en place, pour étouffer toute pensée libre, le lourd couvercle de la bêtise, du fanatisme, de la répression policière, dès qu'il a paru possible d'aider les intellectuels bâillonnés et persécutés, de briser leur isolement en manifestant par notre présence à côté d'eux notre pleine solidarité, j'ai sauté sur l'occasion, avec le sentiment peut-être de racheter les fautes que j'avais autrefois commises à leur égard. Avec Jacques Derrida, nous avons fondé l'association française Jean-Hus, que je préside encore aujourd'hui. J'ai été le premier Français à partir à Prague, en

563 »Si le Centre est une sorte de famille, c'est une famille internationale«, VERNANT, *La traversée des frontières*, p. 159.

564 *Id.*, *Entre mythe et politique*, p. 1787.

565 Jean STAROBINSKI, *Savoir rationnel et poésie*, dans: OLENDER, VITRANI (dir.), Jean-Pierre Vernant, p. 45–47, ici p. 45.

566 Les grands entretiens filmés avec Jean-Pierre Vernant, dans: RTS, <http://www.rts.ch/archives/dossiers/3478335-les-grands-entretiens-avec-jean-pierre-vernant.html> (18/10/2023).

567 STAROBINSKI, *Savoir rationnel et poésie*, p. 45.

avril ou mai 1981, pour participer à des séminaires qui s'y tenaient plus ou moins clandestinement⁵⁶⁸.

Le communisme rapproche de toute évidence Vernant de ce pays ainsi que d'autres pays d'Europe de l'Est⁵⁶⁹. Le passage à l'acte – c'est l'explication qu'esquisse Vernant –, se fait au moment de sa prise de conscience du caractère répressif de la Russie soviétique, accompagné d'une mauvaise conscience, suggère-t-il, vis-à-vis de son manque de lucidité antérieur. À travers cette expérience se lient deux composantes essentielles de la biographie de Vernant, clandestinité et enseignement. Nathalie Roussarie, secrétaire générale de l'association de 1983 à 2007, décrit l'action de président de Vernant :

Tout au long de cette période très militaire, Jean-Pierre Vernant, dans son rôle de président, sut imposer sa marque avec autorité et fermeté: il ne transigeait jamais avec les principes définis par les statuts d'origine, avec l'obligation de financer nous-mêmes nos actions, avec le souci d'être à l'écoute des besoins de nos amis et de nos correspondants, et celui de nous effacer au maximum et d'éviter tout contact avec la presse⁵⁷⁰.

Sa rigueur éthique contraste avec sa douceur dans les relations personnelles⁵⁷¹. Ce qui caractérise son action est à la fois l'aisance intellectuelle et le charisme de chef, sur fond de *philia*⁵⁷². Du point de vue de l'histoire des idées, Svetlana Slapsak, professeur d'anthropologie des mondes anciens à l'Institut d'études classiques de Ljubljana, fait une intervention en 2008 sur »La réception de la pensée de Jean-Pierre Vernant en ex-Yougoslavie et en Slovénie: les trajets intellectuels et idéologiques des écoles«⁵⁷³.

Nogueira Guimarães analyse en profondeur le rapport de Vernant avec le Brésil. Tout d'abord par différence avec Lévi-Strauss, pour qui l'expérience brésilienne est fondatrice. Vernant, rapporte l'auteur de la thèse, reçut également, au sortir de la guerre, »une invitation à travailler au Brésil«, qu'il déclina. Son anthropologie ne se constitua donc pas, comme c'est le cas chez Lévi-Strauss, par le contact avec ceux que la culture occidentale avait nommés les »sauvages«, mais par le contact avec le »même«, tantôt glorieux ancêtre, tantôt au

568 VERNANT, *La traversée des frontières*, p. 148.

569 ID., *Entre mythe et politique*, p. 1786.

570 Nathalie ROUSSARIE, *Témoignage*, dans: *Eirene* 45 (2009), p. 112–115, ici p. 113.

571 *Ibid.*, p. 114.

572 *Ibid.*

573 Svetlana SLAPSAK, *La réception de la pensée de Jean-Pierre Vernant en ex-Yougoslavie et en Slovénie: les trajets intellectuels et idéologiques des écoles*, dans: GEORGOUDI, POLIGNAC, *Relire Vernant*, p. 361–370.

stade primitif de la civilisation⁵⁷⁴. Au voyage au Brésil, il préféra la recherche »at home«, pour reprendre le titre d'un paragraphe de Nogueira Guimarães. Son lien avec le Brésil n'est donc pas essentiel pour sa maturation intellectuelle comme c'est le cas chez Lévi-Strauss. Il s'y rendit en tant qu'helléniste et anthropologue confirmé et déjà influent et y eut des liens institutionnels importants.

Il y fit plusieurs voyages dans les années 1970 et 1980⁵⁷⁵. C'est par le philosophe Marilena Chauí qu'il fut introduit à l'université brésilienne, à São Paulo, même s'il eut par la suite des contacts avec le milieu des classicistes, dont Nogueira Guimarães précise qu'il est »marginal« au Brésil⁵⁷⁶. Vernant, analyse Nogueira Guimarães, intéresse pour des questions générales et méthodologiques plus que par son ancrage en terre grecque⁵⁷⁷.

Vernant entretenait avec l'Italie des liens particulièrement étroits, avec la Scuola normale de Pise comme avec l'université de Naples Federico II. Diego Lanza a analysé la collaboration du Centre avec l'Italie, les universités d'Urbino⁵⁷⁸ ou de Pise⁵⁷⁹, ainsi que la réception de Vernant dans ce pays, notamment le »grand intérêt« suscité par la parution de »Mythe et pensée chez les Grecs«⁵⁸⁰. Alain Schnapp, après avoir évoqué l'attachement de Vernant et de Pierre Vidal-Naquet à Naples et plus largement au Mezzogiorno⁵⁸¹, revient sur l'histoire de leur collaboration avec l'université de cette ville:

Le colloque d'Ischia (1977) organisé par Bruno d'Agostino, et l'alors tout jeune séminaire de studi classici de l'Istituto orientale, reste sans doute la trace la plus nette et la plus forte de ces échanges. Le colloque d'Ischia a été suivi de bien d'autres rencontres qui ont toutes débouché sur des échanges fertiles dont les numéros d'»Aion« ensuite de »Métis« sont le produit. Le lien entre le Centre de recherches comparées et Naples est devenu structurel, et la visite qu'E. Lepore effectua au Collège de France à l'invitation de Vernant restera comme un moment mémorable de ce flux continu d'échanges et de discussions⁵⁸².

574 François HARTOG, *Anciens, modernes, sauvages*, Paris 2005.

575 NOGUEIRA GUIMARÃES, Jean-Pierre Vernant *polumetis*, p. 51–58.

576 *Ibid.*, p. 53.

577 *Ibid.*, p. 53–54.

578 LANZA, Vernant et l'Italie, p. 87–89.

579 DI DONATO, *Ciao Jipé*, p. 14.

580 LANZA, Vernant et l'Italie, p. 92.

581 SCHNAPP, Vernant, Vidal, le Mezzogiorno, p. 97.

582 *Ibid.*, p. 97–98. »Aion« et »Métis« sont des revues.

En 1999, l'université napolitaine a été le cadre, en la présence de Vernant d'un colloque dédié à sa personne, publié sous le titre »Tra passato e presente. L'impegno di Jean-Pierre Vernant«⁵⁸³.

Les relations personnelles tissées avec les professeurs de différentes universités s'expliquent également par les similarités que présentent les communismes français et italien: l'importance des partis dans la vie politique des pays et leur indépendance vis-à-vis de l'URSS. L'aspect international de la carrière de Vernant s'ancre donc là aussi dans son internationalisme:

Ce lien si fort n'était pas limité à la ville de Naples, il s'étendait au Mezzogiorno dans son ensemble, entendu à la façon de Lepore, comme une terre de luttes et d'espairs. Les rapports entre eux et le milieu scientifique d'Italie du sud n'étaient pas que scientifiques, ils étaient amicaux et politiques à un moment où le »peuple de gauche« pensait que la voie italienne du communisme pouvait être un modèle pour l'Europe...⁵⁸⁴

Autre pays avec lequel Vernant avait d'étroits liens, les États-Unis: pour preuve le numéro de la revue américaine d'études classiques »Arethusa« qui lui est dédié en 1982⁵⁸⁵. C'est peut-être avec Gregory Nagy, Froma Zeitlin et Charles Segal qu'il avait la plus grande familiarité⁵⁸⁶. Le premier contribua à faire connaître outre-Atlantique ses recherches et celles de l'école de Paris, en les présentant dans un volume qu'il coédita comme un aspect de la »pensée française de l'après-guerre« et non comme des travaux d'érudition⁵⁸⁷. La seconde participa à la table ronde clôturant le colloque du 9 au 11 octobre 2008, »Relire Jean-Pierre Vernant«⁵⁸⁸. Le dernier désigne Vernant du terme de »médiateur entre la France et l'Amérique«⁵⁸⁹.

Conséquence de ces contacts, rencontres et voyages: la diffusion, grâce à des traductions, des recherches du Centre et des siennes propres⁵⁹⁰. Le Centre est baptisé à l'étranger, comme mentionné plus haut, »école de Paris«. Il est

583 Tra passato e presente. L'impegno di J.-P. Vernant (= Studi storici 41/1 [2000]).

584 SCHNAPP, Vernant, Vidal, le Mezzogiorno, p. 98.

585 Ann BERGREN, Froma ZEITLIN (dir.), Texts & Contexts. American Classical Studies in Honor of Jean-Pierre Vernant (= Arethusa 15/1-2 [1982]).

586 MEZZARDI, SVENBRO, Itinéraire, p. 32.

587 Nicole LORAUX et al. (dir.), Antiquities. Postwar French Thought, New York 2001.

588 Ce colloque fut ensuite publié: GEORGOUDI, POLIGNAC (dir.), Relire Jean-Pierre Vernant. La table ronde n'a pas été transcrite pour la publication.

589 Charles SEGAL, Afterword. Jean-Pierre Vernant and the Study of Ancient Greece, dans: BERGREN, ZEITLIN (dir.), Texts & Contexts, p. 221-234, ici p. 221.

590 Le record appartient à »La traversée des frontières«, traduit en trente-deux langues.

significatif que cette désignation ne reflète ni une construction doctrinale stricte de la part de Vernant, pour qui le Centre n'avait pas l'homogénéité d'une école⁵⁹¹, ni le paysage des études grecques en France, mais la manière dont elles étaient perçues de l'étranger⁵⁹². Surtout, il existait à Paris sinon deux écoles, du moins deux institutions qui s'affrontaient pour les études grecques, la Sorbonne et le Centre, qui est toujours resté minoritaire et moins puissant. Si ce dernier a été considéré comme l'unique école de Paris, c'est donc bien que Vernant est un passeur de frontières spatiales, temporelles, et même sociales: »L'accueil fait aux premiers travaux du Centre fut tout autre en Angleterre, aux États-Unis, en Italie, qu'en France: en Angleterre, Moses Finley était très intéressé, et nous envoyait tous les ans des élèves, de même [que les] États-Unis«⁵⁹³. Des étudiants britanniques ou américains séjournaient fréquemment au Centre, sur recommandation d'amis de Vernant en poste dans ces pays.

De même que Bruno Snell, malgré une vie de voyages, n'a jamais quitté Hambourg, le centre de gravité de Vernant était Paris. D'un point de vue philosophique et psychologique, les passages des frontières visent également pour Vernant à un retour à soi. L'»itinéraire« va du Même à l'Autre et »de l'Autre au Même«⁵⁹⁴. De même que l'on trouve chez lui une hésitation entre conceptions identitaire et décolonisatrice du »nous«, il existe chez lui une ambivalence entre une lecture essentialisante et une lecture non essentialisante du »je«. C'est ainsi qu'on peut interpréter cet émouvant passage souvent cité: »Pour être soi, il faut se projeter vers ce qui est étranger, se prolonger dans et par lui. Demeurer enclos dans son identité, c'est se perdre et cesser d'être«. Vernant promeut bien une quête du même à travers l'autre. Cependant, que l'identité puisse ou doive se trouver à travers l'altérité, présuppose que l'identité soit une entité close sur elle-même. L'allégorie de cette quête est Ulysse: »Ulysse, homme de la remembrance, prêt à accepter toutes les souffrances pour réaliser son destin, qui est d'avoir été jeté aux frontières de l'humain et d'avoir pu,

591 Jean-Pierre VERNANT, Intervento conclusivo, dans: Bruno GENTILI, Giuseppe PAIONI (dir.), *Il mito greco*, Rome 1977, p. 397–400, ici p. 397.

592 Il se disait toutefois flatté que le Centre soit perçu ainsi de l'étranger: »Je suis heureux que cette voix qui, en éloge et comme en complicité avec nous, nous proclame Français dans notre approche de la Grèce, vienne de l'étranger et parle anglais«, VERNANT, *La traversée des frontières*, p. 157.

593 MEZZARDI, SVENBRO, *Itinéraire*, p. 32. »À New York, Naples, Rio, Tokyo ou Oxford, on le considérait comme le Français qui dépoussiérait la mythologie grecque et la popularisa«, BUSNEL, *Hommage à Jean-Pierre Vernant*.

594 VERNANT, *Entre mythe et politique*, p. 1797–1800.

d'avoir su, d'avoir toujours voulu revenir et se retrouver lui-même⁵⁹⁵. Le passage des frontières a donc en dernière instance pour finalité un retour réflexif sur soi.

⁵⁹⁵ ID., L'Univers, les dieux, les hommes, p. 145.

